

PAGES
MANQUANTES

Salons d'Optique Franco-Britanniques

Rod. Carriere - Henri Senecal

**OPTICIENS ET
OPTOMETRISTES**

205 & 207 Rue Ste-Catherine Est,

Entre les rues Ste-Elisabeth et Sanguinet,
Montréal.



Choix de lorgnons, lunettes, yeux artificiels, lunettes marine et d'opéra, **THERMOMETRES, BAROMETRES** de toutes sortes, Hygromètres et Boussoles, instruments photographiques et accessoires.

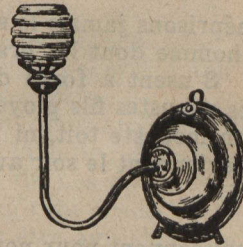
Salons privés pour l'examen des yeux, le choix de verres de lunettes et l'ajustement des yeux artificiels.

CONSULTATION—A l'Hôtel-Dieu, de 9.30 à 11 heures, excepté le mercredi et le samedi; aux Salons d'Optique, de 9 a. m. à 8 p. m. Téléphone Bell Est 2257.— **APPOINTEMENT PAR TELEPHONE.**

Toute une Nuit d'Éclairage

pour $\frac{1}{4}$ de cent

La Veilleuse en Nickel



Montreal Beauty

donne une lumière douce, ne fatigue pas la vue, ne jette aucune odeur et est la plus économique.

Prix: 90c, par la malle 10c extra.

L. J. A. SURVEYER,

Importateur Quincaillier

52 Blvd St-Laurent - - - - Montréal.

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

Royal Trust Building, 107, St-Jacques = Montreal, Can.

Les Laboureurs

Ne méprisons jamais le sol qui nous vit naître,
Ni l'homme dont les bras pour notre seul bien-être
S'usent à force de labeurs,
Ni ses robustes fils ployés sur leurs faucilles,
Ni son modeste toit, ni le chant de ses filles,
Qui reviennent le soir avec les travailleurs.

Ils moissonnent pour nous, et les fruits de leurs peines,
Blonds épis, doux trésors des jaunissantes plaines,
Blanches et soyeuses toisons,
Larges troupeaux chassés de leurs oasis vertes,
Toutes ces choses-là par eux nous sont offertes,
Et c'est avec leur or que nous les leur payons.



Notre avenir est là ! nos champs gardent le germe
D'hommes propres à tout, au cœur changeant ou ferme,
Prenant un bon ou mauvais pli ;
Dirigeons vers le bien leur mâle intelligence,
Instruisons-les : savoir, c'est narguer l'indigence,
Et peut-être sauver un peuple de l'oubli.
Il n'est que ce moyen d'atteindre un long bien-être,
D'attacher à ce sol fécond qui les vit naître,
Les hommes aimant les labeurs ;
De voir leurs nombreux fils ployés sur leurs faucilles,
Et d'entendre, le soir, le doux chant de leurs filles
Se mêler à celui des rudes travailleurs.

JOSEPH LENOIR.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 4, No 9, Montréal, Sept. 1911.

Pour nos Lecteurs

JE n'ai pas besoin d'insister, ici, sur les avantages multiples d'une bonne lecture.

Les principaux d'entre eux sont bien connus de nos lecteurs; d'abord le plaisir éprouvé, ensuite le jugement qui se fortifie et l'instruction qui progresse, lorsque cette lecture est bien choisie.

C'est alors, suivant Horace, joindre l'utile à l'agréable, précepte sage que la "Revue Populaire" s'efforce de mettre en pratique en perfectionnant sans cesse son programme.

Nos lecteurs ont certainement remarqué que, depuis quelque temps ce programme s'est un peu modifié; ses rédacteurs ont songé à tout ce que notre globe terrestre renferme de curiosités, soit comme peuples, soit comme coutumes, soit comme animaux bizarres, ils ont réfléchi à la masse énorme des océans et à ce que ces océans renferment comme monstres bizarres, et ils se sont dit que des articles illustrés de gravures seraient certainement de nature à intéresser le public.

Une série a donc commencé de paraître, comprenant un article sur les peuples peu

connus, un sur les animaux étranges et un sur les mystérieux habitants des mers.

La "Revue Populaire" constitue donc actuellement, un véritable ouvrage de bibliothèque, une réelle encyclopédie que l'on consultera avec plaisir et profit à tout âge et qui devra être conservée soigneusement.

Et nous espérons faire mieux encore par la suite; ceci dépend maintenant un peu de nos abonnés. S'ils sont bien persuadés du grand désir que nous avons de leur être agréables, qu'ils nous fassent, à leur tour, un peu de propagande.

Si chacun d'eux nous procurait seulement un abonné nouveau—et la chose est facile—c'est tout le monde qui en profiterait car alors, la "Revue Populaire" pourrait encore améliorer son cadre.

Notre Revue est, du reste, facile à recommander; il n'y a qu'à réfléchir un peu pour se rendre compte que son prix est relativement minime comparé à ce qu'elle donne en retour.

Un dollar chaque année est une somme bien peu importante—combien plus d'argent l'on dépense avec facilité, sans profit!—Et pour ce dollar vous avez, au bout de l'année, douze romans complets, représentant une moyenne d'ensemble d'environ 800 pages, au moins 200 articles divers, choses extraordinaires et historiettes, et plus de 300 gravures!

Songez maintenant au travail que cela représente, aux frais que cela nécessite, et juges si l'unique dollar qui vous procurera tout cela, est un prix exagéré!

Et nous vous le répétons, si grâce à votre amabilité, la "Revue Populaire" voit son nombre de lecteurs augmenter, vous en profiterez les premiers en voyant vous même notre Magazine s'embellir continuellement et ce pour le même prix.

En travaillant pour nous, vous travaillerez donc pour vous.

Et maintenant, chers amis, à l'oeuvre!

Roger Francoeur.

Un Art qui a Change la Face du Monde

DE toutes les productions du génie humain, la plus merveilleuse, celle qui, sans contredit fut le plus utile, a été la découverte de l'imprimerie.

La généralisation de cette découverte a, en effet, changé complètement la face du monde en donnant libre cours aux lettres, aux sciences et aux arts, en leur permettant de progresser rapidement et en tirant de l'ombre bien des génies.

Pendant des milliers d'années, le monde a vécu dans une ignorance profonde ; la science était le partage d'un très petit nombre qui transmettaient verbalement à leurs descendants ce qu'ils tenaient eux-mêmes de leurs aïeux.

Plus tard on connut l'écriture, mais les manuscrits qui demandaient un grand travail et coûtaient par conséquent fort cher, étaient peu répandus. D'autre part certains d'entre eux, à l'origine étaient plutôt encombrants : c'est ainsi qu'aux fouilles faites en 1842 aux environs de Ninive, on mit à jour le palais du roi Sargos dans lequel on trouva une bibliothèque faite d'ouvrages écrits sur briques numérotées.

L'imprimerie, connue depuis relativement peu de temps, aurait été en usage en Chine à une époque déjà éloignée. Vers l'an 1041, un forgeron, nommé Pi-Ching aurait, le premier, gravé des signes sur des blocs de terre argileux durcis ensuite au feu ; puis un autre ouvrier, natif de Pi-Ling les fondit en plomb. Cependant cette tentative d'essai de caractères mobiles n'eut que peu de succès et la Chine préféra l'impression tabellaire plus en rapport avec son système d'écriture.

Ce système tabellaire, qui consistait à graver des planches entières d'une manière définitive, comportait de graves inconvénients tant au sujet de la difficulté de réparer les erreurs que de la durée des planches elles-mêmes. Ce fut la seule méthode employée pendant longtemps et la

plus ancienne édition de la Bible, parue à Bamberg en 1420, a été faite par ce procédé.

C'est peu d'années plus tard, en 1436, que Jean Gensfleisch aus Sugeloch, né à Mayence et surnommé Gutenberg, eut l'idée des caractères mobiles. Cette simple mais géniale conception ne devait pas avoir son exécution immédiate. Pendant de longues années, Gutenberg n'aboutit qu'à des demi-résultats dans lesquels s'engloutit sa fortune.

Il s'associa alors avec un certain Jean Faust ou Fusa à raison de moitié chacun dans les bénéfices. Trompé par son associé, Gutenberg se vit à nouveau dépouillé de ses biens à la suite de longs procès. Il reprit courage et, en l'an 1456, fonda un nouvel établissement avec le concours du Syndic de Mayence, Conrad Humerg et sous la protection de l'Archevêque-Electeur Adolphe.

Le succès devait enfin couronner les efforts du persévérant Gutenberg ; et de ces nouvelles presses sortirent plusieurs ouvrages magnifiques dont la valeur est inestimable aujourd'hui.

Après tant d'années d'alternatives de succès et de revers, Gutenberg s'éteignit en 1468, son âme généreuse consolée de l'ingratitude des hommes par l'immensité du bienfait qu'il leur laissait.

Depuis, l'imprimerie a véritablement marché à pas de géant.

Grâce à elle, les productions du cerveau humain ont pu être reproduites en milliers d'exemplaires qui en ont ainsi prévenu la disparition complète. Elle a rendu possible la création d'écoles où se sont révélés et formés d'autres penseurs ou artisans qui lèguent à leur tour à la postérité le fruit de leurs travaux.

Grâce à l'imprimerie, le monde a progressé plus en quatre siècles qu'il ne l'avait fait en quatre mille ans auparavant.

Un Art qui a changé la face du monde

Les premières presses, naturellement, étaient peu rapides et il faut venir jusqu'en 1815 pour en voir une, celle de Koenig, fournissant 7 à 800 exemplaires à l'heure. L'année suivante donnait naissance à la première presse à retiration, c'est-à-dire imprimant à la fois des deux côtés de la feuille.

Vers 1845, le progrès est sensible; on tire déjà 4200 feuilles à l'heure, trois ans plus tard on arrive à 6,500, mais le triom-

quelques inconvénients; de la mise en pratique perfectionnée du système de Gutemberg, il est résulté une conséquence assez bizarre que le patient chercheur n'avait certes pas soupçonnée: le déboisement rapide des forêts.

Aujourd'hui, en effet, le chiffon ne sert plus qu'à la fabrication du papier de luxe ou du papier monnaie. Livres et journaux engloutissent journellement une formidable quantité de bois réduits en pâte à pa-



La première épreuve sortie des presses de Gutemberg.

phe de la rapidité est marqué par l'apparition des "rotatives".

La première, employée par le "Daily Telegraph", de New-York, fournissait 20,000 exemplaires à l'heure. Nous voici déjà loin de la presse à bras, mais on ne devait pas s'arrêter en si bon chemin.

Aujourd'hui, on possède des merveilles de mécanique dont le débit atteint 100,000 exemplaires à l'heure et certaines tirent en 7 couleurs en même temps.

Mais chaque progrès ne va pas sans

papier par des traitements spéciaux.

Or, un pin de 35 à 40 ans, et de belle venue ne donne guère que 300 livres de pâte utilisable. C'est donc plusieurs centaines d'arbres qu'un journal à grand tirage absorbe quotidiennement.

Un statisticien, peut-être un peu pessimiste, espérons-le, en a déduit que, dans un demi-siècle d'ici, toutes les forêts d'Europe auront été fauchées à fond et imprimées.



En Regardant Tomber la Pluie

Par J. E. L.



E soir-là, la pluie faisait rage, criblant sans pitié les vitres de ma fenêtre; les éclairs sillonnaient l'horizon et le tonnerre grondait dans le lointain.

Doué d'une nature des plus impressionnables, la tempête qui sévissait alors n'était point faite pour m'égayer. Lentement, je sentais m'envahir une foule de pensées plutôt grises, un peu couleur du temps; une vague mélancolie, que je ne puis définir au juste, m'affolait et j'aurais voulu me voir à cent pieds sous terre.

L'heure présente mettait à mes lèvres comme un sourire fait de dégoût et d'ennui et, tout en broyant du noir, je me surpris à murmurer ces lignes traduites de Shakespeare :

“Qu'est-ce que le monde? un théâtre; et
[la vie,
Qu'est-elle, mes amis? Rien qu'une comé-
[die!”

Tôt ou tard, ma chère lectrice, vous aurez de ces découragements; car il existe une minute inévitable où nous sommes poussés, par une force invincible, à crier que la vie n'est qu'un leurre, un long tissu de bêtises, de mensonges, de calomnies.

Mais ne vous égarez pas dans ces idées malsaines, chantez alors, dansez, riez même, si cela est nécessaire: faites quelque chose enfin pour vous distraire et détourner le cours de votre pensée.....

J'avoue que je fus le premier à mettre ce conseil en pratique. Toutefois, comme les mots, sortant avec peine de ma gorge, ressemblaient plutôt à des sons de glas, machinalement je me dirigeai vers ma table de travail. Des lettres gisaient, entassées pêle-mêle, faibles souvenirs pour la plupart de quelques heures délicieuses. Je

cueillis au hasard et la carte qui me tomba sous la main me plongea dans une profonde méditation.

Elle ne contenait que ces simples mots: “Dieu, que je souffre! Depuis dix jours, je vous attends et vous n'êtes pas encore venu!...”

Alors, je me rappelai la folle promesse que j'avais faite, un soir où tout chantait autour de moi, à une pauvre jeune fille. Je l'avais rencontrée accidentellement et, d'après cette coutume brutale que nous avons tous, je m'étais fait une joie de jeter un peu de poudre dans une âme encore neuve, pleine de douce naïveté. Le lendemain, hélas! son souvenir, comme celui de bien d'autres, s'était envolé.

Petit à petit, je sentis un sentiment de révolte m'assaillir...

“De quoi sommes-nous donc pétris, me demandais-je, pour jouer ainsi avec les coeurs; et pourquoi cette rage insensée de faire briller une foule de chimères, aux yeux de l'innocence et de la candeur? La souffrance morale, que l'on occasionne parfois, n'est-elle pas criminelle, de nature à nous attirer les plus grandes malédictions?”

Cette enfant, qui met toute sa confiance en vous, si l'on pouvait entrevoir ce qu'elle sera demain, en proie au funeste éveil des passions, délaissée, se frayant un chemin avec une haine sauvage dans la grande tourmente!...

Et je revis, comme dans un rêve, la jeune fille aux yeux bleus, à la figure un peu trop pâle, qui s'était penchée vers moi. Et il me semblait l'entendre égrainer, par la brise qui sanglottait, ces vers du poète:

..... “Il m'a promis de revenir
Quand les lilas auront des fleurs nouvel-
[les;
Mon Dieu! si les lilas n'allaient pas reffleurir!”

LA FEMME JAPONAISE

Par Fernand de Verneuil

RIEN ne m'est plus agréable que d'écrire cet article.

La cause en est facile à expliquer; d'aucuns à la suite d'articles féministes que j'ai fait paraître dans le "Samédi" ont entrepris de me démontrer que

l'heureuse influence dans la société du sexe auquel appartiennent nos mères, nos soeurs ou nos épouses.

D'autres, par contre, m'ont approuvé dans la voie que je m'étais tracée; j'ai reçu, en cet ordre d'idée, des lettres que je conserve comme un encouragement précieux et dont je remercie ici les signataires.

Pour réfuter l'opinion erronée des adversaires de la femme, j'étais donc résolu à leur mettre des preuves en main. Les sujets ne me manquaient pas, loin de là, mais je voulais, au lieu d'exemples individuels, mettre sous les yeux de mes contradicteurs, des faits généraux, frappant l'imagination par leur importance, tels que la coïncidence de l'élévation d'un peuple entier avec la reconnaissance des droits de la Femme.

C'est alors que le sympathique gérant du "Samédi", notre excellent ami Arthur Poirier, a fait une véritable trouvaille.

Grâce à lui, la "Revue Populaire" peut offrir à ses lecteurs de magnifiques gravures de la femme japonaise, provenant de belles photographies authentiques et, la revue de la langue anglaise qu'il m'a communiquée m'a fourni certains renseignements qui, joints à mes souvenirs, pourront former un ensemble de nature à intéresser nos fidèles lecteurs et nos charmantes lectrices.



Je remonterai, tout d'abord à l'époque que je qualifierai de légendaire, à cette époque où le Japon avait déjà une consti-



Devant le miroir.

j'avais tort de m'engager dans cette voie, que la femme était, et devait rester l'être inférieur et que, lorsqu'un peuple accordait à la femme un rôle égal à celui de l'homme, ce peuple courait à sa perte...

J'avoue que ces observations m'ont peu touché; j'ai toujours eu un profond respect pour la femme et suis convaincu, au contraire, que l'homme ne fait que de se grandir lorsqu'il reconnaît publiquement

tution sage et prévoyante; a ces temps qui remontent à près de vingt siècles, alors que les autres peuples étaient dans cet état, ce "modus vivendi" que nous qualifions aujourd'hui de barbare.



Les voitures de promenades au Japon.

Le Japon, déjà florissant, quoique inconnu du vieux monde grec ou gallo-romain, accordait une large place à la femme dans la société.

Pendant cette période, dit la revue anglaise, en rapportant les propres paroles d'un savant japonais. "During this period, women seem to have occupied a higher place than in later times, filling positions of importance and honor..." Pendant cette période, les femmes ont occupé un rang élevé plus que jamais, dans des situations honorables et importantes.

Or, si d'accorder à la femme un rôle en vue dans la société doit conduire un peuple à la ruine, que diront les antiféministes en voyant aujourd'hui l'importance acquise dans la situation mondiale par le Japon qui a fait semblable part à la femme?

Est-il un pays qui ait su conquérir aussi rapidement sa place dans le monde; en est-il un qui fut aussi peu troublé par les révolutions intestines puisque la dynastie des empereurs actuels a une origine qui

se perd dans la nuit des temps?

Il faut donc croire que, réellement, la femme n'a pas toujours une influence néfaste sur les peuples lorsqu'on lui accorde un peu de liberté d'action...

Le Japon, il est vrai, n'a pas eu un développement en rapport avec son début; pendant des centaines d'années, il est resté avec la civilisation acquise sans paraître avancer d'un pas.

Il n'y a guère que depuis une trentaine d'années où il a alors véritablement regagné le terrain et avancé de trente siècles.

Bizarrie des choses! Ce fut précisé-



Une beauté Japonaise.

ment pendant son époque "d'attente" qu'il a relégué la femme à un rang secondaire.

Pendant tous ces siècles écoulés où l'on ignorait autant la femme japonaise que le

Japon lui-même; c'était la philosophie chinoise qui dominait dans l'Empire du "Soleil Levant".

Pendant cette période, la Japonaise était maintenue dans un état de dépendance inouïe. Elle ne pouvait aucunement diriger la maison, acquérir quoi que ce soit en son nom, être la gardienne de ses enfants et encore moins adopter un enfant en son nom propre; en somme, elle avait toutes les obligations sans jouir d'aucun droit.

Est-ce qu'il fut parlé du Japon pendant ce laps de temps au cours duquel les diverses puissances Européennes ou Américaines surent se faire un nom?

Pas du tout; chacun s'accordait au contraire à considérer le Japon comme un état sans importance et pour ainsi dire n'existant pas.

Loin de moi la pensée de vouloir faire de la politique extérieure—depuis longtemps j'ai abandonné ce terrain brûlant—je me borne, au contraire, et simplement à constater qu'aujourd'hui le Japon a pris rang parmi les grandes puissances mondiales et que cette élévation coïncide singulièrement avec l'importance sociale qu'il a redonnée à la femme.



Voyons maintenant un peu ce qu'est la femme japonaise d'aujourd'hui, ce qu'elle fait, comment elle vit, comment elle est honorée—ce qui ne l'empêche pas, bien au contraire, d'avoir mille attentions pour son seigneur et maître et, en considérant ce qu'est le Japon aujourd'hui, il sera difficile d'admettre que la femme est nuisible à l'accroissement de puissance d'une nation.

D'abord comment se marient les Japonaises?... Eh, mon Dieu! un peu comme les jeunes filles de tous les pays.

Le roman et la chanson d'amour précèdent, là aussi, le mariage, mais ils le suivent le plus longtemps possible et très souvent la vie entière.

Il y a une tierce personne pour s'occuper du mariage; un intermédiaire, le "na-

kadatchi". L'exquise politesse des Japonais évite ainsi bien des froissements en cas de non convenance; le "nakadatchi", avec sa diplomatie orientale, sachant tou-



Sous les arbres.

jours ménager une honnête retraite aux deux partis.

Si l'on s'entend de part et d'autre, voilà un mariage à l'horizon. Pour la célébration de ce mariage, les cérémonies, toutes différentes des nôtres, ont un cachet d'originalité qui mérite d'être rapporté.

Dans un grand hall, meublé d'objets en bois blanc les Japonais raffolent du bois blanc et de vases faits de tiges de bambou contenant des rameaux de verdure, le cortège s'avance. Le prêtre, vêtu d'une soutane de soie blanche, une calotte noire sur la tête et un éventail à la ceinture est assisté de délicieuses petites jeunes filles qui remplissent les fonctions d'enfants de chœur; ces prêtresses en miniature sont vêtues de kimonos de soie blanche et d'une écharpe rouge; leurs cheveux dénoués tombent à flots sur leurs reins.

Lorsque la cérémonie est achevée, la salle de mariage se transforme en salle à manger. Les servantes déposent des plateaux devant chacun des convives ;



Jeune fille avec l'ancien costume.

ceux-ci s'arment de leurs baguettes et le repas s'effectue, agrémenté d'airs de flûte variés.

Puis, les jeunes époux rentrent au foyer familial. Et là, une nouvelle existence commence pour la jeune Japonaise, existence de douceur, de bonté, de dévouement et d'amour pour son mari... et de respect pour sa belle-mère.

Plus tard quand les bébés viennent égayer la famille, ils sont considérés par tous, riches ou pauvres, comme une bénédiction du ciel. Un proverbe japonais dit : "Ko wa juju no aida no Kasagai" ce qui signifie : "Les enfants sont le lien de fer qui unit le mari et la femme."

L'éducation des enfants est particulièrement soignée ; la fillette, en vue du mariage apprend, à l'école, non seulement à coudre, mais encore à tailler et à faire les vêtements.

C'est, en effet, la femme japonaise qui est responsable de l'habillement et de la conduite de la maison entière ; son mari lui abandonne tout contrôle à ce sujet.

Le respect porté à la femme au Japon s'adresse également aux plus humbles servantes.

La servante japonaise, c'est tout le Japon ! Aimable, gaie, enjouée, elle travaille en chantant et, quelle que soit la besogne, elle réussit à s'en tirer sans salir le bout de ses doigts menus ou le bord de ses ongles roses.

Elle est considérée comme un membre de la famille et, dans la plupart des maisons, mange à la table de sa maîtresse. Toujours fort proprement habillée, on la prendrait plutôt pour la fille ou la parente du maître que pour une personne à gages.

Le résultat de cette manière de vivre se traduit par une exquise politesse envers l'étranger et l'on reste agréablement surpris des gracieuses manières de ces jolis bibelots vivants qui vont et viennent dans un perpétuel sourire et vous comblent de délicates attentions.

Heureux pays où les hommes ont su, par leur propre déférence, faire de la femme un être aussi charmeur !

Pour terminer, je citerai quelques coutumes japonaises qui pourront paraître d'abord paradoxales, mais qui ont cependant leur raison d'être.

Pour compter sur les doigts, nous les écartons de la paume de la main ; au Japon on les y ramène en fermant la main, pour faire la même opération.

Nos menuisiers poussent leur scie ou leur rabot en avant ; le Japonais, au contraire les ramène à lui.

Nous ballançons nos cloches pour les faire sonner ; là-bas, les cloches restent immobiles, on les frappe avec un marteau.

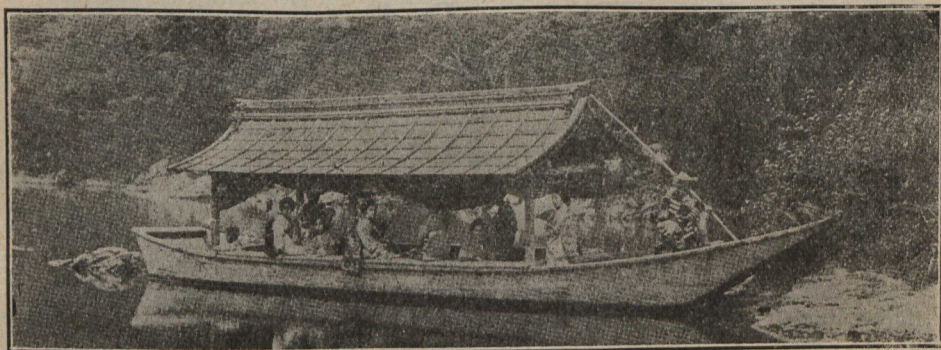
Dans nos banquets, c'est au dessert que nous portons les santés ; les orateurs nippons, eux, se débarrassent de cette corvée avant le potage.

Les adresses de lettres, en ce pays du Soleil, à l'inverse des nôtres, commencent

La Femme Japonaise

par le nom du pays, puis de la ville, puis de la rue, puis du nom et enfin du prénom...

non pas à reculons, mais la tête en avant. Enfin les chicanes de ménage sont un fait des plus rares, souhaitons que cela se



Une promenade sur les lacs Japonais

Nos chevaux à l'écurie nous montrent la queue; au Japon, ils sont attachés dans le sens inverse et sortent ainsi de leur box,

généralise partout, c'est le souhait le plus cher que je forme en terminant cette brève étude.

LE VOEU DU GUEUX

J'ai passé près de vous, humble, le front penché,
O Riches! et mon coeur n'a pas connu l'envie,
Le Bonheur est allé vers vous dans cette vie;
Comme il n'est point venu, je ne l'ai point cherché!

La misère, étreignant mes flancs m'a cravaché;
L'amour a dédaigné ma lèvre inassouvie
Et les Noël's, qui font vibrer l'âme ravie,
N'ont point troublé l'écho des lieux où j'ai couché!

Triste gueux, sans abri, sans foyer, sans famille,
Qui lorgne au front des nuits l'astre pâle qui brille,
Aux passants attardés qui me plaignent je dis:

“Priez Dieu, qu'abrégeant ma peine expiatoire,
Il limite, ici-bas, mon temps de purgatoire
Et m'accorde un bon lit dans son grand Paradis!”

PAUL DEMOUTH.

Les Fleurs Politiques

LES fleurs, notamment la rose, l'oeillet, la violette et le bleuet, ont souvent joué un rôle dans la politique européenne; et, symboles d'amour, elles fleurirent alors pour des haines.

Au quinzième siècle, l'Angleterre fut troublée par la guerre civile des "Deux roses", allumée entre la maison d'York et la maison de Lancastre, qui portaient, la première, une rose blanche, la seconde, une rose rouge, dans leurs armoiries

L'oeillet blanc fut en grande faveur à la fin du dix-huitième siècle.

Après l'exécution de Louis XVI, Marie-Antoinette, prisonnière à la Conciergerie, attendait elle aussi l'échafaud. Or, durant toute sa détention, chaque matin, un ardent royaliste, dont elle ignore toujours le nom, lui faisait parvenir un oeillet blanc qu'elle fixait à son corsage de laine noire.

Ce fut la consécration de cette jolie fleur, qui devient la "fleur de la reine".

Sous la Restauration, l'oeillet blanc orna la boutonnière des partisans du trône et de l'autel, tandis que les libéraux adoptaient la rose rouge.

Et, chaque jour, c'étaient des altercations qui dégénéraient parfois en rencontres meurtrières. On vit même, à Limoges, dans un duel impie, un royaliste oeillet blanc tuer d'un coup d'épée son propre frère, un libéral rose rouge...

Chacun sait que le lys figurait, depuis Charles V, dans la couronne de France.

Les Bonaparte, estimant que sa gloire

était passée, le remplacèrent par la modeste violette.

Plus près de nous, le général Boulanger, mit à la mode l'oeillet rouge, qui devint la fleur de ses partisans. Mais le général Boulanger était un plagiaire sans le savoir, car deux siècles auparavant, l'oeillet rouge était déjà la fleur préférée du prince de Condé.

Entre deux batailles, le vainqueur de Rocroy, la soignait lui-même dans ses jardins de Chantilly, et c'est avec un oeillet rouge piqué à son pourpoint qu'il combattit contre Mazarin et contre les Espagnols.

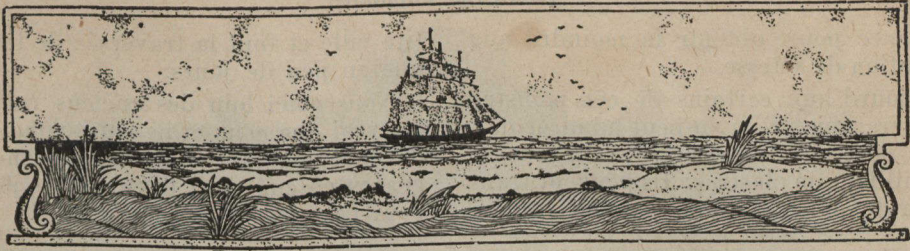
Guillaume Ier, grand-père de l'actuel empereur d'Allemagne, avait institué le bleuet fleur nationale allemande. On assure même qu'il faisait des bouquets de bleuets dans les champs, sous Paris, tandis que, dans d'autres champs, il faisait saigner sur les poitrines de béants coquelicots.

N'empêche que le bleuet est une fleur essentiellement française, au même titre que la rose. C'était un bleuet ou une rose que portait à la boutonnière la jeunesse française qui défila devant Victor Hugo, poète de la patrie, le jour de ses quatre-vingts ans.

Et, ce jour-là, dans l'encens de l'apothéose, chacun avait aux lèvres la chanson de Tantine dans les "Misérables":

Les bleuets sont bleus, les roses sont roses.
Les bleuets sont bleus: j'aime mes amours.





Transatlantiques d'Hier et d'Aujourd'hui

DE magnifiques navires ont, aujourd'hui, pris possession de la mer.

Leur allure atteint et dépasse même parfois 25 noeuds, ce qui, en langage courant, donne environ 29 milles à l'heure (en milles terrestres).

Le progrès réalisé est énorme, mais, je tons un coup d'oeil dans le passé pour mieux apprécier ce que représentent d'efforts, et cette rapidité de marche, et les dimensions de ces navires, et aussi le capital formidable qu'il faut "jeter à l'eau" nous entendons exposer aux hasards de la navigation pour mener à bien un transatlantique comme ceux d'aujourd'hui.

Nous ne remonterons pas jusqu'au Savannah, aussi bien voilier que steamer qui fit, en 1819, un seul voyage, en 25 jours, de Savannah à Liverpool!

Reportons-nous en 1843: nous rencontrons des vapeurs (encore peu nombreux d'ailleurs) dont la longueur ne représente pas même le tiers des nouveaux transatlantiques; on s'imaginait qu'il était difficile de faire mieux et cependant ces navires, de 240 pieds de longueur consommaient environ six livres de charbon par cheval-vapeur et coûtaient, à construire, environ \$200,000.

La note à payer allait pourtant monter rapidement et d'année en année.

Par suite des efforts faits pour assurer plus de vitesse aux traversées maritimes, en même temps que plus de confort et de sécurité aux voyageurs, on se voyait, en effet, constamment obligé de construire des coques plus longues et des machines plus puissantes demandant par conséquent davantage de combustible.

Il fallut consacrer des sommes toujours plus élevées aux aménagements, au mobilier et aux diverses installations des cabines et des salons.

La coque fut doublée d'un fond métallique et séparée en compartiments étanches au moyen de cloisons afin de diminuer les risques de naufrage.

Tout cela coûte, aujourd'hui encore, étrangement cher, en dépit de la métallurgie qui a beaucoup abaissé ses frais de fabrication et ses prix de vente.

Déjà, en 1874, on était arrivé à dépenser un million de piastres pour construire un des grands transatlantiques que l'on admirait alors; il est vrai qu'on obtenait déjà une vitesse de 16 à 18 milles à l'heure, double par conséquent de celle des navires de 1843.

La puissance des machines était alors d'environ 5,000 chevaux-vapeur et les navires atteignaient déjà une longueur de 450 pieds.

Quelques années plus tard, quelques grandes compagnies de navigation n'hésitaient pas à exposer un capital de deux millions de piastres dans la construction d'un seul transatlantique.

En 1893, on en construisait valant près de trois millions de piastres et ayant une puissance de trente mille chevaux; leur longueur atteignait 550 pieds!

Dans son ensemble, un bateau de cette dimension, pesait le poids gigantesque de huit millions de livres!

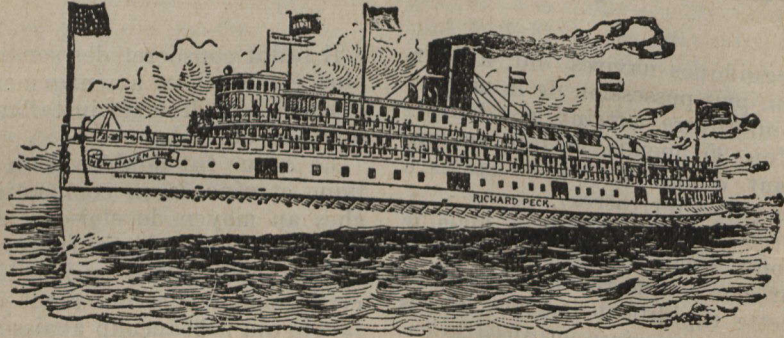
La vitesse sur l'eau coûte formidablement cher; on a pu le répéter à bon droit bien souvent, car il faut démesurément la

puissance pour obtenir la moindre augmentation de vitesse.

Aujourd'hui, certains de ces monstres des mers, comme on en peut admirer dans notre port de Montréal, coûtent plus de six millions de piastres. Ils peuvent transporter du monde de quoi peupler une pe-

tite ville et font la traversée de l'Atlantique en peu de jours.

Nous voici loin des anciens voiliers; il est vrai que ceux-ci ne consommaient pas de charbon, tandis qu'un des modernes géants en engloutit dix millions de livres pour une simple traversée.



Ce que sont les Etoiles

C'est par un soir pareil, ô chère disparue,
Que ton âme adorable a pris son vol léger,
Et ma douleur, que rien ne saurait soulager,
Du poids des souvenirs lentement s'est accrue.

Tremblante, la première étoile est apparue,
Puis d'autres l'ont suivie et viennent d'émerger.
Moi, je me laisse aller au rêve mensonger,
Car la misère humaine est par lui secourue.

Et le ciel m'apparaît comme un grand voile bleu,
Tendu pour nous cacher un firmament de feu;
Mais l'âme, en y montant, le déchire... et puis passe.

Sans doute c'est ainsi que la nuit s'étoila...
Et je cherche par où ton âme s'envola
Et quelle étoile au ciel tu nous laissas pour trace.

MARCEL ADAM.



Comment on se Teint les Cheveux

JE ne suppose pas que mes jeunes lecteurs en soient déjà arrivés à cette préoccupation, mais ils seraient peut-être curieux de savoir que depuis des siècles et des siècles on est hanté, dans la pauvre humanité, par ce désir de masquer les ravages de l'âge, ou de transformer la couleur naturelle que la nature a donnée à nos cheveux... ou à notre barbe.

Au temps des anciens rois égyptiens, on se teignait certainement la chevelure : dans les fresques des tombeaux, tout le monde, même les vieillards, a les cheveux du plus beau noir. C'est encore sur la teinture des cheveux qu'est basée la légende grecque de Médée, nièce de Circée, qui savait rendre leur jeunesse aux vieillards ; et Lucien explique avec quelle facilité, de son temps, on pratiquait la teinture de la chevelure. Chez les Romains, quand des captives gauloises furent ramenées par César, les Romaines s'enthousiasmèrent pour leur chevelure blonde et elles se mirent à porter des perruques de cette nuance ou à se décolorer les cheveux pour les avoir blonds elles aussi. Le grave Pline donne plus de cent recettes, ainsi que le rappelait récemment M. Schueller, pour la teinture des cheveux : depuis l'écorce de noix vertes ou le cypros (qui n'était

pas autre chose que ce que nous appelons maintenant le henné), jusqu'à un mélange d'œuf de corbeau battu dans un vase de cuivre et d'une décoction de sangsues putréfiées, macérées 60 jours dans un vase de plomb avec du vin noir et du vinaigre ! Si bizarre que cette dernière paraisse, qu'on remarque qu'elle donnait lieu à la formation de ces sels de plomb qui jouent un rôle si important, et, le plus souvent dangereux, dans les teintures les plus modernes.

Le goût de la teinture s'est manifesté à nouveau avec une intensité singulière dans une partie de l'Italie, au seizième siècle : les belles Vénitiennes se teignaient en blond avec une rage véritable. Lorsque cette mode, qui s'était répandue un peu partout, disparut, elle fut remplacée par l'habitude de la poudre, qui ne disparut guère qu'à l'époque de la campagne d'Italie de Napoléon Ier.

Aujourd'hui, les teintures continuent d'être employées, mais relativement sur une bien petite échelle, tantôt par les femmes qui tiennent à se donner une chevelure attirant l'attention, tantôt par ceux qui veulent cacher les ravages de l'âge et masquer les cheveux ou les poils blancs qui se montrent dans la chevelure

ou la barbe. Dans le premier cas, on se sert couramment d'eau oxigénée, alors que jadis, comme à Venise ou chez les Romains (quand on ignorait ce produit) on se servait de caustiques comme la chaux; sans doute, l'eau oxigénée n'est pas dangereuse, mais elle est désastreuse pour les cheveux fins, et en tout cas, elle les rend toujours secs et cassants, et si, après des applications de ce liquide, vous voulez revenir à une teinte moins étrange, vous êtes obligé de recourir à une véritable teinture.

Quand on emploie le henné (fait des feuilles pulvérisées d'un arbuste d'Arabie qui sert aux Orientaux à se teindre les ongles, la paume des mains), on enduit les cheveux d'une espèce de pâte faite avec cette matière; cela donne une nuance acajou qui laisse transparaitre la couleur naturelle de la chevelure. On se sert aussi d'indigo, mais en Orient plutôt, car c'est un procédé fort lent; les teintures où entrent des sels métalliques sont au contraire d'un usage constant.

En voici constituées essentiellement par de l'acétate de plomb, et qui sont susceptibles de causer des empoisonnements, des accidents divers, et souvent redoutables, chez ceux qui les emploient. D'autres sont au nitrate d'argent; elles sont peu dangereuses par elles-mêmes, mais elles tachent la peau partout où elles viennent en contact avec elle, et l'on recommande alors de se servir, pour faire passer la tache, d'une substance qu'on vous vend en même

temps que la teinture, et qui est un poison terrible, le cyanure de potassium! On peut recourir à ce qui a été inventé depuis des siècles par les Turcs sous le nom de rastik, mélange de noix de galle pulvérisées et de poudre de cuivre ou de fer; cette pâte donne aux cheveux une coloration un peu rougeâtre, mais ressemblant beaucoup à un brun naturel. Et ce rastik est inoffensif, car il est bien reconnu maintenant que les sels de cuivre sont sans danger. La chimie moderne a perfectionné le rastik en composant des teintures faites de deux liquides qu'on applique successivement: de l'acide pyrogallique d'une part, et, de l'autre, une solution de sel de fer ou de cuivre.

Enfin, il y a les teintures dont le principe colorant est une couleur d'aniline: elles donnent des résultats supérieurs à ceux mêmes de la nature; il est impossible de reconnaître que des cheveux ont été teints avec une de ces teintures, si elle a été appliquée par quelqu'un sachant bien les employer. Toutefois, elles présentent des dangers: ces couleurs sont de véritables poisons, et il y a bon nombre de gens chez lesquels une application de teinture entraînera des maux de tête, des éruptions, des gonflements des membres, etc.

On voit qu'en somme il est plus prudent de garder la couleur des cheveux dont nous a dotés la nature, ou de se conformer à l'inévitable, et de supporter patiemment les premières atteintes de l'âge.



Une Couronne dans un Sac

Par Pierre et Maurice LUGUET

I

UN ENLEVEMENT EN AUTO

Par bonheur, la machine était pour ainsi dire silencieuse ; de tous les engins automobiles, les engins électriques sont ceux, je crois, qui révèlent le moins leur présence.

Celui dont je disposais me donnait, en tout cas, à ce point de vue, entière satisfaction.

Il pouvait être onze heures quand, atteignant le pied de la muraille, j'arrêtai le moteur, me préparant à une attente assez longue, si j'en jugeais par l'aspect de la maison que j'avais aperçue de loin, et dont les fenêtres, brillamment éclairées, prouvaient que les Morisson recevaient encore.

Si mes prévisions étaient justes, il devait s'écouler une bonne heure, peut-être une heure et demie avant que Grevfriers fût assez assoupi pour permettre à Anita d'opérer son évasion sans éveiller l'attention.

Dans l'occurrence, c'est-à-dire avec la perspective de regagner à l'aube le chemin du couvent, la jeune fille éviterait à tout prix, le risque d'être surprise.

Je m'installai donc en vue de cette faction prolongée, plus ému, plus impatient qu'une pensionnaire de seize ans, à son entrée dans le monde.

J'avais à cette fébrile agitation, une

excuse valable. Les amoureux sont notablement agités et je ne me targue pas d'offrir une exception à la règle.

L'examen de ma profonde situation contribua, du reste, à me procurer quelque calme. Je ne pouvais songer sans rire à l'état présent du pauvre Tom Plymton, fêru d'amour pour la première fois, dans la trentième année de son âge, se morfondant à minuit, dans l'ombre d'un mur de jardin, et de plus, embarqué à fond dans la folle entreprise d'un enlèvement, avec la complicité d'une jeune fille aux yeux noirs, qu'il connaissait depuis moins d'une quinzaine.

Chez un adolescent de dix-huit ans, une telle conduite se fût expliquée par l'irréflexion inhérente à cet âge tendre, et l'affolement d'une première passion. Mais de la part de Tom Plymton!...

En vain fis-je un effort pour revenir à la saine raison. En vain me demandai-je s'il était sage de me contenter des réponses qu'avait faites le vieux Morisson aux questions posées sur la famille, les relations, les antécédents d'Anita.

Si j'étais obligé de convenir que ces réponses avaient été rien moins qu'encourageantes, je devais également m'avouer que cela m'avait fort peu ébranlé.

J'aimais éperdûment ; et, cette vérité remplaçait, à mes yeux, toute autre espèce d'argument.—C'était là, la réponse triomphante aux pires objections ; je la tenais pour irréfutable, et m'en déclarant satisfait, je souriais aux nuages sombres qui, pour lors, me dérobaient l'azur du ciel.

La flamme céleste de deux grands yeux noirs avait brûlé mon cœur. J'étais définitivement enchaîné. Il me semblait n'avoir jamais vécu jusqu'à la minute bénie où le regard d'Anita s'était posé sur le mien.

Cependant, les minutes paresseuses tombaient une à une, avec quelle lenteur ! dans le sablier des temps. Pas le moindre bruit ne venait, par-dessus le mur, m'avertir du moment où, ma bien-aimée tombant dans mes bras, nous allions nous élancer à toute vitesse vers Manhattan.

J'avais, par prudence, réfréné jusqu'à une forte envie de fumer.

Mais l'angoisse de l'attente aidant, ce besoin prenait les proportions d'une souffrance.

J'ai toujours estimé que rien ne diminue l'ennui d'une longue expectative ou l'agitation créée dans notre système nerveux par l'approche d'un événement important, comme l'action calmante et légèrement stupéfiante de la nicotine.

Quoi qu'il pût en advenir, une longue abstention m'était impossible.

D'ailleurs, le tapotement du piano dans la maison et la voix d'une des demoiselles Morisson, me déterminèrent. Elle chantait "Les Violettes" et je calculais qu'avant la fin de cette mélodie plaintive et trop souvent entendue, j'avais le temps d'aspirer les majeures bouffées d'une cigarette.

J'en prie donc une dans mon étui et frottai une allumette.

Ce simple geste, que je n'avais pas cependant accompli sans une certaine appréhension, eut un effet dont j'étais loin de prévoir l'heureux résultat. Il me sauvait au moins d'une complication, sinon d'un danger.

Dans le petit cercle produit par la flamme de la bougie minuscule, et avant que j'eusse eu le temps de la garantir de mes mains, je vis surgir de l'ombre un visage humain. Ce visage, dès l'abord, m'impressionna défavorablement. Je devais apprendre, par la suite, à en détester l'expression d'hypocrite bassesse.

L'homme à qui appartenait ce visage, parut à peine moins surpris que je ne l'étais moi-même. Il venait évidemment de

se heurter à l'auto, sans, la seconde d'avant, soupçonner sa présence.

Une de ses mains, je m'en souviens fort bien, était étendue en avant, dans l'attitude de quelqu'un qui cherche à tâtonner son chemin; l'autre, dissimulée derrière lui dans une intention qui m'échappait, et à laquelle d'ailleurs je ne pris pas garde.

Les yeux, je notai qu'ils étaient petits, noirs et perçants, écarquillés comme ceux d'un oiseau de nuit surpris par la lumière; la bouche, entr'ouverte, montrait une double rangée de dents blanches; le nez était mince et crochu; une petite moustache roulée ombrageait la lèvre.

L'impression causée par cette apparition fut chez moi si vive que j'en conservai sur la rétine et par la suite, sur les lobes du cerveau, l'image indélébile, à la façon d'un négatif photographique.

J'ignore quel genre de sensation mon propre visage put produire chez l'homme en question, mais ce que je puis certifier, c'est que l'aspect du sien me causa la répulsion la plus vive. Cette répulsion, hélas ! devait se changer en épouvante.

Tant que dura l'allumette, nous restâmes là, nous dévisageant sans mot dire.

Je retrouvai le premier mes esprits, et avec eux la parole.

—Que diantre faites-vous là ? m'écriai-je. Que demandez-vous ?

Les lèvres minces ébauchèrent un sourire narquois.

—Un peu de feu, s'il vous plaît, répondit-il tranquillement, et, le corps penché vers moi, il porta une cigarette à sa bouche.

Je l'envoyai au diable, lui et sa demande impudente, car l'allumette me brûlait les doigts. J'en jetai loin de moi les débris.

Si prompt que je fusse à en froter une autre, la vision s'était évanouie, exactement comme elle était apparue, c'est-à-dire sans le moindre bruit. Seul, l'écho m'apporta les éclats d'un rire moqueur.

Le procédé me parut vraiment discourtois. Je ne pus retenir un nouveau juron et tâchai de percer les ténèbres qui, de toute part, environnaient la petite flamme.

Je ne vis rien, comme bien on pense.

Après un instant de réflexion, je résolus

d'en avoir le cœur net, quel que fût le danger d'une démonstration quelconque à pareille heure, et dans une telle situation.

Au moment où l'on se prépare à enlever l'objet aimé, il est gênant, vous l'admettez de se croire épié... Je me demandais, en outre, si l'inconnu n'était pas au courant de mes intentions.

Car enfin, ce jardin bordait une avenue privée, à l'usage exclusif de la propriété Morisson. Nul étranger, et moins encore un étranger, porteur d'une figure aussi peu recommandable, n'avait le droit de s'y trouver à cette heure de nuit.— Pas plus, du reste, que je n'avais celui de m'y trouver moi-même.

Ainsi donc, sans autre hésitation, j'allumai les phares de la voiture. Le chemin sablé, les murs furent inondés jusqu'à quelque cent yards en avant, d'une vive clarté. Mais d'homme, point.

Considérant que l'individu pouvait aussi bien se tenir confortablement en arrière de l'engin, à l'abri de mes investigations, je me rendis compte de l'inanité de mon action, et jugeai inutile de la prolonger. Je tournai le commutateur et tout rentra dans l'obscurité.

Je me trouvai exactement dans la situation d'un malfaiteur qui se sait filé. Sensation désagréable s'il en fut. L'incident, en outre, n'avait fait qu'irriter mon impatience.

Fort heureusement, j'étais au bout de l'épreuve. J'entendis, de l'autre côté du mur, un murmure croissant de voix, et le grincement de roues sur le gravier, m'avertit que la réception touchait à sa fin.

Les hôtes des Morisson se retiraient. Enfin! J'en remerciai le Ciel, tout en tombant dans une inquiétude nouvelle au sujet du chemin qu'ils allaient prendre. Pourvu que mon mauvais sort ne les ait pas conduits de mon côté!

Je n'avais, dans ce cas, qu'à opérer une retraite précipitée, quitte à revenir plus tard. Faute de prendre ce parti, tout ce monde pouvait donner en plein dans l'avant de ma voiture.

En grimpant sur le siège, je pouvais voir par-dessus le mur, en dépit du feuillage, pas trop épais en cet endroit. Je

constatai avec une satisfaction très vive que la lueur sautillante des lanternes des voitures s'éloignait dans la direction opposée. Les invités sortaient par la porte du Nord.

Du haut de mon observatoire, je vis également les lumières du rez-de-chaussée de l'habitation s'éteindre et, peu de temps après, à intervalles irréguliers, celles des chambres à coucher disparaître à leur tour.

J'approchai l'auto, à raser la muraille et me tins prêt à la fuite, jugeant que le moment devait être proche.

Dix minutes d'attente... un siècle! Puis, sur le sable de l'allée, le frôlement léger d'un pied de femme; le bruit à peine perceptible d'une échelle posée contre le chaperon du mur.

Elle apparut sur la crête. Un cri étouffé de part et d'autre, et confiante, elle tombait légèrement dans les deux bras robustes, tendus pour la recevoir.

Quelles phrases préférâmes-nous alors? Il importe peu de le rechercher; elles se réduisirent sans doute à l'unique, sublime et traditionnelle expression la plus douce, la plus tendre du vocabulaire d'amour.

— "Sweetheart", murmurai-je doucement. Et de fait, quand ce mot fut dit, tout fut dit.

Anita partageait avidement mon opinion, quand à l'inopportunité des longues phrases en semblables conjonctures. Elle me permit un baiser furtif et, poussant un petit soupir de contentement se blottit contre moi.

Je saisis le volant de direction. Mais dans le temps que je mis à chercher la manette de mise en marche, je sentis une main solide me saisir au collet et m'attirer brusquement hors du siège. Une seconde plus tard, je roulais sur l'herbe.

Dans l'ivresse de la réussite, j'avais complètement oublié l'étrange apparition de tout à l'heure. Elle me revint, comme de juste à l'esprit dans cet instant critique, aussi combattis-je désespérément.

Je passe pour être doué d'une force musculaire assez respectable. J'eus donc peu de peine à me débarrasser de mon adversaire, et sautant sur mes pieds, je me-

tins sur la défensive.

Je pouvais entendre tout près de moi, le bruit d'une respiration haletante, accompagné d'un piétinement. Une voix sortit de l'obscurité :

—Attrape ça, canaille!

Un coup de poing, fort heureusement mal dirigé, passa à deux pouces de mon oreille, et l'homme, entraîné par la force du coup, venait choir dans mes bras.

Je l'empoignai sans perdre de temps, et lui mettant une main sur la bouche, je le terrassai à mon tour.

La voix m'était familière.

Malgré l'obscurité, je distinguais confusément ses traits. Ces traits m'étaient connus.

—Barney, m'écriai-je, c'était donc vous, vieil idiot!

—Maître Tom! murmura Barney, malgré la pression de ma main.

—Lui-même, dis-je. Levez-vous et tenez-vous tranquille.

Je le lâchai. Il se mit debout, se frottant la tête. Je courus à l'auto et, de nouveau, allumai les phares.

L'homme muet de stupéfaction, me considérait d'un oeil hébété.

Barney était un vieux jardinier, au service des Morisson depuis nombre d'années; je ne pense pas qu'au monde, j'eusse un plus sincère ami.

—Diable m'emporte! dit-il enfin, en tendant l'oreille vers la voiture d'où parlait un petit rire étouffé. Qui donc est là-dedans?

—Là-dedans, c'est miss Anita. Nous nous sauvons pour aller nous marier.

—Oui-dà! vous marier! Je ne veux pas vous laisser faire ça. Vous ne l'f'rez point.

—De quoi vous mêlez-vous?... Ici, je lui tendis un billet. Prenez cela et tenez votre bouche close, jusqu'à demain soir.

Et tandis que je remontais sur le siège en affectant de rire, Barney s'approchant des lanternes, examinait minutieusement le bank-note. Il fit entendre un sifflement de satisfaction.

—Mais c'est un vingt dollars, maître Tom, dit-il.

—Je le sais.

—Justement les enfants ont besoin de souliers! A ce prix-là, y n'en manqueront

point, sûr... Un beau brin de fille qu'vous prenez là avec vous, master Tom, pas vrai?

—C'est bon, c'est bon; rentrez chez vous, bonne nuit. Et souvenez-vous de ma recommandation.

—Oh! n'ayez crainte. Que l'bon Dieu vous bénisse tous les deux.

J'actionnai cette fois le moteur et la machine se mit en marche.

Bénissant sans le connaître, le nom de l'homme qui avait inventé cette auto silencieuse, je suivis la grand'route et, libre de toute contrainte nous roulâmes bientôt à toute vitesse.

L'aventure amoureuse où j'étais engagé allait-elle atteindre son dénouement sans plus d'obstacles que n'en rencontre le pied du danseur sur le parquet d'une salle de bal?

Je commençais à le croire.

Devant nous, la route s'étendait à perte de vue, unie, presque constamment horizontale. Une légère ondée, tombée dans l'après-midi, l'avait rendue, en abattant la poussière, tout à fait agréable. Nous avions avec cela vent arrière.

Toutes conditions excellentes pour faire de la vitesse, surtout à cette heure avancée où nul être humain, nul véhicule ne venait nous retarder. Au ciel, les nuages épais de la soirée avaient fui vers l'ouest.

Par instant, la lune se montrait, venant en aide aux deux phares pour éclairer le chemin.

L'air frais et doux à la fois, plein de senteurs balsamiques, une atmosphère de roman, nous fouettait délicieusement le visage.

Nos coeurs débordaient de joie, de reconnaissance. Le long ruban empierré nous conduisait librement, sûrement vers le sud, vers New-York, où les liens sacrés du mariage allaient, dans la petite église "around the corner", consacrer à jamais notre mutuelle tendresse.

Dans deux heures à peine, Anita serait ma femme, et moi, vieux garçon, incorrigible célibataire, je serais, et j'en bénissais la pensée, son mari, son époux!

Jamais peut-être, enlèvement n'avait débuté sous de plus favorables auspices.

Jamais, j'en suis sûr, aucune devait avoir une fin plus étrange.

II

LA "FUSEE" MANQUE

La topographie de la contrée m'était familière. Plus d'une fois, je l'avais parcourue dans cette même automobile, explorant dans leurs moindres recoins, les chemins poétiques, aux ombrages parfumés qui, de la grand'route, s'enfonçaient en serpentant dans la campagne.

Je puis dire que bien peu de ces chemins ignoraient le contact de mes pneus.

Nous laissâmes bientôt derrière nous New-Rochelle et traversâmes ensuite les larges rues de Pelham, à une vitesse qui souleva parmi les représentants de la police locale, en service nocturne, une clameur de protestations, d'injonctions et de menaces aussi unanime que vaine.

Nous n'y prêtâmes, en effet, aucune attention, et nous nous retrouvâmes bientôt sur la grand'route, en pleine région agricole, seuls, tout seuls, ou convoyés seulement par une lune noyée de vapeurs, qui semblait courir de nuage en nuage en sympathie pour notre furieuse chevauchée.

Ce moment était le plus heureux que nous eussions encore passé l'un près de l'autre, si l'on excepte pourtant le jour où, dans la solitude d'une prairie verdoyante, près de la campagne des Morisson, à Larchmont, j'avait déclaré mon amour.

Je n'attendais alors d'autre réponse que, peut-être, la permission de "souffrir et espérer".

Qu'Anita en fût venue à m'aimer, c'est une merveille qui n'avait pas lassé mon étonnement; qui ne le lassera jamais, du reste.

Et quand elle eut promis de m'épouser, quand elle eut donné dans mes vœux et accepté de fuir, cet étonnement devint de la stupéfaction mêlée, je me hâte de le dire, d'une joie sans bornes.

Qu'Anita ait jeté les yeux sur moi, c'est en effet une chose plus qu'admirable; c'est une manifestation miraculeuse de Dieu lui-même. Car, il faut l'avouer, je me sentais complètement indigne d'elle.

Qu'étais-je donc? Un grand, gros homme, sans charme pas très beau et passablement égoïste. — Qu'était-elle? Une femme et plus qu'une femme. L'incarnation de ce que ce mot comporte de grâce, de douceur et de perfections. — Certes, j'étais indigne d'elle; et cependant, je n'avais pas craint de lui offrir mon cœur et ma main.

Ceci peut paraître paradoxal, mais j'explique par un fait ma hardiesse à me déclarer à elle, ma réussite à m'emparer de ce petit cœur très pur, puisqu'à n'en pas douter, je me l'étais acquis.

Je venais moi-même à elle avec un cœur tout neuf. Pour un homme de mon âge et de mon époque, j'étais jusqu'à l'heure où j'avais rencontré Anita, demeuré singulièrement étranger aux affaires de cœur, aux complications sentimentales.

Cette circonstance est due peut-être, de ma part, à une certaine défiance de la femme, au respect instinctif que m'inspire le sexe de ma mère et, disons-le, à ma timidité naturelle, qui, pendant mon séjour à Paris, où j'avais étudié mon art, m'avait tenu à l'écart des aventures galantes.

Je n'ai jamais été ce qu'on est convenu d'appeler "un homme du meilleur monde". Dès mon enfance, je m'étais plus intéressé à mes pinceaux, aux chevaux, aux sports en plein air, qu'aux élégances sociales.

Par ma naissance, mes moyens d'existence, — la mort de mon père m'avait donné plus que l'aisance, — j'avais naturellement accès dans le cercle le plus choisi. Mais, je viens de le dire, le monde avait peu d'attraits pour moi; mes goûts m'attiraient ailleurs.

En dépit de cette disposition d'esprit, il m'avait bien fallu faire quelques concessions à mon entourage. Un homme dans ma situation ne peut vivre éternellement en solitaire. Aussi bien, m'étais-je vu contraint de sacrifier de temps à autre ma misanthropie sur l'autel de l'amitié.

Le jour donc où le vieux Morisson, banquier, membre du Stock-Exchange, l'un des plus fameux lutteurs de l'arène financière et très intime ami de mon père, insista pour que je vienne passer une semaine en famille, à sa campagne à Grey-

friars, je ne crus pas pouvoir déceimment me dérober à cette obligation mondaine. J'avais bouclé ma valise, donné congé à John Nolan, et m'étais mis en route.

J'escomptais, à ce moment, la perspective d'une semaine d'ennuis sans mélange.

Combien je me trompais ! Rarement l'événement confirme nos prévisions. — Tom Plymton, quasi-misogyne, passa huit jours au milieu des émotions les plus diverses, qu'éveillaient en lui l'adorable personnalité d'une jeune femmé, dotée de deux yeux noirs pleins de langueur, d'une taille de guêpe, d'un charme inexprimable, et dont, en vrai fille d'Eve, la pleine possession d'elle-même tenait le coeur suspendu à ses lèvres roses, encore qu'elle sortit la veille du couvent et dût y retourner le lendemain.

Pendant cinq longs jours et cinq longues nuits, elle se joua avec ce pauvre coeur, tantôt l'élevant au septième Ciel des félicités Boudhiques, pour le plonger ensuite dans le septième cercle de l'enfer dantesque, et non point consécutivement à un savant manège de coquetterie, mais par le simple jeu de longs cils levés ou abaissés, par la coloration plus ou moins vive d'une joue en fleur, par l'éclair d'un oeil sombre, par un mot, par un geste.

Le sixième jour, Tom Plymton eut conscience de son pouvoir. Il triomphait, mais il triomphait s'entend, pour le bon motif. Anita et moi étions fiancés.

Vingt-quatre heures durant, je, ou plutôt nous, gardâmes notre secret.

Le dernier jour seulement, après le café et les cigares, couronnement de l'ultime repas que je dusse prendre à la table du vieux Morisson, je tins conseil avec celui-ci.

Rempli de confusion, et comme honteux, je me décidai à une confession générale.

J'annonçai qu'Anita et moi avions résolu d'être mari et femme, mais la glace ne se brisa pas avec autant de facilité que je m'étais plu à l'imaginer. A cette déclaration, Morisson ouvrit la bouche toute grande, muet d'étonnement, puis fit la grimace.

Je le pressai des questions.

Tout ce que je pus apprendre sur le compte d'Anita, c'est d'abord son nom —

Anita Souarez — ensuite (je m'en doutais) — qu'elle n'était pas américaine de naissance.

Dans son enfance, elle avait été la compagne de jeux des enfants Morisson, en qualité de pupille de Morisson. A l'âge convenable, elle avait été envoyée pour y faire ses études dans un couvent d'où elle ne s'absentait qu'à de rares intervalles et pour de brèves visites.

Qui était-elle au juste ? — Je désirais le savoir. Qu'étaient ses parents ?

Puisque j'avais franchi le principal obstacle (je me servis de cette comparaison familière, mais énergique), je prétendais arriver au poteau par les voies les plus rapides. La fille conquise, il me fallait faire la conquête du père et de la mère, quels qu'ils fussent.

L'audace imprévue de la proposition parut mettre Morisson hors de lui. Pendant quelques minutes, il s'agita sur son siège, en proie à une gaieté folle. Je sentais la colère me gagner. J'étais tout prêt de haïr l'irrévérencieux vieillard. Fixant sur lui un oeil dépourvu de bienveillance :

— Quand vous serez remis, dis-je froidement, j'attends de votre courtoisie un mot de réponse.

— Pardonnez-moi, mon cher, put-il enfin exprimer, c'est plus fort que moi. Le bon Dieu vous bénisse, Tom, la seule raison qui m'avait fait vous inviter, c'est que je vous considérais comme un misogyne endurci. J'étais intimement persuadé que vous étiez à l'abri d'un pareil accident.

— Vous voyez, repris-je avec plus de déférence, car, après tout, c'était le vieil ami de feu mon père, que vous vous trompiez. Que comptez-vous faire ?

— C'est la question, murmura-t-il, tandis que toute trace de gaieté disparaissait de sa face.

— Vous pouvez tenir, en tous cas, pour certaine, une chose, ajoutai-je, c'est que sachant comme je le sais qu'Anita m'aime...

— Rien ne sera capable de vous faire renoncer à votre projet ? acheva-t-il.

J'acquiesçai :

— Exactement. Maintenant, vous plaît-il de me répondre ?

— Oui, mon garçon, quoiqu'à vrai dire,

j'eusse préféré n'avoir pas à le faire''.

Je m'affermis, pressentant quelque chose de fâcheux, et je ne voulais à aucun prix me départir de mon sang-froid.

Morisson secoua les cendres de son cigare, fronçant le sourcil comme un homme qui fait face à un devoir désagréable. En parlant, il considérait le feu du havane.

—Avant toutes choses, Tom, je tiens à vous répéter que c'est à mon sincère regret que je me vois forcé de parler, comme je vais le faire, au fils de mon meilleur ami.

—Parlez, Monsieur.

—Et bien, il faut renoncer à cette jeune fille.—Une minute!—Laissez-moi m'expliquer, vous prendrez feu après.—Quoique j'aie, Dieu m'en est témoin, bien peu de choses à vous dire. Anita est... Anita... le diable vous emporte, Tom... pourquoi diable vous êtes-vous monté la tête sur elle? Je donnerais gros pour ne vous avoir point invité chez moi!... Si je songeais jamais...

—Il n'y a pas à y revenir, interrompis-je brusquement. Dites-moi à présent pourquoi je ne puis l'obtenir?

—Impossible, Tom. C'est un sujet dont il m'est interdit de parler, sinon à certaines personnes... dont vous ne faites pas partie. Je puis cependant vous révéler ceci: Je suis le tuteur légal de cette enfant, et engagé d'honneur à ne pas la laisser se marier contre le gré de... de sa famille, dirai-je.—Et bien, Tom, Anita n'est pas pour vous; quelque grand chagrin que j'aie à vous faire cette déclaration... elle n'est pas pour vous, mon pauvre ami.

Il se pencha en avant et serra dans sa main, dans cette rude et large main d'homme d'affaires, la main défaillante que je lui abandonnais. Morisson, en même temps, me regardait avec une sorte de tendresse apitoyée.

—Est-ce tout? demandai-je amèrement.

—C'est tout. Je puis cependant ajouter que la jeune fille doit rentrer au couvent d'aujourd'hui en huit. Félicitez-vous-en, Tom.

—Pourquoi? demandai-je, stupide.

—Raisons d'Etat, Tom?

—Plait-il?

—Raisons d'Etat—et je vous révèle ici une partie de la vérité—vous respecterez ma confiance?

—Naturellement. Mais... si jamais le sort me devenait plus favorable, m'en aviseriez-vous, monsieur Morisson?

—Cette circonstance ne se présentera pas, Tom, croyez-en votre vieil ami; c'est la dure, l'exacte vérité qui s'exprime par ma bouche. Vous vous heurtez, mon garçon, à des intérêts plus graves que ceux du coeur humain,—à des passions plus violentes que celle de l'amour.—Contentez-vous de cela, croyez-moi, pour mon repos, celui d'Anita et le vôtre.—Votre persistance n'amènerait pour tout le monde qu'un grand trouble, et pour vous en particulier qu'une cruelle déception.

Le vieillard avait débité ce petit discours avec une douceur affectueuse qui me toucha. Je sentais que s'il me causait de la peine, c'était contre son gré.

Mais, dès cet instant mon parti était pris. Quoiqu'il pût en advenir, Anita serait ma femme.

—Merci, Monsieur, articulai-je en me levant. Merci de m'avoir dit la vérité, ou du moins ce que vous m'en pouviez dire. Vous êtes meilleur juge que moi de la situation.

Mais je ne pensais pas ainsi.

Le soir même, Anita et moi, nous prenant la main dans la main, sous les ombres discrètes du quinconce, arrêtions notre plan d'évasion.

Je découvris alors qu'elle n'en savait guère plus long que moi sur sa propre identité. Mais, que nous importait? Nous étions jeunes, nous aimions, nous voulions être unis.

Actuellement, il s'en fallait de peu, que cette union ne fût un fait accompli. Anita s'était échappé, nous triomphions. Une heure encore, et nulle puissance humaine n'oserait nous séparer.

Une toute petite heure! soixante brèves minutes. Volant sur le chemin, suivis de la lune qui semblait dans le ciel rivaliser de vitesse avec nous, dans cette course au bonheur, de cette lune paternelle qui veillait sur notre solitude, je glissai mon bras autour de la taille d'Anita et l'attirai vers moi.

—Une heure, une heure insignifiante, "sveetheart", murmurai-je tendrement, et...

—Et?... interrogea-t-elle, tendant son visage vers le mien.

Ses yeux semblaient deux lacs aux profondeurs infinies. La clarté du ciel s'y reflétait adorablement. Je me perdis dans l'abîme de bonheur qu'ils enfermaient pour moi, et j'approchai mes lèvres des siennes.

Nous fûmes brusquement rappelés à la réalité.

Un petit éclair bleu pâle illumina la route derrière nous, en même temps que se produisait une légère explosion. La voiture ralentit, fit quelques yards par la vitesse acquise, et stoppa définitivement. La "fusée" avait sauté.

III

L'HOMME A LA POITRINE TROUÉE

Au premier moment, mon dépit fut trop violent pour que je songeasse à l'exprimer par des mots, tout au moins par des mots accessibles à une oreille féminine. Je restai donc calme en apparence, cependant qu'intérieurement je me répandais en invectives motivées à l'endroit des automobiles, des "fusées", de leur inventeur et de leur lignée directe que je voulais sans pitié au cercle le plus terrible de la géhenne.

Anita, elle, montrait en face de notre mauvaise fortune, une bravoure bien faite pour me donner un peu de honte.

Au moment de l'explosion, elle n'avait même pas poussé un cri, ce qui eût été bien pardonnable; quatre-vingt-dix-neuf femmes sur cent eussent profité de l'occasion pour affirmer leurs prérogatives.

Anita, au contraire, se serra plus fort contre moi, le visage calme, montrant en mon habileté pour remettre toutes les choses en place, une telle confiance, que je m'en sentis à l'instant tout rasséréiné...

La panne s'était produite à environ deux milles de Mount-Vernon, sur la rou-

te dite Old Post Road.

Il n'y avait pas une maison en vue, non plus que le moindre être humain. Derrière nous, la grande route s'étendait longue, droite et toute blanche sous la clarté lunaire; car le ciel était devenu complètement serein.

A deux cents et quelques yards peut-être, en avant, cette même route formait une courbe, dont un bouquet de bois qui la bordait de chaque côté, nous dérobaient une partie. Ce massif de verdure pouvait avoir un demi-mille de long.

Nous aurions pu retourner à pied jusqu'à Mount-Vernon, et de là, gagner la cité par le train. Mais cet expédient eût été long, fatigant, et m'eût inspiré des craintes pour l'issue de notre voyage, bien que, vraisemblablement, les Morisson ne se fussent pas encore aperçu de l'évasion d'Anita, et n'en dussent pas, à mon calcul, s'en apercevoir avant dix ou onze heures du matin.

Avec bien peu de confiance, je me mis donc à fouiller dans la boîte à outils. C'était un bonheur improbable que d'y découvrir "une fusée" de rechange. Enfin, je cherchai, car je suis mécanicien amateur, comme doit l'être, du reste, tout homme qui se passe de chauffeur. Cela naturellement, devait me demander du temps, mais avec une nouvelle "fusée" et un peu de bonheur, je pouvais réparer le dommage assez vite.

La chance, cette fois encore, me favorisa. J'aurais crié de joie en découvrant la "fusée" désirée; "fusée" qui, avec la malice habituelle aux objets que l'on cherche, s'était dissimulée au fin fond de la boîte.

M'emparant des outils nécessaires et d'une petite lampe à huile, je sautai à terre en recommandant à Anita de ne toucher ni aux leviers, ni au volant de direction.

Je me glissai ensuite sous le véhicule, au grand détriment de mon costume de noces et, couché sur le dos, je commençai la réparation.

Comme je l'avais supposé, l'explosion n'avait causé qu'un dommage insignifiant. Fixer une autre "fusée" et remettre le mécanisme en ordre, n'offrait pour

moi aucune difficulté.

J'en serais venu à bout en quelques minutes, si Anita ne m'avait appelé au milieu de mon opération.

—Tom, cria-t-elle doucement. Tom, j'ai besoin de vous!

Il me sembla discerner une nuance de crainte dans sa voix; je me demandais ce qui pouvait l'avoir alarmée. Pour moi, je n'avais rien entendu.

Il est vrai qu'en travaillant, j'avais donné des coups de marteau qui pouvaient avoir étouffé d'autres sons. Je m'empressai donc de sortir de dessous la voiture, laissant ma besogne inachevée.

—Qu'y a-t-il, chérie?

—Tom, confessa-t-elle, j'ai peur.

Je vis en effet ses regards empreints d'une frayeur assez vive et ses lèvres agitées d'un léger tremblement.

—Et bien, répétais-je, qu'y a-t-il, voyons?

—Ecoutez!

Elle leva le doigt; je retins ma respiration et prêtai l'oreille, mais je n'entendis que le bruit du feuillage agité par la brise et... je le percevais à présent, le grincement caractéristique produit par le trolley d'un car électrique. A cette heure extramatinale, il n'en fallait pas plus pour inquiéter une personne non familiarisée avec ce son très particulier.

—C'est tout simplement le bruit lointain d'un trolley, dis-je; n'en avez-vous jamais entendu?

—Non, interrompit-elle avec une certaine impatience. Ce n'est pas cela, cher. C'est quelque chose d'autre, un bruit qui semblait venir de là-bas... au tournant de la route.

Et du doigt elle désigna la courbe.

—J'ai cru entendre comme un piétinement, puis un cri.

—Quel espèce de cri?

—Comme si... comme si on essayait d'appeler, et qu'au même instant, quelqu'un vous étranfle.

J'écoutai de nouveau, mais cette fois encore, je n'entendis rien.

—Je crois, chérie, que vous vous êtes trompée. Vous êtes très lasse et un peu nerveuse, ce qui est bien naturel... le vent dans les arbres, peut-être...

—Je vous assure, Tom, que je ne me suis pas trompée.

Elle parlait avec une conviction intense.

—Je ne suis pas le moins du monde nerveuse.

—Peut-être avons-nous affaire à un esprit, suggérai-je plaisamment et dans le but d'opérer une diversion qui lui fit oublier sa frayeur.

Mais loin d'en être distraite, elle posa vivement sa main sur mon épaule, en proie, cette fois, à un véritable effroi:

—Là! murmura-t-elle. Entendez-vous?

Mais je dus confesser que je n'entendais rien; j'essayai par tous les moyens possibles de la calmer et de la rassurer.

—Ne craignez rien, chérie, dis-je en l'attirant à moi. Tant que je suis là, aucun danger ne vous menace. J'en ai pour une minute à achever cette réparation et tout ira bien.

Elle passa ses bras autour de mon cou et, m'embrassant:

—Oh! Tom, mon chéri! Dieu veuille qu'un malheur ne soit pas arrivé là-bas!

—Quelle folie! répondis-je tendrement, et je retournai à ma besogne, mille fois plus impressionné par ce baiser troublant que par les bruits et les fantômes de la nuit.

Je réfléchissais à la bizarrerie des femmes, m'avouant, du reste, avec une sage modestie, que je ne possédais, sur ce sexe, que des notions bien rudimentaires.

Anita ne m'interrompant plus, j'avais pu achever, à peu de chose près, mon travail, quand un bruit singulier parvint jusqu'à moi; je me redressai, heurtant de la tête le châssis de la voiture.

Le vent que nous avions eu jusque-là derrière nous, avait tourné depuis un instant. Cette circonstance me permettait d'entendre des piétinements, quelque chose comme le bruit d'une lutte et, peut-être aussi des imprécations étouffées; enfin, et comme Anita venait de me l'expliquer, le rôle d'un homme qui voudrait appeler, et dont la pression de doigt sur le larynx, ou d'une main sur la bouche, étoufferait les cris.

—Diable! pensais-je, qu'est ceci? et me retournant sur le dos, je me préparais à

sortir de dessous la machine, quand je me trouvai soudain délogé, étendu sur la route, à la face du ciel criblé d'étoiles.

L'automobile avait avancé.

En un clin d'oeil, je fus sur pied, très intrigué et fort inquiet. L'auto était bel et bien partie; elle se trouvait à une douzaine de yards en avant, et sa vitesse augmentait de moment en moment.

Anita, probablement affolée par le retour des bruits qui l'avaient déjà inquiétée, avait inconsciemment touché la manette. Se voyant emportée, elle tournait la tête et m'appelait désespérément :

—Tom! Tom!

Je me mis à sa poursuite, lui criant des instructions dont, bien entendu, elle ne pouvait rien comprendre.

J'étais furieux de ce nouveau tour que nous jouait la fortune. La colère et l'amour attachaient à mes talons les ailes de Mercure. Je ne courais pas, je volais. Mais, bien qu'à cette heure critique, je sois convaincu d'avoir établi un très remarquable record pédestre, je ne pouvais me flatter de lutter de vitesse avec une machine. Avant même que j'eusse pu me rendre un compte exact de ce qui s'était produit, l'auto prenant d'elle-même un virage magnifique, disparaissait de ma vue au tournant du chemin.

Presque simultanément, j'entendis un craquement, un cri de rage et la détonation d'un revolver.

Redoutant une collision, peut-être pis, je battis, je crois, tous les records des deux cents yards existants. Je n'exagère pas en disant que je couvris la distance à une allure de sprinter professionnel, prenant la courbe par la corde, c'est-à-dire par un sentier qui m'amena à plusieurs pieds plus loin que l'endroit où j'avais hâte de parvenir—j'entendis sur le théâtre du drame.

D'un bond, je sautai sur la route et revins sur mes pas.

La première chose sur laquelle mes yeux tombèrent, fut une ombre se mouvant sur le chemin. Celle d'un homme accroupi, en train de se relever. L'homme tenait à la main un objet brillant. Comme j'arrivais à lui, il se dressa tout à fait et, lâchant un juron qui sonna étrangement

à mes oreilles: (car-r-rajo!), me visa et fit feu.

Ce devait être un revolver de fort calibre. Je ne puis me rappeler sans admiration, le superbe jet de flamme orangée-rouge, dont se colorèrent les sombres feuillages du bois.

Je tenais à la main une de ces lourdes clefs anglaises à serrer les écrous. Instinctivement, je la lançai de toutes mes forces à la tête de l'homme, avant qu'il ne pût tirer de nouveau. Il s'affala sans un cri; l'arme improvisée l'ayant atteint juste entre les deux yeux.

Ce premier danger écarté, je m'occupai d'Anita; au premier coup d'oeil, j'acquis la certitude qu'elle n'avait aucun mal. Volontairement ou non, elle avait mis pied à terre, et se tenait sur l'accotement de la route.

Avant même que mon adversaire ne fut tombé, elle s'élançait et s'emparait du revolver que tenait encore sa main défaillante.

Je l'aurais aimée plus follement encore, si cela eut été possible, pour cette action accomplie avec un sang-froid et un à-propos remarquables.

Rempli d'inquiétude, je me précipitai vers elle, mais elle m'arrêta d'un geste :

—Tout va bien! me cria-t-elle, aucun mal. Voyez plutôt cet homme, Tom!

Mes yeux suivirent la direction de sa main qui me montrait l'automobile.

Notre voiture était plus ou moins, plutôt plus que moins, naufragée.

Elle était entrée en collision avec une lourde et puissante Panhard, rencontrée en travers de la route, mais qui, pour l'instant, avait dévié et se présentait diagonalement à la chaussée.

Le capot de ma machine avait été enfoncé comme une simple boîte de carton, et les deux roues d'avant rasées net. La Panhard, au contraire, innocente, ne paraissait avoir subi aucun dommage, à part un panneau de carrosserie détérioré.

Mais, dans l'ombre projetée par l'énorme véhicule, je crus distinguer la silhouette d'un homme. Je le saisis par ses vêtements et l'attirai sous les rayons de la lune. L'homme poussa un gémissement.

Je sentis sur mes mains une humidité chaude.

Je le soutins, l'examinant avec horreur. Mes mains dégouttaient d'un liquide noirâtre. Je dus me rendre à l'évidence. Ce liquide c'était du sang humain; cet homme était blessé. Je me trouvais en présence d'un meurtre.

Le malheureux fit entendre une nouvelle plainte. Je cherchai à découvrir le siège de sa blessure. Il me sembla bien qu'elle était située à la poitrine, dans la région cardiaque. Mais les vêtements, que je n'osais déplacer complètement, m'empêchaient de m'assurer du fait.

Son col et sa cravate avaient été arrachés, il portait à la gorge des traces de strangulation très nettes.

C'était un homme âgé, à la peau bistrée, aux cheveux blancs; sa lèvre était ombragée d'une moustache argentée comme la chevelure, l'aspect général était celui d'un gentleman; ses traits fins et distingués étaient empreints d'une véritable noblesse. Quelque chose me disait que je me trouvais en face d'un étranger.

—Est-il grièvement blessé? me demanda anxieusement Anita.

—Je ne puis le dire, répondis-je, mais je le crains.

—Il y en a encore un autre un peu en arrière, sur le bord de la route, ajouta-t-elle. Notre auto l'a renversé au moment de la collision.

—Allons, c'est complet. Il n'y a qu'un parti à prendre. Je n'ose affirmer qu'il me plaise de voir notre enlèvement se transformer en agence de secours aux blessés, mais que voulez-vous "Sweet-heart", il faut se montrer humain! Vous, veillez sur le no 1 et je désignai l'homme que mon outil avait mis si mal en point. Le no 2 est hors de combat; je vais m'informer du no 3.

IV

UN PETIT SAC NOIR

Je trouvai le troisième homme dans le fossé, sur le bord de la route. Il gisait sur

la face, immobile. C'était un garçon court et trapu. Je le retournai pour examiner ses blessures. A l'exception d'une petite coupure au-dessus de l'œil gauche, il n'en avait aucune; apparemment, il avait été assommé par le choc et lancé du même coup dans la rigole.

C'était le type familier du faubourien Yankee, aux sourcils bas, au nez allongé, jeune et d'assez bonne apparence, n'eût été, sur ses traits, une certaine expression de corruption précoce.

Il était revêtu de l'uniforme habituel des chauffeurs, et je le supposai dès l'abord, appartenir à cette corporation. Mais une seconde après, j'apercevais à chacune de ses mains, de lourds anneaux de cuivre.

Le vieillard, celui qui avait été poignardé, était donc la victime d'un complot bien préparé. Je supposai que le chauffeur avait été acheté pour arrêter la Panhard en un lieu désigné, de façon à offrir sûrement le gentleman aux coups de l'autre ruffian, et que tous deux réunis lui avaient fait "son affaire" impitoyablement.

Quel pouvait être le mobile d'une pareille machination? la vengeance?

Mais à notre époque, les thugs sont rarement employés pour servir des rancunes privées; il y a trop de chances, s'ils sont pris, pour qu'ils jasant et trop de chance aussi pour qu'on les prenne. Le vol? C'était plutôt cela. Mais j'avais idée qu'ils n'avaient pas réussi. L'arrivée inopinée de mon auto avait bouleversé leurs plans.

Si, comme je commençais à le craindre, notre espoir d'union tournait à un désastre, nous aurions au moins, Anita et moi, la consolation de penser que notre enlèvement avait été bien heureux pour certain vieux gentleman, assez imprudent pour voyager en compagnie de sommes importantes ou de bijoux de valeur.

Je quittai le no 3, lequel, fort heureusement, était encore inanimé, et je retournai au no 1.

Il n'avait pas bougé depuis sa chute, mais respirait avec effort. L'examen de ses traits me reporta brusquement à plusieurs heures en arrière. Il ressemblait

d'une façon frappante à l'homme mystérieux qui n'avait fait que m'apparaître grès de la propriété des Morisson.

L'autre m'avait paru d'un niveau intellectuel plus élevé, mais c'était bien la même expression de ruse, la même blessure qui caractérisait leur visage. Je me demandais quelle relation pouvait exister entre ces deux individus.

Je ne devais pas être longtemps sans l'apprendre.

—S'il fait un mouvement, dis-je à Anita, mettez-lui le canon de ce revolver entre les dents et pressez la détente.

—Soyez tranquille, répondit-elle bravement, et la chère créature me sourit, malgré l'émotion que je lisais encore dans ses yeux.

Affectant la confiance, je retournai au voyageur blessé. Je le trouvai gémissant faiblement. J'eus souvenir d'un flacon d'eau-de-vie emporté dans mon auto, et lui en fis boire une gorgée ou deux. Il ouvrit les yeux.

Ne craignez rien, lui dis-je, vous êtes avec des amis à présent.

Il m'interrogea du regard, sans paraître comprendre, puis, comme si le ton de mes paroles lui eût rendu quelque confiance, il tourna la tête douloureusement, inspectant la route.

—Que pourrions-nous faire pour lui ? interrogea Anita, en même temps que je me posais la même question.

—Lui procurer un médecin le plus vite possible, répondis-je. Aidez-moi à le transporter dans l'auto — celle-ci — et emmenons-le sans perdre de temps.

Mais le vieillard sembla reprendre ses esprits. C'était une nature énergique, je le pensai du moins, puisque l'atroce douleur dont il semblait souffrir, lui laissait la faculté de penser. Il me regarda de nouveau, hochant la tête en signe de refus.

—Je ne comprends pas, murmurai-je.

Il rassembla toutes ses forces; des sons s'échappèrent de sa bouche; il proféra quelques paroles, mais je veux être damné si j'en pus distinguer le sens.

—Je ne... recommençais-je...

Anita m'interrompit.

—Il dit quelque chose à propos d'une valise, traduisit-elle. Il réclame un petit

sac noir. Il le réclame désespérément.

—Comment diable savez-vous cela ?

—Il parle espagnol. J'ai appris cette langue au couvent.

—Eh bien, demandez-lui où se trouve ce précieux sac noir.

—Il dit que ces hommes le lui ont pris.

J'eus une inspiration. Revenant au no 1, je le retournai. Comme je le prévoyais (j'avais remarqué qu'un de ses bras était replié sous lui), je trouvai contre son corps un sac répondant à la description qu'en avait faite le vieux gentleman.

Je lançai ce sac dans la Panhard.

—Allons, chérie, dis-je, nous n'avons pas de temps à perdre. Si l'un de ces "Thugs" revenait à lui, nous aurions sur les bras trop d'ouvrage. En outre, l'état de cet homme réclame d'urgence un chirurgien.

Pendant que je le soulevais pour essayer de le transporter dans l'auto, l'étranger proféra de nouveau quelques paroles.

—Il vous supplie, interpréta Anita, pour l'amour de Dieu, de ne pas le confier à un médecin inconnu. Il dit qu'il priera pour vous le reste de ses jours si vous le conduisez chez un docteur que vous connaissiez bien et sur la discrétion duquel on puisse compter.

—Parbleu! m'écriai-je, je ne fais pas fi de ses prières, j'en ai certainement grand besoin, mais si nous attendons d'être en ville où habite le médecin de ma famille, le pauvre malheureux aura dix fois le temps d'expirer en route!

Elle répéta mes paroles au blessé, mais celui-ci hocha la tête avec obstination.

—Il dit que cela lui est égal, et que cette affaire ne doit pas venir aux oreilles des autorités. Il croit ne pas être grièvement atteint, mais il aimerait mieux, en tout cas, mourir que de voir divulguer l'attentat dont il a été victime.

—Répondez-lui, nom d'un chien, que je ne suis pas assez riche pour payer son enterrement! Il devrait nous être reconnaissant de lui sauver la vie, sans encore nous poser les conditions du sauvetage.

—Oh! Tom, je vous en prie, faites ce qu'il vous demande! Je suis sûre qu'il a de bonnes raisons pour cela.

Le blessé lui jeta un regard de gratitude.

Le désir d'Anita n'était-il pas désormais un ordre pour moi ?

—C'est bien, grommelai-je sans amabilité. Passons-en par où vous voulez. Seulement, je nous vois mariés aux calendes grecques si nous nous promenons toute la nuit avec ce quidam.

—Oh ! chéri, s'écria-t-elle d'un ton de tendre reproche, qui donc pourrait nous séparer à cette heure ? Qu'importe un retard, un obstacle passager, si nous nous aimons ? Ne sommes-nous pas l'un à l'autre ? Quelle puissance humaine pourrait nous empêcher de nous rejoindre, l'étendue entière de la terre fût-elle entre nous ?

Je me sentais honteux de mon égoïsme.

Elle continua chaleureusement :

—Pouvez-vous balancer entre la satisfaction de nos désirs et le souhait d'un mourant, quand nous pouvons si facilement réaliser ce souhait ? Et qui vous dit qu'en accomplissant ce devoir, nous ne préparons pas du bonheur pour nous, en même temps que nous secourons autrui ?

Dans le silence de la campagne déserte, à la solennelle clarté de l'astre nocturne, je pris la main de ma bien-aimée et la baisai tendrement : le blessé nous considérait anxieusement.

—Je me sens infiniment indigne de vous, "Sweetheart", dis-je humblement. Pardonnez-moi... Qu'est-ce encore que cela ?

Je percevais distinctement le ronflement de plus en plus rapproché d'une autre automobile. La chaleur de notre petit débat m'avait absorbé au point de ne pas y prêter plus tôt attention.

D'après la direction du vent, je calculai que cette nouvelle machine devait venir de Mount-Vernon et, je ne sais pourquoi, la pensée de l'homme mystérieux de la propriété Morisson me traversa de nouveau l'esprit...

Je ne me souciais aucunement d'une deuxième rencontre dont je n'aurais rien de bon. Aussi, reprenant instantanément mon sang-froid, je m'écriai :

—Il faut déguerpir d'ici sans perdre une seconde. Aidez-moi, Anita, à transporter cet homme. Au tapage que fait ce

moteur, cette machine et celui qui la monte seront ici dans trois minutes. Dépêchons-nous, "Sweetheart" !

Grâce à nos efforts réunis, bravement assistés du reste par le vieux gentleman qui s'aidait autant que le lui permettait sa faiblesse, nous l'eûmes bientôt installé sur les coussins de la Panhard. Anita monta auprès de lui pour l'assister. Je grimpai sur le siège après avoir mis le moteur en marche.

Ce genre de machine ne m'était pas tout à fait étranger. Je tournai l'avant dans la direction du Sud et démarrai.

Cependant, la troisième auto approchait rapidement. Nous étions à peine à un huitième de mille du lieu de l'accident, qu'un choc formidable retentit derrière nous. Je me retournai juste à temps pour voir les débris de mon électrique sauter en l'air.

Une forte voiture de couleur sombre venait à son tour de donner dans l'obstacle et s'était arrêtée court, tandis que de l'intérieur partaient des exclamations en langues différentes, que je ne comprenais pas toujours, bien qu'elles me parvinssent distinctement.

—Est-ce encore de l'espagnol ? demandai-je à Anita en forçant la vitesse d'un cran.

—Oui, répondit-elle avec une recrudescence de rougeur.

Je n'avais jamais autant regretté de n'avoir pas le don des langues.

Mais si l'auto qui avait heurté la mienne était hors de combat, son occupant ne l'était pas. Telle la femme de Lot. Je ne pouvais détacher mes yeux de la scène dont nous nous éloignions.

Je vis donc un homme se dresser au-dessus de corps de l'engin, puis un jet de flamme rayer l'obscurité.

Presque simultanément, la détonation d'une carabine déchirait l'atmosphère, tandis que le "ping" d'une balle venait résonner sur le caisson de la Panhard.

V

NOUS FUYONS SOUS LES BALLES

—Baissez-vous ! criai-je. On nous tire

dessus. Couchez-vous sur le plancher si vous pouvez, "Sweetheart!"

Anita obéit. Le blessé était, lui, dans l'impossibilité de suivre son exemple; force lui était donc de partager avec moi le risque d'être atteint.

Je confesse qu'un léger frisson me secoua. C'était la première fois que j'esuyais un coup de feu.

Je donnai toute l'avance possible à l'allumage; la Panhard filait à une vitesse folle. J'aurais plaint à ce moment celui qui se fût trouvé devant nous.

La route, pour l'instant, était toute droite, ce qui me permit de jeter un regard par dessus mon épaule.

Je constatai que l'individu de la troisième auto avait réussi à se dégager des débris de la mienne, et se mettait en devoir de nous poursuivre. Il ne devait pas, toutefois, s'être tiré de l'aventure sans avarie, car sa machine festonnait sur l'empierrement uni de la route, comme un ivrogne.

Je jugeai également qu'un des deux autres—les "thugs" que j'avais laissés inanimés—devait avoir recouvré l'usage de ses sens, car il me semblait distinguer sur le siège deux silhouettes au lieu d'une.

Les mouvements désordonnés de leur voiture ne devaient pas empêcher le camarade de continuer à nous fusiller quand la fantaisie lui en prenait.

Mais, fort heureusement pour nous, son tir, exécuté sans jugement et dans des conditions défectueuses, restait inefficace.

La moitié des balles allaient ensemençer les champs à droite et à gauche, l'autre moitié menaçait la lune. Il est certain, en tout cas, que toutes passèrent à un mille de nous.

Cette constatation m'ayant rendu quelque confiance, je prêtai mon attention à la machine. Il le fallait, du reste.

Cette auto était certainement la plus puissante que j'eusse conduite. Les barrières, les arbres et les rares maisons défilaient devant nous comme les poteaux télégraphiques, à la fenêtre d'un wagon de train rapide.

J'ai dit que je connaissais admirablement la contrée. Comprenant que cette connaissance constituait ma principale su-

périorité sur mes poursuivants, qui marchaient remarquablement bien, je résolus, toutes réflexions faites, de m'en remettre à cet avantage et j'enfilai brusquement un chemin de traverse.

Sans presque ralentir, j'empruntai successivement deux voies agricoles à peine praticables et, cahotant, soufflant, volant par dessus les obstacles, je réussis à atteindre sans encombre le Southern Boulevard.

Mon stratagème avait réussi. Nous avions "semé" nos ennemis. Je respirai plus librement et, passant par Gerome Avenue, je traversai Melrose en longeant le new Croton Réservoir.

L'aube naissante commençait à mettre à l'Est des touches de perle et de saphir, sur l'azur pâli du firmament, quand nous parvînmes à allure réduite (par déférence pour les ordonnances de police) à Central Bridge. Nous traversâmes le pont et foulâmes enfin l'asphalte des rues de Manhattan! Nous étions en sûreté.

Je le croyais, du moins, et c'est une preuve certaine que je ne suis pourvu ni du don de prophétie, ni du privilège de la seconde vue! Il me semblait que nos tribulations étaient arrivées à leur terme. La plus grande partie du moins; car nous avions toujours sur les bras le voyageur blessé et, si d'aventure, un représentant de la police montée portait ses yeux inquisiteurs sur notre équipage étrange, à plus d'un titre, il me restait à trouver des explications plausibles et à déjouer les curiosités gênantes.

Le fait ne manqua pas de se produire.

Nous venions de descendre la septième avenue à très petite allure, bien que les rues fussent désertes à cette heure matinale et remontions la huitième, quand, à la hauteur de la cent dixième rue, à l'entrée du Parc, une voix nous hêla.

Je me retournai et aperçus un policeman que je connaissais de vue; à dire le vrai, il m'avait plus d'une fois donné des avertissements pour excès de vitesse.

Je lui souris et lui envoyai de la main un petit bonjour, d'un air de suprême nonchalance. Je ne manquais pas d'un certain toupet, d'un certain aplomb, si vous préférez cette expression plus choi-

sie, car la condition de mon vêtement, couvert de boue et de poussière, l'aspect de notre auto, souillée autant que mes habits et défoncée en partie, et par-dessus tout, le spectacle de ce vieillard gisant inanimé et plus pâle que la mort en dépit de son teint basané, sur les coussins de la voiture, formaient un ensemble bien fait pour exciter les soupçons.

Anita, par bonheur, et par une anomalie inexplicable, était aussi nette, aussi pimpante que si elle se fut rendue à une messe de mariage. Pas une boucle de sa coiffure ne s'était déplacée. Pas un pli de de sa robe n'était défait.

L'excitation de la fuite avait ajouté un ton de plus à la coloration charmante de son visage, et ses grands yeux noirs (ai-je dit qu'ils étaient très grands et très sombres?) brillaient d'une flamme inaccoutumée.

Entre ces deux images—ne les trouvons-nous pas fréquemment réunies?—l'image de la jeunesse et celle de l'âge, de la vie en sa fleur, voisinant avec la décrépitude, je notai que le policeman n'hésita pas. A première vue, je le devinai grand admirateur de mon Anita, ce qui me le rendit très sympathique. Si j'avais pu prévoir cela, j'eusse fait à son appel une réponse moins cavalière mais il n'était pas homme à s'en formaliser.

—Un accident, m'sieur? cria-t-il en arrêtant son cheval qu'il fit volter dans notre direction comme s'il songeait à nous suivre et à nous offrir ses services.

C'était la chose du monde que je désirais le moins, excepté, toutefois, que le vieillard mourût entre nos bras.

—Oui, répondis-je, mais rien de sérieux. Nous avons versé.

—Votre ami est blessé?

—Légèrement. Un coup à la tête.

—J'espère, m'sieur que la jeune lady et vous n'avez aucun mal?

—Non, non, merci. Nous n'avons rien.

—Si je puis vous rendre service?

—Non, merci. Nous sommes à la maison en deux tours de roue.

Et, là-dessus, pour éviter un plus long interrogatoire, j'embrayai et nous filâmes rapidement. Si rapidement même, qu'il eut été du simple devoir du policeman de

nous arrêter, mais il était seul à cheval en cet endroit, et se borna à nous régarder partir, la bouche ouverte.

Anita se pencha en avant et me toucha l'épaule. Je saisis sa main pour la porter à mes lèvres, mais elle me prévint vivement.

—Qu'y a-t-il, chérie? interrogeai-je.

—Je me demandais si... si vous faites cela souvent?

—Cela, quoi?

—Eh bien... mais... si vous inventez facilement des histoires.

Après un peu d'hésitation, elle avait, d'un élan, franchi l'obstacle.

—Inventer! criai-je. Vous pouvez dire mentir.

—C'est ce que je voulais vous dire, en effet.

—Oui, je me flatte d'être un assez bon menteur.

—Ah!... mais Tom!... Avez-vous l'intention?...

—Eh bien, "sweetheart"?

—De continuer à mentir après...?

—Après que nous serons mariés, chère petite?

—Oui... murmura-t-elle.

Je sentis qu'elle attendait ma réponse avec une certaine anxiété.

—Le Bon Dieu vous bénisse, fis-je avec calme, certainement, je continuerai!

—Comment!

Je tournai la tête, elle s'était rassise, me regardant avec une indignation qui la rendait plus jolie encore.

—Quand ce sera nécessaire, me hâtai-je d'ajouter, et encore pas à vous.

—Oh! cela!

—A vous, c'est bien simple, Anita, je ne pourrais pas.

—Je n'en suis pas convaincue, mon sieur, nous verrons.

—Ainsi, vous vous promettez de me tenir en suspicion?

Je me penchai encore une fois pour saisir sa réponse et même sa main, si la fortune me favorisait. Mais j'étais loin de compte:

—Attention, Tom! s'écria-t-elle, vous allez monter sur ce camion!

J'évitai l'obstacle par un virage brusque.

—Eh bien, dis-je avec humour, il était temps. Comment pouvez-vous espérer un mari qui fasse bien deux choses à la fois!

—Par exemple, monsieur, interrogea-t-elle d'un air mutin.

—Par exemple, conduire une automobile de ce calibre et parler d'amour à une adorable...

—Eh bien, monsieur, interrompit-elle, contentez-vous de faire attention à l'auto!

Nous étions tout près de notre "Home". Nous achevâmes le parcours en silence.

Mon atelier (il faut que je donne ici cette explication indispensable), n'était autre chose que l'étage supérieur transformé d'une maison, sorte de petit cottage en brique rouge, planté en retrait de la rue, dont il n'était séparé que par une maigre pelouse et situé dans une voie écartée, non loin de la huitième avenue et de Riverside Drive.

Je n'en pousserai pas plus loin la description, et cela pour d'excellentes raisons.

La demeure me venait de mon père, à qui elle appartenait et qui l'avait habitée. J'avais fait enlever au Nord une partie du toit et l'avais remplacé par un vitrage; j'avais fait, en outre, abattre les cloisons de l'étage supérieur et m'étais trouvé ainsi, à la tête d'un atelier aussi vaste, aussi commode qu'on eût pu le souhaiter.

J'aménageai le reste confortablement, en accord avec mes goûts, c'est-à-dire que j'encombrai la place de fauteuils profonds de divans moelleux et de bibliothèques bien garnies.

Dans la chambre du devant, au second étage, j'installai ma chambre à coucher, tandis que je donnai celle du fond à John Nolan.

Nolan, vous l'avez deviné, était mon valet et, pour employer son propre vocabulaire, un bon "zigue", par dessus le marché. Il prenait soin de mes vêtements; tenait la maison, ne craignait pas le feu du fourneau et cuisinait mes repas, quand je me sentais trop paresseux pour aller les prendre dehors.

Ces fonctions multiples, excèdent d'un certain nombre de degrés, celles qu'on exige ordinairement d'un domestique mâle. Mais Nolan n'en avait cure. Je le

payais bien, mieux qu'aucun gentleman parmi les gentlemen de sa connaissance. Il m'était complètement dévoué.

A dire la franche vérité, Nolan m'avait causé, pendant les derniers jours précédant l'enlèvement, quelque anxiété.

Je me sentais incapable de me passer de lui et me demandais, d'autre part, si ces services agréeraient à Anita.

Pour ces raisons, je n'avais pas soufflé mot de Nolan à Anita; j'avais de même remis de jour en jour, de parler d'Anita à Nolan.

Je m'épargnais ainsi des ennuis, comptant que les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes une fois que j'aurais passé le Rubicon, c'est-à-dire que nous serions mariés. J'espérais que Nolan consentirait à demeurer, sans toutefois en être sûr.

Vous devez penser que j'avais approfondi la question; elle m'avait assez tourmenté pour cela.

Et maintenant, je me demandais comment il allait prendre ce retour au logis, au bras d'une fiancée rougissante et flanqué d'un homme ensanglanté, avec un trou dans la poitrine.

Nolan avait des idées à lui sur le décorum. Ces idées allaient-elles s'accommoder d'une pareille situation?

Mon intention première avait été de nous marier d'abord, et de partir immédiatement pour aller passer n'importe où, dans l'endroit préféré d'Anita, notre lune de miel. Il eût été temps alors d'informer Nolan; peut-être, pendant notre séjour à l'hôtel se fût-il accoutumé à l'idée d'avoir une maîtresse, et eût-il consenti à arranger la maison selon le désir de ma femme.

Un simple devoir d'humanité envers le gentleman blessé, avait bouleversé tout cela.

J'étais donc, je l'avoue, un peu déconcerté en amenant en face de ma demeure, l'énorme Panhard dont le fracas trépidant du moteur, ébranla toutes les vitres du voisinage.

Combien je maudissais cette mécanique infernale! Après avoir ardemment souhaité de passer inaperçu, il me fallait faire bonne contenance et supporter de mon mieux le feu convergeant de cinquante paires d'yeux braqués sur nous.

Nolan apparut sur le seuil dès que nous eûmes stoppé. Il était complètement habillé. Je vis avec peine ses paupières rougies par le manque de sommeil. Le pauvre et fidèle garçon était resté sur pied toute la nuit à m'attendre.

Mais sa face impassible ne refléta aucun étonnement, comme si c'eût été de ma part la chose la plus habituelle du monde, de rentrer au petit jour avec un assortiment varié d'hommes blessés et de brunettes affriolantes dans une automobile inconnue.

Il s'empessa de m'aider à transporter l'étranger, que je ranimai grâce à une application libérale de brandy. Celui-ci faisant tous ses efforts pour compléter les nôtres, ce ne fut pas tout-à-fait un poids mort que nous réussîmes à introduire dans la maison.

Anita suivait. Je fermai la porte.

Nous étendîmes le vieillard sur le premier divan qui se rencontra dans le hall, après quoi, je m'adressai à mon domestique :

—Allez me chercher Stringar, dis-je, (c'était le nom d'un jeune médecin de mes amis), et priez-le de venir tout de suite. Et puis... et puis...

—Oui, m'sieur.

Nolan me regarda froidement sans demander aucune explication.

—Ensuite, vous m'amenez un prêtre, immédiatement.

Ici, l'étonnement de Nolan commença à se manifester.

Les questions menaçaient de pleuvoir. Par malheur, Nolan se croyait privilégié à cet égard, et j'avais eu tort de le lui laisser croire.

—Est-ce que le vieux m'sieur va mourir, m'sieur ?

—Je ne le crois pas.

—Alors, m'sieur, est-ce que j peux savoir pourquoi m'sieur a besoin d'un prêtre ?

—Pour l'avoir là en cas d'urgence. Ce n'est pas votre affaire.

—P'tête bien qu'la jeune dame est sa fille ?

—Voulez-vous faire ce que je vous dis ?

Nolan me lança un regard de reproche ; je sentais qu'il perçait à jour le voile de

mystère dont je m'efforçais de couvrir mes projets et qu'il m'en voulait de lui taire quelque chose.

Il tourna sur les talons sans plus rien ajouter et partit exécuter mes ordres.

VI

DEUX TELEGRAMMES

Nolan, une fois dehors, nous nous occupâmes, sous la direction d'Anita, de voir ce que nous pouvions faire pour le soulagement du blessé.

Il était tombé dans une torpeur dont rien ne réussissait à l'arracher. Nous lui glissâmes sous sa tête une pile d'oreillers. Anita, dans l'espoir de calmer un peu la fièvre qui le brûlait, lui bassina les tempes avec de l'eau glacée, sans qu'il donnât signe de vie.

La chère petite femme s'était merveilleusement comportée en présence des événements si divers et des dangers que nous avions courus.

—Je me sentais, pour ma part, considérablement déprimé, et tout prêt à regretter le brandy dont j'avais abreuvé l'étranger ; je songeais sérieusement à aller dans l'office m'adjuger une forte ration d'un alcool quelconque.

Mais le courage de mon brave petit coeur me fit honte et je m'en tins à l'intention.

Quand elle vit que nous ne pouvions plus rien faire jusqu'à l'arrivée du docteur, elle se glissa dans la cuisine, et reparut peu d'instant après un pot rempli de thé bouillant.

Ce stimulant arrivait on ne peut plus à propos.

—Qui est-ce donc ? demanda-t-elle, tandis qu'assis près l'un de l'autre, nous absorbions le bienfaisant breuvage. Je veux parler de l'homme qui est venu nous recevoir.

—C'est Nolan, mon valet, dis-je avec embarras.

—Ah ! bien. Vous l'avez depuis longtemps ?

—Hum!... Oui, depuis un bon bout de temps.

—Il vous est très dévoué, il me semble.

—Très dévoué, certainement.

J'étais curieux de savoir où elle voulait en venir,

—Ah! — elle soupira tristement.— Je vois que j'ai un rival!

—Mais non, pas du tout!...

Elle me regarda, la tasse au bord des lèvres, ses yeux étincelaient de malice.

—Ce n'est pas du jeu, m'écriai-je.

—Et quoi donc?

—C'est déloyal de regarder ainsi par dessus sa tasse un pauvre fiancé sans ré-
fense!

—Je suis fâchée, vraiment.

—Vous comprenez bien que maintenant, la vie va me sembler insupportable si je ne vous embrasse pas tout de suite. Recommencez un peu, et vous verrez!

Elle recommença et... je la laissai confuse et rougissante pour répondre au coup de sonnette qui venait de résonner dans le vestibule.

C'était Stringer. Je le mis en deux mots au courant des faits, omettant à dessein de mentionner l'enlèvement d'Anita.

Stringer était notoirement surpris. Il prit néanmoins le cas en main sans hésiter. Il accepta de même l'obligation de tenir l'affaire secrète. Ayant ainsi accompli ma promesse envers le vieux gentleman, je ne me souciai plus de ce que Stringer pouvait penser.

En outre, je n'étais pas fâché de jouir de son étonnement.

Sur le conseil qu'il me formula de coucher le patient dans un lit, nous nous réunîmes tous les trois, formant une sorte de brancard, pour le transporter au second étage, dans ma propre couche. Nous le déshabillâmes et le docteur procéda à un examen minutieux.

—Je crois qu'il sera hors d'affaire dans un jour ou deux, me dit-il. La blessure ne me paraît pas mortelle, sauf complications. La seule chose dont il faille le préserver, ajouta-t-il, c'est d'une excitation quelconque. Tâchez de le réconforter; faites ce qu'il vous demande; ne le contrariez pas. La moindre émotion, le moindre accès de colère serait susceptible de déterminer

une hémorragie dont les conséquences pourraient être fatales.

—Alors, dis-je, le couteau a pénétré dans l'enveloppe du poumon?

—Qui vous le fait supposer? demanda-t-il avec un regard bref.

—Une mousse sanglante s'échappait de ses lèvres quand nous l'avons transporté ici. Anita... c'est-à-dire... nous l'avons essuyée avant notre arrivée.

Springer se pencha de nouveau sur l'homme.

— Non, déclara-t-il en se redressant. L'enveloppe pulmonaire n'est pas atteinte. Le couteau, dirigé sur le coeur, a deviné sur une côte, pénétrant d'un huitième de pouce à peine dans la cavité thoracique. L'écume sanglante que vous avez constatée sur ses lèvres était le résultat de la faiblesse et d'un trop grand effort pendant la lutte, sans doute. En tous cas, le pauvre vieux n'est pas dans un brillant état. Ayez bien soin de lui et, je le répète, dans un jour ou deux, il sera peut-être hors de danger.

Il demanda de l'eau chaude et des linges que je lui apportai; il lava et banda la blessure. Pendant l'opération, l'étranger revint à lui.

Bien qu'évidemment très inconscient encore, il semblait comprendre qu'il se trouvait entre les mains d'amis et reposait tranquillement, promenant ses regards autour de lui, et me souriant faiblement avec un effort visible pour incliner sa tête pâle et fine.

Quand Stringer eût terminé:

—Puis-je parler maintenant? demanda-t-il en excellent anglais.

—Si cela est nécessaire, mais le moins possible, recommanda le docteur.

Je poussai un cri de surprise.

—Comment!... Mais je croyais que vous ne parliez qu'espagnol.

—J'ai quelques légères connaissances de votre langue, senor.

Il s'exprimait en termes recherchés, mais avec un accent qu'il m'est impossible de reproduire.

—Quand vous et la belle senorita vîntes si à propos à mon secours, je devais être en proie à un trop grand trouble d'esprit pour me rappeler mon anglais.

Veillez me pardonner !

—De grand coeur, monsieur, bien que la fatigue soit imaginaire !

—J'ai une requête à vous adresser, senor... ?

—Plympton, dis-je en voyant qu'il cherchait mon nom.

—Je vous remercie, senor Plympton. Puisque votre excellent chirurgien insiste pour que je ne dise que juste ce qu'il faut, j'irai tout de suite au fait. Mais avant tout, laissez-moi vous exprimer ma reconnaissance. Je...

—Ce n'est rien, je vous assure.

—Mais si, senor Plympton, vous m'avez sauvé la vie... et plus encore. Croyez-en ma parole. Puis-je vous demander, senor, le sac, mon sac... ?

—Il est ici.

Devançant son désir, j'avais pris soin de poser le sac près de lui. Je le lui tendis.

Nous avions remarqué l'anxiété peinte sur ses traits depuis qu'il était sorti de sa torpeur. Cette expression persista jusqu'au moment où, s'étant excusé par un "Vous permettez, senors?" il eut plongé ses mains dans le sac et palpé les différentes liasses de papiers dont celui-ci était bourré.

Satisfait finalement de constater que rien ne manquait, le vieillard poussa un soupir de contentement et le referma.

—Gracias à Dios! murmura-t-il avec ferveur. Ma requête, senor Plympton, ne vous paraîtra pas, je l'espère, importune; vous ajouterez à ma dette de reconnaissance en prenant en garde cette précieuse valise et en la mettant en lieu sûr, jusqu'à ce que je sois en état d'en assumer de nouveau la charge.

—Je le ferai avec plaisir.

—Dans un endroit absolument sûr, senor, insista-t-il. C'est de la plus haute importance !

—J'ai dans cette chambre un coffre-fort où je place mes papiers personnels et l'argent dont j'ai besoin pour les dépenses courantes. Cela suffira-t-il ?

—Un coffre-fort, demanda-t-il, une caisse, mais je ne vois rien.

—Un coffre en acier trempé, oui, mon-

sieur, à l'épreuve du feu. Il est là. Une niche secrète.

De son vivant, mon père avait imaginé de faire encastrer ce coffre-fort dans l'épaisseur de la muraille. Le lambrissage de la chambre avait été habilement aménagé de façon à masquer complètement la cachette.

Je me dirigeai vers le mur et je rabattis un panneau de la boiserie, si exactement ajusté qu'il était impossible, même à des yeux prévenus, de voir les joints, et qui, une fois enlevé, laissait le coffre à découvert.

Je fis jouer la combinaison et ouvris la porte.

—Cela fera-t-il l'affaire ?

—Admirable, senor, admirable. Merci ! merci !

Je plaçai le sac dans le compartiment du fond, fermai les portes, et remis le lambris en place.

—Est-ce tout, monsieur ?

—J'aurais une autre prière à vous adresser, si je ne craignais d'abuser de votre grande bonté.

—Trop heureux, au contraire, de vous rendre service.

Je ne faisais qu'exprimer ma pensée. Ce vieil homme me plaisait pour sa courtoisie et les formes cérémonieuses de son langage, qui rappelaient le ton des Cours de la vieille Europe.

Je ne doutais pas qu'il dût être, dans son pays, un personnage de quelque distinction. Cela, et le mystère qui l'entourait, le rendaient à mes yeux, tout à fait digne d'intérêt.

Je vais plus loin : l'envie me prenait de ne pas le perdre de vue et de percer le mystère entourant l'attentat qui avait failli lui coûter la vie. Je crains bien d'être né inquisiteur.

Sous sa dictée, j'adressai un télégramme à un certain Hernandez Lestrade, attaché à la légation espagnole à Washington, le requérant de venir chez moi le plus tôt possible. Je signai simplement : "De Soria".

Stringer, après avoir donné ses instructions pour les soins requis par le patient et son alimentation, se disposait à partir; je l'arrêtai.

—Si cela ne vous fait rien, mon vieux, et si vous n'êtes pas réclamé par d'autres clients, faites-moi l'amitié de rester encore un peu.

—Oh! le malade est très bien pour le moment; il n'y a pas de danger immédiat, Tom!

—Ce n'est pas pour cela, c'est pour autre chose que j'ai besoin de vous, docteur. Il me regarda surpris.

Je riais malgré moi, probablement de voir que je ne m'étais pas trompé en comptant son étonnement. Le fait est qu'il était à cent lieues de se douter de quoi que ce fût.

—Si vraiment cela ne vous dérange pas trop, continuai-je en parlant, à dessein, aussi lentement que possible, je serais heureux... (ici, je tirai de la poche de mon gilet le petit anneau d'or dont je m'étais muni en prévision de l'enlèvement)... Je serais heureux... enfin... Voulez-vous avoir la complaisance de donner ceci au prêtre pour qu'il le passe au quatrième doigt de la main gauche de l'épouse?

—Quelle épouse? s'écria-t-il. L'épouse de qui?... Où diable voulez-vous en venir, vieux Tom?...

—Oh! à rien, dis-je indifféremment. Simplement que je vais me marier dans vingt minutes et que j'ai compté sur vous pour m'assister, comme on compte sur un ami.

—Vous vous mariez, vous? Tom Plympton!

C'est là tout ce qu'il put dire, mais les yeux du vieux gentleman semblaient dire que la scène l'amusait beaucoup.

—Sur ma foi, senors! exclama-t-il malgré sa souffrance, vous êtes un fier original! Ah! vous autres, Américanos!... Ainsi, je me suis jeté au travers de ce que vous appelez un enlèvement. J'ai lourdement piétiné dans votre roman? C'est cela, n'est-ce pas? C'est délicieux! Mais, je serais désolé d'être pour vous un sujet de trouble. Peut-être, si le senor chirurgien ne le défend pas, puis-je vous être de quelque utilité dans la circonstance?

—Comment cela?

—Si votre charmante "inamorata" n'y voit pas d'objection, je serais très heu-

reux de donner, comme vous dites: de donner "the bride away".

—Je me croirai très honoré, Monsieur, si vous voulez bien avoir cette bonté, répondez-je en consultant Stringer du regard.

—Je n'y vois aucun inconvénient, répondit celui-ci. En tout cas, Tom, vieux camarade, je tiens à être le premier à vous féliciter et je le fais de grand cœur. Mais, qui pouvait penser que vous alliez entrer dans la grande confrérie, ajouta-t-il en riant.

Anita entra juste à ce moment.

J'entendais à l'étage au-dessous, un bruit de portes ouvertes et fermées et le murmure déférent de la voix de John Nolan; le prêtre devait être arrivé.

—Tom, me demanda-t-elle à voix basse, en me posant la main sur l'épaule, votre valet a ramené un prêtre; le pauvre blessé est-il donc si bas?

—Senorita, dit à voix haute le vieux gentleman, qui avait deviné la question, permettez-moi de vous rassurer. Il ne vient pas pour m'administrer l'extrême-onction. C'est plutôt pour...

Il s'arrêta court et me regarda.

—Pour les rites sacrés du mariage, cher coeur, achevai-je.

—Tom!

Elle rougit délicieusement.

—Et pourquoi pas, m'écriai-je?

—Oui, pourquoi donc pas? appuya joyeusement Stringer, en entrant à pieds joints dans mon jeu.

—En effet, pourquoi pas? dit à son tour comme un écho affaibli, le vieux gentilhomme. Ah! ces Américains! Rien ne vous détourne de votre chemin. Vous êtes charmants, charmants!"

—Mais en vérité... Tom! balbutia-t-elle pour la forme.

—Laissez-moi faire, ma chérie.

Du haut de l'escalier, j'appelai Nolan et le prêtre. Cinq minutes plus tard—car je n'avais eu aucune peine à persuader le révérend Père que toutes les choses étaient régulières; il connaissait mon nom et ma famille—nous étions mari et femme.

Le seul nuage à notre bonheur, en ce moment inoubliable, nous fut fourni par

le blessé. Tout-à-fait au début de la cérémonie, vaincu par la fatigue et la perte de sang, il fut de nouveau pris de faiblesse et ne put remplir le rôle qu'il avait sollicité.

Le mieux étant de ne pas le réveiller, nous sortîmes sans bruit de la chambre et le mariage eut lieu dans le hall du rez-de-chaussée.

Nolan signa solennellement son nom comme témoin; Stringer en fit autant; mais je n'oublierai jamais le regard d'amer reproche que me lança mon valet, après avoir accompli cette formalité.

Je n'avais pas le courage présentement de supporter sa vue; aussi l'envoyai-je au restaurant voisin, commander le déjeuner de noces.

A table, nous nous déridâmes un peu. Stringer, qui semblait puiser une verve singulière dans la conjoncture présente, s'égayait fortement sur mon compte.

Le mariage de Tom Plimpton, célibataire endurci, mais non impénitent, était pour lui une mine inépuisable de plaisanteries. Sa gaieté, si contagieuse, gagna Nolan lui-même, lequel, tout en nous servant, consentit deux ou trois fois à sourire.

Vers la fin du repas, le Senor De Soria (ainsi le connaissai-je dès lors), se réveilla et exprima un profond regret d'avoir manqué la cérémonie. Le sommeil l'avait évidemment rafraîchi et il insista pour porter la santé de la mariée.

Nous nous rendîmes donc dans sa chambre, Nolan fermant la marche avec une bouteille de champagne et des verres. Il servit le vieux Gentleman, qui, cérémonieusement, but au bonheur de la Senorita Plimpton.

Nous soutînmes tout le toast d'une acclamation. C'est-à-dire tous excepté Nolan. J'observai en effet, qu'au moment où l'Espagnol commençait à parler, il s'était glissé sans bruit hors de la chambre. Je trouvai l'impertinence un peu forte cette fois, et me promis de le renvoyer incontinent.

Mais il me fallut revenir sur mon opinion et par conséquent sur mon projet.

Le pauvre garçon avait entendu tinter la sonnette de la rue, que le bruit de nos voix nous avait empêché de percevoir, et il était allé ouvrir.

Il reparut presque aussitôt, un télégramme à la main.

Impatient, je déchirai l'enveloppe et parcourus des yeux le petit papier.

La chambre tournoya autour de moi. Je fus obligé, pour ne pas tomber, de m'accrocher au premier objet qui se rencontra sous ma main. Le hasard voulut que ce fut l'épaule de ma femme, qui gémit sous l'étreinte. Mais j'étais hors d'état de me rendre compte des choses.

VII

LE CHOC DES EVENEMENTS

Anita, me voyant défaillir, se pendit à mon cou, effrayée.

—Qu'y a-t-il, mon chéri? Dites-moi, oh! je vous en prie, dites-moi!...

Je relisais machinalement les mots terribles sur la feuille. Le papier fatal tremblait dans mes mains. Je ne pouvais me résoudre à ajouter foi à son contenu.

—Mon Dieu, m'écriai-je enfin, la gorge serrée.

—Qu'est-il arrivé, Tom? demanda anxieusement Stringer. Dites-nous cela, vieux camarade.

Je lus à haute voix :

“F. M. Thomas Plimpton,

“Père assassiné. Venez vite. Anita disparue.

“G. Morisson”.

Anita s'échappant de mes bras, alla tomber sur un siège en poussant un cri d'horreur.

—Oncle Henry!

C'était ainsi qu'elle avait toujours appelé son tuteur. Quant à moi, j'étais pétrifié par cette incroyable catastrophe. Je demeurais stupide sans trouver un mot.

Le vieil espagnol fournit l'incident suprême de cette scène tragique. Il se leva du lit avec un effort douloureux, tendant vers moi des bras désespérés :

—Qui? demanda-t-il d'une voix déchirée par l'émotion. Qu'avez-vous dit?... Ce

n'est pas Morisson... Henry Morisson?

—Lui-même! répondis-je sourdement.

—Il n'est pas mort, Senor... dites-moi qu'il n'est pas mort?

—Il est mort. Ce télégramme de la fille dit qu'il a été assassiné!

—Dios! cria-t-il.

Stringer courut à lui, mais avant qu'il eut atteint le lit, le vieil espagnol s'était affaissé.

Une épouvantable hémorragie se déclarait, inondant de sang la blancheur des draps.

Je pris Anita dans mes bras, et, pour lui épargner cette vue, l'entraînai hors de la chambre, stupéfiée, incapable de comprendre.

Que signifiait tout cela? Que signifiait ce noeud de fatales circonstances dans les replis duquel nos projets de bonheur se trouvaient enserrés?

Comment dénouer ce lien mystérieux et terrible?

Il était, je m'en souviens, juste onze heures du matin, quand je reçus le télégramme annonçant la mort du plus vieux et plus intime ami de mon père, Henry Morisson qui, pendant un temps, avait mérité le titre de Napoléon de Wall Street.

J'expédiai immédiatement une réponse, informant Grace Morisson que j'étais sur le chemin de Larchmont.

En réalité, il était plus de midi quand je quittai la maison pour la Grand Central Station.

J'avais en effet beaucoup de dispositions à prendre, beaucoup de questions à régler qui appelaient impérieusement mon attention. Le Senor de Soria — du moins celui qui s'était fait connaître sous ce nom — fut, pendant quelques minutes, aux portes mêmes de la mort. Stringer, grâce à des soins énergiques et incessants, l'empêcha de passer le seuil fatal. Il le rappela à la vie, mais ce fut tout. Le malheureux demeurait dans le coma, et cet état pouvait se prolonger une heure ou deux. La violence de l'hémorragie l'avait à tel point épuisé, qu'il fallait le nourrir artificiellement, et surtout éviter que le choc qui l'avait terrassé ne se renouvelât

pas quand il reprendrait ses sens.

Dans l'opinion de l'homme de l'art, du reste, il était peu probable que la mémoire de l'Espagnol retint grand chose des événements qui l'avaient si violemment ému.

Je convins avec Stringer qu'il viendrait rendre visite au malade toutes les heures pendant la journée. La nuit, il se tiendrait en communication constante par téléphone, Nolan pourrait l'appeler à tout moment.

Anita voulait m'accompagner chez les Morisson, mais j'exerçai mon autorité nouvellement acquise et refusai de la laisser venir à la maison mortuaire.

Elle me fit promettre toutefois de la prévenir par téléphone si sa présence pouvait être là-bas de quelque utilité.

Il était assez pénible pour une nouvelle mariée d'être séparée de son époux au seuil même de la vie conjugale, sans avoir pu goûter le charme du foyer qu'elle s'était choisi, étant donnée surtout la cause tragique de la séparation.

Elle eût eu évidemment une compensation bien douce dans la société de ses compagnes d'enfance, Grace et Adeline, mais il était peu probable que les pauvres jeunes filles fussent demeurées dans la maison funeste, après le crime. Bien plus vraisemblablement, elles avaient dû chercher un refuge, chez des amis, jusqu'après les funérailles, au moins.

J'avais, quant à moi, le devoir tout indiqué de veiller le corps de l'infortuné compagnon de mon père.

Du reste, constatation assez étrange, Anita paraissait concevoir pour le senor de Soria, une sympathie dont la vivacité ne s'expliquait pas suffisamment par l'hommage délicat que le vieillard rendait à son sexe et à sa beauté.

L'instinct, l'intuition, peu importe le nom que l'on veuille donner à cette faculté bien plus développée chez la femme que chez nous autres hommes, est la force mystérieuse qui conduit l'humaine nature où elle doit aller, sans que la volonté participe. Constatons ce fait certain, chercher à l'expliquer.

Je remarquai donc que ma femme témoignait à l'homme dont la vie ne tenait qu'à un fil, un intérêt très vif. J'explo-

Un peu, je l'avoue, cette disposition d'esprit pour la déterminer à rester à la maison. Je pris les mesures nécessaires pour que Nolan l'assistât dans les soins à donner au blessé.

Aveugle que j'étais!

Que d'angoisses, que de déchirements ne me serais-je pas épargnés, si je lui avais permis de m'accompagner! Et que de choses aussi, peut-être, n'aurais-je pas apprises.

A mon grand soulagement, Nolan semblait s'être entièrement résigné à prendre les ordres de sa nouvelle maîtresse, comme jadis, il prenait les miens. Je me promis, in-petto, d'augmenter ses gages, s'il le méritait.

Persuadé que mon absence ne se prolongerait pas au-delà de vingt-quatre heures, je ne pris pas d'autres arrangements. Si j'avais été moins moins bouleversé, je me fûs occupé d'installer ma chère femme dans un hôtel respectable du voisinage, pour la nuit, tout au moins.

Mais j'agissais, je parlais, je pensais comme dans un cauchemar. Le trouble profond causé par l'affreuse nouvelle avait annihilé mes facultés de pénétration habituelle.

C'est à peine si je puis, même à présent, me ressouvenir des circonstances de mon voyage à Larchmont.

Je me vois bien prenant un ticket, descendant du train à la station voulue, et montant dans la voiture que les Morisson avaient envoyée à ma rencontre. Mais, à part cela, rien, un vide ou plutôt une page de mes souvenirs raturée, où, seule, cette question sans cesse répétée, demeurerait lisible:

—Qu'est-ce que tout cela veut dire?

J'évoquais péniblement tant la poignante actualité du meurtre avait envahi mon cerveau, les événements, cependant si frappants, de ces dernières douze ou quatorze heures. J'essayais d'en enchaîner la succession, comme on fait au réveil pour souder ensemble les phases incohérentes d'un songe.

Mais je ne retrouvais les faits que par fragments épars, sans lien entre eux.

Quelle mystérieuse relation entre notre enlèvement et ce meurtre brutal?

Le journal que j'avais acheté ne m'apprenait pas grand'chose. C'était une feuille du soir à grand tapage.

Meurtre sensationnel

et plus bas, comme sous-titre:

Panique.

Ce qui signifiait une baisse subite des valeurs de la bourse. Car la mort de Morisson, grand manipulateur de titres, avait ébranlé la confiance du marché et déterminé une grosse partie des porteurs à vendre, même à perte, dans la crainte d'une baisse plus sérieuse encore.

Les nouvelles de Greyfriars—la maison de Larchmont—étaient ridiculement insignifiantes.

Un domestique avait trouvé le financier mort à environ sept heures du matin, et gisant la face contre terre sur le sol de la bibliothèque.

Il avait reçu par derrière un coup de poignard en plein coeur.

Très probablement, il n'avait pas eu le temps de connaître son meurtrier.

La famille du banquier, composée de ses deux filles, deux "Society belles" (au dire du journal), était anéantie par la douleur. On n'avait aucune trace du criminel, bien que les détectives se fussent mis immédiatement à l'ouvrage.

Dans un coin, en dernière heure, une dépêche spéciale annonçait que la police suivait une piste sérieuse, mais qu'elle se refusait à révéler quoi que ce soit, promettant que le mystère serait bientôt éclairci.

En descendant de voiture à Greyfriars, je trouvai la douloureuse Grace Morisson qui m'avait télégraphié et qui me donna les détails qu'elle-même possédait; c'était peu de chose à la vérité. Je la vis très anxieuse du sort d'Anita. Je calmai ses craintes en confessant tout au long notre aventure. Elle écoutait dans un morne silence, semblant n'attacher que peu d'importance à des événements dont la connexité avec l'effroyable meurtre n'était pas douteuse pour moi.

Je fus ensuite admis auprès du défunt,

qu'on avait étendu sur un lit de parade dans le salon. Il reposait, les mains jointes, les traits calmes. J'eus dès lors la conviction qu'il n'avait eu aucune appréhension de sa fin prochaine; le couteau de l'assassin l'avait atteint en pleine confiance dans la bonté des hommes, en plein amour de son prochain.

Personne dans la maison n'avait eu le moindre soupçon du crime, personne n'avait entendu le moindre bruit de querelle ou de lutte.

Après le départ des invités, la veille au soir, chacun s'était retiré dans sa chambre, à la seule exception de M. Morisson lui-même. Il avait annoncé qu'il n'avait pas sommeil et se proposait de rester une heure, peut-être davantage, dans la bibliothèque, à lire un ouvrage qui l'intéressait beaucoup.

Le livre en question, trouvé sur une table, une marque entre les pages, près de son fauteuil préféré, prouvait qu'il avait exécuté son projet.

Il avait probablement posé le livre, et s'était levé pour rentrer dans sa chambre. Le coup l'avait atteint au moment où il allait franchir la porte du Hall.

L'unique blessure était étroite profonde, nette, faite par une main experte à frapper à l'endroit vital. Ce n'était pas une boucherie fortuite, mais un assassinat froidement prémédité.

Le mobile restait inconnu. Le vol, peut-être, bien qu'on eût retrouvé dans les poches une somme d'argent assez importante.

Plus tard, on découvrit même dans la poche du gilet, plusieurs diamants non montés, joyaux qu'il affectionnait particulièrement et que le vieillard avait coutume de porter sur lui sans aucune utilité.

Mais, les tiroirs de son bureau avaient été complètement fouillés; ses papiers privés bouleversés; ses clefs avaient disparu, de même qu'une petite cassette qu'ils conservait dans sa chambre à coucher.

L'assassin, après avoir accompli son forfait, avait dû se rendre dans la chambre de M. Morisson et avait volé le coffre.

L'homme était donc au courant des habitudes du défunt et connaissait non seulement la disposition de cette chambre,

mais encore la topographie entière des lieux, puisqu'il avait pu se diriger sans éveiller l'attention de personne.

—Qui était-ce? Qui n'était-ce pas?

Quand j'arrivai sur le théâtre du crime, à trois heures de l'après-midi, le doigt de la suspicion s'étendait partout et nulle part, comme une girouette assaillie par les quatre vents du Ciel.

A minuit, ce doigt était invariablement fixé dans une seule direction.

VIII

LE NOEUD SE RESSERRE

A dix heures du soir, je me tenais dans la bibliothèque de Greyfriars discutant le cas avec l'un des détectives.

Il avait nom Polhemus, à ce que j'avais appris de lui-même.

C'était un jeune homme anguleux, dans toute l'acception du mot. Son nez était pointu, ses oreilles pointues, son regard scrutateur, aigu; même, les pommettes de ses joues pointaient de manière agressive, hors des lignes arrêtées d'un visage long et blême.

Comme je l'avais prévu, les deux filles de l'infortuné Morisson, avaient trouvé trop au-dessus de leurs forces de demeurer là pendant la nuit, pour le moment du moins. Avant de dîner, elles s'étaient fait conduire chez de proches amis, me laissant la tâche que je m'étais volontairement imposée de veiller auprès du cadavre.

Polhemus s'était offert à me tenir compagnie.

Pour l'instant, disait-il, il ne conservait aucun espoir. Il remettait au lendemain de nouvelles investigations en vue de retrouver la piste du criminel. J'acceptai volontiers, je dois le dire, cette société inattendue.

Je proteste avec indignation contre toute accusation de superstition. J'aurais, sans l'assistance de Polhemus, résolument passé la nuit seul auprès du mort; je compte pour rien le personnel domestique qui couchait dans une annexe, reliée à la

villa par une galerie couverte au second étage.

Sans craindre la solitude en cette circonstance macabre, la compagnie d'un vivant m'était néanmoins plus agréable que celle d'un trépassé.

Après dîner, j'avais demandé la communication avec New-York et causé avec ma chère femme pendant quelques minutes. J'avais constaté le calme de ses esprits et appris que le Senor De Soria allait aussi bien que possible.

Nous nous étions donc établis dans la bibliothèque; les restes mortels d'Henry Morisson reposaient dans la chambre voisine. Tout naturellement, la conversation entre le détective et moi portait sur le mobile et les circonstances de sa mort.

Je trouvai mon homme assez contraint, plutôt réservé, ce que je ne pouvais reprocher à un bon détective.

De mon côté, je causais assez librement, racontant mon évasion avec Anita, la rencontre préalable, derrière le mur, du mystérieux inconnu, et la méprise de Barney, qui avait failli déranger nos plans.

Il écoutait, sans émotion apparente, soulignant seulement d'un hochement de tête, chaque phrase de mon récit.

Je l'entretins même de l'aventure de l'Espagnol, et du parti que j'avais pris de conduire chez moi le vieillard blessé.

Le passage sembla l'intéresser plus vivement que le reste, il donna quelques marques de surprise puis retomba dans son mutisme et dans son impassibilité.

Au moment où je décrivais la poursuite dont nous avons été l'objet de la part de la troisième automobile, il ébaucha un sourire. Je commençai à croire qu'il doutait de mes paroles. L'histoire, à ne pas se le dissimuler, était assez invraisemblable!

Je ne pouvais en vouloir à cet homme de son incrédulité; je suis si peu habitué, néanmoins, à voir ma bonne foi contestée, que je ne me blâmerai pas davantage d'avoir abrégé ma narration et de l'avoir terminée assez brusquement.

Quand j'eus fini, le détective resta pensif, contemplant la cendre brûlante de son cigare. Après quelques minutes de silence, il prit à son tour la parole.

—Si cela peut vous intéresser, dit-il, sa-

chez que votre automobile, ou du moins ce qui en restait, a été trouvé ce matin sur la Old Post Road.

—N'avez-vous pas en même temps, reparti-je, mis la main sur l'un ou l'autre de ces ruffians? Je le souhaite vivement, car leur interrogatoire pourrait apporter quelque jour nouveau dans ce sombre mystère.

—Oui, c'est un cas vraiment curieux, se contenta de répondre le policier, avec une indifférence apparente. Je ne crois pas, poursuivit-il au bout d'un moment, en avoir jamais rencontré d'aussi bizarre... Particulièrement vos démêlés avec ces bandits...

Il fit entendre un petit rire bref, alla se planter, les mains derrière le dos, devant la fenêtre ouverte, n'ayant en apparence d'autre souci que de contempler la splendeur de cette belle nuit de juin.

—Tout-à-fait ingénieux... appuya-t-il comme pour compléter sa pensée.

—Que voulez-vous dire? demandai-je avec une certaine vivacité.

—Oh! rien, M. Plimpton, rien que ce que j'ai dit, je vous assure... Quelle nuit étouffante! Je vais faire un tour dehors.

Il sortit en effet.

Je me sentais fortement irrité contre cet homme. Il ne pouvait me convenir d'être pris pour un hâbleur, et le ton de mon compagnon ne signifiait pas autre chose.

Polhemus était parti depuis un bon moment. Si peu de charme qu'eût à mes yeux sa présence je commençais à ressentir les effets de la solitude.

D'abord, je sentais le sommeil me gagner, et rien ne venait plus à mon aide pour tenir mes yeux ouverts.

Dieu sait si j'avais de bonnes raisons, au contraire, pour dormir! Depuis quelque quarante heures, ma tête n'avait pas touché un oreiller et j'avais en plus, passé par une série d'aventures et subi une variété d'émotions bien faites pour m'exténuer.

La nuit, comme l'avait constaté Polhemus, était intolérablement chaude; on étouffait. Toutes les fenêtres de la maison étaient ouvertes, sans cependant qu'un souffle d'air entrât dans la pièce.

Au loin, des éclairs de chaleur avaient, durant toute la soirée, illuminé le Ciel, un

Ciel bas, chargé de nuages.

Le grondement prolongé du tonnerre indiquait maintenant à intervalles de plus en plus rapprochés, que l'orage ne tarderait pas à éclater.

Palhemus ne donnait plus signe de vie. J'étais mon veston et le posai sur le dos d'un fauteuil; je déboutonnai mon col et dénouai ma cravate, pour combattre cette chaleur accablante.

Je me sentais malgré moi m'assoupir. Je bus un grand verre d'eau glacée. Cette absorption m'apporta quelque soulagement.

J'allumai un nouveau cigare et regagnai mon siège qui se trouvait placé au dos au "salon" et à son silencieux occupant, et face à la porte donnant sur le grand hall.

Juste devant moi, se trouvait donc la place même, où Morisson était tombé.

Une couverture avait été étendue sur le tapis ensanglanté, autant pour préserver de toute altération la place palpable du crime que pour en dissimuler la vue pénible aux yeux de tous. Mais mon imagination surexcitée me faisait voir la tache accusatrice percer l'étoffe et s'étendre en nappe sombre, comme si le sang du mort eut crié vengeance.

J'essayai, mais en vain, de secouer la vision malade. Je me débattais comme le coupable lui-même, contre l'évidence du crime.

—Allons, me disais-je en cherchant à raisonner en dépit de la torpeur qui m'envahissait... le meurtrier sera découvert.

J'étouffai deux ou trois longs bâillements et croisai les bras; ma tête s'affaissait sur ma poitrine.

La fatigue fut la plus forte. Aucune diversion ne s'offrait plus à ma pensée contre l'idée fixe du crime dont je saisissais les palpables effets sans pouvoir en déterminer les causes. Je m'hypnotisais devant ce mur plein de ténèbres qui barrait la route à mes facultés déductives; je glissai définitivement à un état d'inconscience où la réalité se mêlait péniblement aux imaginations de mon cerveau surmené.

Ce sommeil affreux dura plus d'une heure.

Quand je revins à moi, il était passé minuit. L'orage menaçant avait éclaté sur nos têtes. Le roulement du tonnerre, ré-

percuté par les collines environnantes, était maintenant assourdissant et ininterrompu. Des éclairs violents illuminaient la campagne de lueurs tantôt livides, tantôt aveuglantes.

A la faveur de cette clarté fulgurante, je voyais la pluie rayer diagonalement l'atmosphère. Le vent, en effet, un vent violent s'était élevé et soufflait en tempête.

Ma première impression fut que quelqu'un m'avait appelé. Je croyais à Polhemus, mais d'un coup d'oeil, je constatai qu'il n'avait pas encore reparu.

Comme je me levais pour fermer la porte-fenêtre, il me sembla entendre un léger bruit dans la chambre du mort.

Je dois à la vérité de confesser que je m'arrêtai court, pivotant sur les talons, l'oreille tendue, un frisson sur la peau et les cheveux dressés sur la tête...

Mais, je me remis assez vite. Riant (d'un rire un peu contraint il est vrai) de ma sottise frayer, j'achevai de fermer et d'assujettir solidement la croisée.

Le vent d'orage avait singulièrement rafraîchi l'atmosphère; j'avais plutôt froid maintenant, aussi, songeai-je à remettre mon paletot.

Je jetai naturellement les yeux sur le fauteuil de Polhemus, au dos duquel je l'avais suspendu.

Le vêtement avait disparu.

Croyant que la mémoire pouvait m'avoir fait défaut, je me disposais à chercher dans la vaste pièce dont mon unique lampe laissait la plus grande partie dans l'ombre, quand un autre bruit vint frapper mon oreille.

Pendant une courte accalmie de la tempête, un son lointain, un tintement prolongé, l'appel du téléphone, s'était distinctement fait entendre.

L'idée me vint tout de suite qu'Anita avait besoin de communiquer avec moi et qu'elle m'appelait en vain depuis le temps que j'étais endormi.

Je franchis la porte du hall et cherchai l'interrupteur pour ouvrir la lumière électrique.

Je perdis en tâtonnements plusieurs minutes précieuses.

L'appel se fit plus impatient, impérieux presque.

Je pus enfin allumer et, traversant le hall, je grimpai quatre à quatre l'escalier du premier étage.

Le téléphone se trouvait à l'autre bout du bâtiment principal, dans une chambre à coucher qui avait été celle du défunt.

J'étais de nouveau plongé dans une obscurité profonde. Seule, la lueur intermittente des éclairs venait de temps à autre éclairer ma route. J'atteignis enfin la chambre et, non sans m'être fortement écorché la jambe aux barreaux d'un rocking-chair, j'arrivai au téléphone.

Le récepteur à l'oreille, j'appelai :

—Allo! Allo! Oui! oui!

Le vent produisait dans les fils une vibration bruyante, bien connue sous le nom de "friture".

Malgré cet inconvénient, je perçus, ou du moins, j'imaginai percevoir dans l'appareil un faible murmure, puis, clairement cette fois, ce mot prononcé d'une voix agonisante!

—Tom!

C'était la voix d'Anita; mon coeur battit violemment.

Anita! répondis-je, Nita! Nita! Oui, c'est moi, Sweetheart... moi, Tom!

Un silence.

Je répétei ma réponse, parlant plus fort.

Toujours la même silence.

Sans ôter le récepteur de mon oreille, j'agitai plusieurs fois le crochet interrupteur pour appeler le central.

—Quel numéro, s'il vous plaît, me répondit une voix de femme; voix monotone aux inflexions basses.

Je donnai mon numéro à Manhattan.

Après quelques minutes d'attente, j'entendis de nouveau la voix de l'employée :

—On ne répond pas.

—Sonnez encore.

—Mais puisque Manhattan dit qu'on ne répond pas.

—Ça ne fait rien. Sonnez, sonnez! Donnez-moi le fil sur lequel nous causions quand vous nous avez coupés.

—Quoi? Moi?... mais je ne vous ai pas coupé.

—Mais vous m'avez appelé?

—Non, Monsieur vous vous trompez.

On ne vous a pas appelé ce soir.

C'était trop fort.

Je remis le récepteur au crochet et couvris la demoiselle d'invectives; mon seul regret étant qu'elle ne pût les entendre.

Je me promis d'adresser le lendemain au Directeur une réclamation contre elle.

Bien entendu, je n'en fis rien.

En proie au plus grand désordre d'esprit, rempli à l'égard de cette maudite invention du téléphone, d'une rage puérole, mais à ce moment bien excusable, dévoré d'appréhensions sinistres, je ne m'éloignai de l'appareil qu'à regret, m'arrêtant à chaque pas pour écouter si mon Anita ne m'appelait pas de nouveau.

Mais non, rien.

Je redescendis l'escalier et fus surpris de constater que l'électricité du hall avait été éteinte. Me guidant sur le mur, j'atteignis la porte de la bibliothèque.

La porte était ouverte et cependant aucune lumière ne parvenait non plus de l'intérieur de la pièce. La lampe avait été soufflée.

Le vent peut-être?...

Soudain, un flot de lumière électrique illumina les lieux. Je reculai stupéfait.

Polhemus se dressait à deux pas de moi, le bras tendu, la gueule d'un revolver braqué sur mon front.

Un autre homme se tenait dans la chambre, la main encore sur l'interrupteur, il me jeta un regard peu sympathique.

—Qu'est-ce que cela signifie? m'écriai-je avec une indignation non jouée.

—Simplement, répondit Polhemus d'un ton sarcastique, que je vous mets en état d'arrestation.

—M'arrêter! sous quel prétexte? Vous êtes fou!

—Sous l'inculpation du meurtre d'Henry Morisson. Je vous conseille de ne rien dire de plus qui pourrait aggraver votre position.

Méprisant cette amicale recommandation je donnai libre cours à ma fureur en accablant l'incompétent et prétentieux Polhemus des pires invectives.

Le policier, sûr de son triomphe, laissa bonnement passer l'orage. Il souriait, l'animal, et c'est toujours souriant qu'il

aida son second à me lier les mains derrière le dos.

IX

LE FLAIR DE M. POLHEMUS

Je me soumis. Que faire de mieux quand on se sent aux griffes d'une âne bâti de détective, sûr de son fait, plein de prétention, et convaincu qu'il a démasqué le plus habile et le plus dangereux des criminels ?

Or, c'était bien là l'illusion qu'entretenait M. Polhemus. Je le compris aisément à son attitude, tandis que, remettant son arme en poche, il s'assurait de la solidarité des liens dont son assistant avait entouré mes mains. M. Polhemus ne paraissait pas suffisamment rassuré par cette mesure de précaution contre toute tentative de ma part.

Je le raillai sur cette inquiétude, lui suggérant l'idée de m'étendre de force à terre sous la grande table de la bibliothèque et de m'attacher bras et jambes aux quatre pieds du meuble.

—C'est la seule manière, ajoutai-je sérieusement, de tenir en respect un homme décidé à tout comme moi.

M. Polhemus convint que le moyen n'était pas mauvais. Il hésitait cependant à l'employer, se demandant si je n'avais pas quelque raison cachée de faire une semblable proposition, s'il n'y avait pas un dessous de carte auquel je pouvais reprendre l'avantage.

Polhemus avait pris ma proposition tout-à-fait au sérieux. Je continuai donc à m'égayer à ses dépens en l'assurant que mon offre était sincère et en lui jurant solennellement que je ne connaissais dans la maison aucune trappe, aucune oubliette à travers laquelle je pûsse disparaître tout-à-coup.

M. Polhemus était vivement sollicité, je m'en aperçus bien. L'eau lui venait à la bouche à l'idée de ligoter son prisonnier d'une si originale, ingénieuse et dramatique façon !

Je renchéris en exploitant cette fois la

vanité grossière que je devinais être un des sentiments prédominants de cet homme ; je fis luire à ses yeux la perspective alléchante et prochaine des articles de la presse "jaune" : Biographie de l'habile détective, avec portrait et croquis par le reporter-dessinateur, représentant la table avec au-dessus une grande croix montrant la place exacte où M. Polhemus avait enchaîné sa proie ! La Gloire !

M. Polhemus était fortement tenté, il n'y avait pas à en douter. Pas une minute il n'avait soupçonné que je me "payais sa tête" si j'ose employer cette figure.

Il lutta bravement, néanmoins, et finalement rejeta loin de lui la tentation. M. Polhemus était un policier de la grande école. Rien de ce que proposait avec tant d'insistance un homme prévenu d'assassinat ne pouvait être adopté par un détective respectueux de la tradition.

Il se résolut donc à un moyen ferme, me fit asseoir sur une chaise lourde, enroulant autour de mon corps des bandes d'étoffe qui faisaient de moi une imitation frappante des momies d'Égypte.

—Le procédé n'est pas mauvais, consentis-je à avouer pendant l'opération, mais il ne vaut pas le mien.

Alors, M. Polhemus congédia son aide —malgré l'avis tranquillement émis par moi que c'était là une imprudence—et lui donna ordre d'aller rejoindre "les autres".

Je conclus qu'ils étaient une bonne douzaine d'hommes armés jusqu'aux dents, qui patrouillaient dans les jardins et encerclaient la maison en vue d'un retour offensif de l'ennemi. J'étais considéré, ni plus ni moins, comme le chef d'une redoutable bande de malfaiteurs.

Après un premier mouvement d'indignation justifié par l'outrageant procédé dont j'étais l'objet, j'avais, on le voit, envisagé le ridicule de l'affaire et, grâce au tour heureux de mon esprit, pris le parti d'en tirer tout l'amusement possible aux dépens de Polhemus.

Avec tout autre homme, c'eût été impossible ; mais Polhemus était entièrement dépourvu du sens de l'humour.

Il se croyait tout uniment le plus

grand, le plus profond, le plus déductif des détectives présents et à venir, et il entendait déjà les Etats-Unis retentir de l'éclat de son nom.

Tout autre que Polhemus m'ayant suspecté d'un tel crime, m'eût arrêté et dirigé immédiatement vers le Shériff du comté...

Mais Polhemus avait d'autres visées.

Il avait, pensait-il, accompli un haut fait dans sa spécialité et prétendait en recueillir lui-même tous les fruits.

Il allait, lui, Polhemus, me "cuisiner" et ne me livrerait aux autorités qu'à l'état d'accusé convaincu, confessé, en état d'aveu.

A cette fin, il disposa gravement la mise en scène de l'interrogatoire. Il approcha de moi une petite table et plaça la lampe allumée, de façon que toute la clarté, projetée sur mon visage, décelât les moindres mouvements transmis à mes traits par le trouble de ma conscience.

Il éteignit ensuite la lumière électrique, et s'assit lui-même dans l'ombre, un coude sur la table, la tête reposant sur la main, dans une attitude qu'il voulait évidemment, noblement contemplative.

Je le remerciai d'avoir pris ces dispositions, disant que je me trouvais mieux de ne pas avoir à soutenir l'éclat de ses yeux d'aigle fouillant les replis de ma conscience bourrelée.

—Et puis, ajoutai-je sentencieusement, votre figure fait bien dans la pénombre.

—Tant mieux, monsieur, répondit Polhemus d'une voix caverneuse.

A ce moment, j'éternuai violemment et prétendis que le nez me démangeait. Je le priai de bien vouloir me le gratter.

Je crois, Dieu me pardonne, qu'il l'aurait fait, si je ne l'en avais dispensé, sous le prétexte assez injurieux qu'il avait les mains sales.

Pendant quelques minutes, un silence profond régna dans la pièce. Polhemus se figurait probablement que l'impatience me gagnant, je me livrerais plus facilement.

Et de fait, je commençais à trouver que la plaisanterie avait assez duré.

Je n'avais aucune idée des raisons sur lesquelles s'appuyait Polhemus pour m'ac-

cuser du crime, et demeurais persuadé que, le jour venu, je serais libre, libre s'entend, de la propre volonté du détective.

Mais, en admettant, je sentais mon pied et ma jambe gauche singulièrement engourdis, les cordes et autres ligatures n'ayant pas été disposées autour de moi avec le souci particulier de mon confort.

Le souvenir de l'appel téléphonique qui m'avait attiré hors de la chambre et permis à Polhemus de tout arranger pour sa théâtrale démonstration, s'était en outre présenté à mon esprit avec une soudaineté terrifiante.

Ce cri, ce cri angoissant, cet appel empreint de terreur: "Tom!" était-ce la voix de ma femme qui l'avait poussé, ou n'était-ce qu'une épouvantable erreur de mon imagination surexcitée.

Anita était-elle en danger?

Pourquoi m'avait-elle appelé à cette heure de nuit?

Si j'avais été libre, je n'aurais pas balancé une minute, et serais immédiatement retourné à Manhattan auprès d'Anita. Plus je réfléchissais, plus je m'affermis dans cette pensée que quelque chose de grave était arrivé chez moi et que ma place était auprès de ma femme, mon devoir de la rejoindre sur-le-champ.

Un frisson de rage, de rage impuissante me secoua tout entier. J'étais cloué là, inactif, pendant une heure, deux heures, plus peut-être, et cela par la seule imbécillité d'un policier de pacotille à l'imagination falote!

L'expression de mon visage trahit probablement les pensées torturantes dont j'étais assailli, car Polhemus, prenant le sombre mutisme où j'étais tombé pour une première marque de faiblesse, ouvrit le feu:

—Puis-je vous demander, articula-t-il non sans ironie, dans quel but vous avez quitté cette chambre pendant quelque temps?

—La sonnerie du téléphone s'est fait entendre, répondis-je brusquement. J'ai été répondre.

—Ah! je vois. Et où est situé ce téléphone, je vous prie?

Je le renseignai.

—Et de qui était cet appel ?

—Je vous serais obligé de me l'apprendre, fis-je amèrement. Et je lui expliquai ce qui s'était passé.

Quelle chose de grave se passait à l'autre extrémité du fil, conclusai-je. Vous faites buisson creux ici. Le meurtrier est loin de Greyfriars, à plus de vingt milles, peut-être, en train, j'en ai peur, de continuer son oeuvre diabolique dans le voisinage de ma femme et du blessé confié à sa garde.

Mon histoire de téléphone le laissait incrédule, je le voyais bien. Je lui proposai d'envoyer un de ses hommes vérifier le fait. Il agréa, cette fois, à l'idée qui lui parut bonne et agit en conséquence.

—Et maintenant, dis-je, quand le policeman eut quitté la pièce, vous ne pensez pas que je vais rester plus d'une heure encore dans cette position ridicule ?

—Vraiment ! me fût-il répondu d'un ton narquois.

—En bon anglais, continuai-je sans m'émouvoir, je vous demande de vouloir bien me dire sur quelles présomptions vous m'avez arrêté. Cinq minutes me suffiront pour vous convaincre de mon innocence.

—Vous ne manquez pas d'aplomb, monsieur Plympton, et j'y rends hommage. Mais je dois vous prévenir d'ores et déjà que vous perdez votre temps. On n'apprend pas à un vieux singe...

—C'est entendu, interrompis-je impatientement. Vous appartenez au rayon des articles à dix-huit carats dans le magasin des détectives. Mais si, cependant, je vous mets le nez dans votre bévue...

J'attendis. Polhemus réfléchissait profondément à ma proposition.

Il se résolut enfin à me dire :

—C'est contre les règles. Ce serait plutôt à moi à vous convaincre de votre forfait, mais je veux bien vous fournir une chance de justification.

—Merci. Continuez.

Tambourinant des doigts sur la table, il m'attaqua de nouveau en ces termes :

—D'après le témoignage (que je me propose de produire à l'enquête du Coroner), de miss Grace Morisson, vous avez demandé la main de miss Anita Suarez à

M. Morisson, qui vous l'a refusée.

Il y a eu querelle entre vous à ce sujet.

—Pas la moindre querelle, interrompis-je avec chaleur.

Je crois que si. La nuit dernière, pendant la soirée d'avant-hier, pour être exact, vous vous êtes approché secrètement de cette maison, dans le but d'enlever cette jeune fille. Est-ce vrai ?

J'approuvai de la tête.

—Le jardinier, Barney Lamigan, vous a surpris pendant l'accomplissement de ce projet. Il était alors un peu plus d'une heure du matin. Vous vous êtes colleté avec lui, l'avez terrassé et avez essayé ensuite de lui fermer la bouche avec un billet de vingt dollars. Maintenant, de votre propre aveu, vous avez stationné à l'extérieur du mur du jardin, de dix heures trente du soir à une heure du matin. Les hôtes de Morisson se sont retirés à minuit moins dix. De ce moment, à la minute où il a été tué, M. Morisson est resté seul dans sa bibliothèque. Pendant le même laps de temps, vous êtes ostensiblement resté vous-même seul au dehors. Personne ne connaît l'instant exact de la mort de la victime. Personne, excepté vous, M. Plympton !

J'allais parler, l'argumentation, aussi bien, me paraissait trop puérile pour être même digne de considération. Mais, du geste, le détective m'imposa silence.

—Un moment, s'il vous plaît ; je n'ai pas fini. Vous m'avez raconté ce soir je ne sais quelle histoire à dormir debout, touchant des aventures subséquentes à votre fuite d'ici. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela, je ne puis encore le démêler. Mais voici ce dont je suis sûr : Votre automobile a été trouvée, complètement brisée, sur la route, à deux milles au-delà de Mount-Vernon, et près de la voiture on a découvert ceci.

Et il tira soudain de la poche intérieure de sa jaquette un couteau au manche court, à la lame longue et effilée, entièrement couverte de sang.

S'il avait pensé, par ce geste, me décontenancer, Polhemus en fut pour ses frais.

Je considérais l'arme avec intérêt, comprenant maintenant de quel point de départ il s'était élancé sur ma piste, mais je

ne manifestai aucune émotion.

—Ce couteau, M. Plympton, s'adapte exactement à la blessure relevée sur le corps d'Henry Morisson! Ce n'est pas tout; les clefs du défunt ont été ramassées à quelques milles d'ici, sur le côté de la route que vous avouez avoir suivie. Et pour couronner l'oeuvre et mettre le comble à une imprévoyance chez un criminel de votre trempe, M. Plympton, vous avez eu l'audace de revenir ici, sous couleur d'amitié, pour passer la nuit dans cette même chambre où vous perpétriez votre forfait, revêtu encore de l'habit couvert de sang que vous portiez, quand vous avez frappé votre victime!

X

ENCORE LE TELEPHONE !

Voilà donc pourquoi mon veston avait disparu!

À la satisfaction, non déguisée de M. Polhemus, je restai muet, sans réplique. J'avoue que, pour le quart d'heure, la chaîne de déductions me paraissait habilement tressée et le raisonnement irréfutable.

Je comprenais maintenant comment un jury moderne, composé d'hommes présumés sains d'esprit, pouvaient condamner un homme sur un ensemble de présomptions en apparence convaincantes.

À la réflexion cependant, je repris courage. Déjà la faiblesse de l'argumentation de Polhemus commençait à m'apparaître. Plus que jamais, je conçus l'espoir de démolir l'échafaudage fragile de fausses preuves que les faits mal interprétés semblaient lui fournir, et de l'obliger, en quelques minutes, à me rendre la liberté.

Le sous-ordre était revenu de sa séance au téléphone, rapportant que le "Central" se souvenait avoir reçu mon appel et se rappelait également mon insistance à soutenir que quelqu'un m'avait demandé de New-York. La même employée du Central continuait à affirmer, du reste, que personne ne l'avait fait.

Il fallait bien, pensai-je, défendre l'infaillibilité du Central.

En tout cas, la véracité de mes dires se trouvait confirmée sur ce point. C'était l'important.

—C'est parfait, commençai-je en prenant à mon tour la parole, comprenant qu'il me fallait rester calme, si je voulais être écouté, vous avez fait de bel ouvrage; je le reconnais. Maintenant, à mon tour de vous montrer votre erreur. Deux minutes vont me suffire.

Polhemus eut un sourire d'incrédulité. Pauvre petit détective provincial! C'était son dernier sourire en cette affaire.

—Si j'avais assassiné Henry Morisson, continuai-je dans le but d'arracher de ses mains la femme que j'aimais, pourquoi aurais-je volontairement révélé mon identité à Barney Lamigan? Pourquoi n'aurais-je pas tué aussi cet homme pendant que je le tenais à ma merci dans l'obscurité? N'eût-ce pas été le plus sage et puis-que vous semblez, d'autre part, soupçonner ma femme de complicité, n'eût-elle pas été le moyen sûr de détruire la seule preuve de ma culpabilité?

—Quand au reste de votre raisonnement, poursuivis-je, c'est-à-dire en ce qui regarde l'heure présumable du crime, j'ai le regret de ne pas être davantage d'accord avec vous. Je vous démontrerai par A + B qu'au moment où M. Morisson a été frappé, j'avais quitté la place!... Mais, auparavant, parlons un peu de mes aventures d'automobiles dont vous paraissez douter comme du reste. Pensez-vous que j'aurais, si j'étais coupable, que j'aurais, dis-je été assez naïf pour avancer des faits que je ne sois pas prêt à appuyer par des témoignages? Vous avez perdu de vue que je pouvais appeler à l'appui de mes dires les témoignages de ma femme et de l'Espagnol que nous avons recueilli sur la route. Le couteau que vous trouvez est tout simplement celui dont se sont servis les "thugs" pour perpétrer leur attentat sur le vieux gentleman; le sang que vous avez relevé sur la lame est le sien, comme c'est le sien aussi dont s'est imprégné mon vêtement, quand je lui ai prêté assistance. Maintenant, pour boucler définitivement cette affaire d'auto, sans parler des témoi-

gnages de ma femme et de l'Espagnol que nous devons supposer assez prévenus en ma faveur, pour ne pas hésiter à se parjurer au besoin, j'ai encore celui d'un policeman de New-York, qui nous a vus passer près de chez moi, en plus de ceux de mon valet John Nolan qui nous a reçus, et du docteur Stringer, le chirurgien qui a soigné le blessé, sans compter les nombreux voisins qui nous ont vus entrer à la maison. Est-il suffisant, M. Polhemus ?

—Oui, répondit-il, opiniâtre dans son idée préconçue, tout cela me paraît assez plausible, mais rien de cela ne prouve que vous n'avez pas tué...

J'avais réellement pitié de lui. Polhemus sentait le terrain se dérober sous ses pas, entraînant en même temps ses rêves de gloire et de fortune; et son visage prenait, de ce fait, une expression de déconvenue si piteuse, que mon cœur se serait adouci à l'égard de tout autre que l'homme qui m'avait si légèrement inculpé.

—Attendez! m'écriai-je. Je vais vous fournir maintenant un indiscutable alibi. Barney Lamgan nous a vu partir à une heure. Quelques minutes plus tard, un représentant du corps de police de Pelham nous a interpellés et a tenté de nous arrêter pour excès de vitesse dans les rues de cette ville. Je pourrais, si cela était nécessaire, le retrouver et en appeler à ses souvenirs. Mais voici qui est plus important: D'un ton solennel je repris: Est-il possible, M. Polhemus, que vous, détective expérimenté (vous le croyez du moins), ayez dans votre confiance aveugle en votre infailibilité, négligé de fixer le point le plus important de l'affaire: l'instant précis du crime ?

—Je n'ai rien négligé, répondit-il d'un ton rauque, où cependant perçait une inquiétude croissante.

Vous avez négligé la preuve, l'unique et palpable indice, sur lequel on peut lire, j'insiste sur ce mot, la minute exacte à laquelle Morisson a été frappé.

—Une preuve, un indice, où cela ?

—A côté de vous !

—A côté de moi ?

Il se retourna et regarda fixement la petite table.

Rien, sur ce meuble ne semblait de na-

ture à fournir le témoignage dont je parlais.

—Ce livre, repris-je avec assurance, n'est-ce pas le volume que M. Morisson était en train de lire quand il a reçu le coup de la mort ?

Polhemus prit le livre, l'examinant curieusement. Il ne comprenait pas où je voulais en venir.

—Vanity Fair, par Thackeray, lut-il à haute voix.

—A quelle page est-il marqué? demandai-je.

—Page trois cent vingt, répondit-il en ouvrant le livre à l'endroit du signet.

—Bien. Laissez ce signet où il est, pour retrouver la page, au cas où nous oublierions le numéro. Merci. J'ai remarqué que Grace Morisson avait l'habitude de faire la lecture à son père tous les soirs, un peu avant le dîner. Nul doute qu'elle ait accompli ce devoir filial le jour du meurtre. En fermant le livre, elle a dû, ou marqué la page, ou au moins fixer dans sa mémoire, l'endroit du récit où elle s'est arrêtée. Maintenant, lisez, je vous prie, une page entière du livre et notez le temps que vous aurez mis à cette lecture.

Polhemus fit ce que je lui demandais.

—Deux minutes dix secondes, annonça-t-il. L'impression est fine et j'ai lu aussi vite que je pouvais.

—Mettons deux minutes comme temps minimum, et admettons avec toute la vraisemblance désirable, que M. Morisson a mis ce temps pour lire une page. Maintenant, appelez miss Grace au téléphone et demandez-lui le numéro de la page à laquelle elle a arrêté sa lecture. Par ce moyen vous obtiendrez à l'aide d'une simple soustraction le nombre de pages lues par Henry Morisson lui-même après minuit. Multipliez par deux et vous aurez le nombre de minutes qu'il a passées assis dans ce fauteuil.

—Je comprends, s'écria malgré lui le détective, emporté par l'amour professionnelle, c'est clair comme... comme dans un livre! A la première heure, je verrai miss Grace.

—Non, pas à la première heure, monsieur! Maintenant; c'est maintenant que vous allez l'appeler, fis-je impérativement.

Il faut que je retourne, cette nuit même, à New-York, et je ne veux pas vous quitter sans avoir établi mon alibi, irréfutablement. Il importe que vous soyez convaincu de ma parfaite innocence.

—Mais je le suis, monsieur... et j'ai à m'excuser...

Il balbutia, dans sa confusion, des mots inintelligibles et commença à me délier. Un moment plus tard, j'étais libre et me promenais de long en large dans la pièce, désireux de rétablir la circulation dans mes membres engourdis par le ligottage prolongé.

—By Jossn, s'écria Polhemus. Vous auriez dû vous faire détective, M. Plympton!

—Pas si fou, répondis-je assez insolemment, dans le premier moment de mon triomphe.

—Puis-je, M. Plympton, reprit humblement le malheureux Polhemus, vous adresser une requête?... Je vous demande comme une faveur spéciale de ne pas parler de ma méprise, Je serais perdu de réputation.

—Au diable vous et votre réputation, répondis-je en riant... Soyez tranquille... Je ne dirai rien.

—Oh! merci, monsieur, merci.

Nous nous rendîmes ensemble au téléphone, où Polhemus, déférant à ma demande (je devrais dire à mon ordre), demanda à communiquer avec Grace Morison.

Il était cruel à la vérité, de traîner la pauvre créature, si douloureusement éprouvée déjà, hors de son lit à une heure pareille, mais je n'avais pas le choix. Il y avait par-dessus tout urgence à lever le dernier doute du policier touchant ma complète innocence.

Et puis je brûlais du désir de rentrer à New-York.

Heureusement, la jeune fille ne dormait pas. Elle vint tout de suite à l'appareil et répondit sans hésiter à la question posée par Polhemus, qu'elle avait cessé sa lecture à la page 257.

Le financier avait donc lu quelque chose comme deux heures avant de se lever pour gagner son lit. Il avait trouvé la mort peu après deux heures du matin.

J'étais complètement innocent du crime aux yeux de Polhemus, comme je l'avais toujours été aux miens.

Nous nous disposions à quitter la chambre quand la sonnerie éclata, impérative, dans le silence de la nuit.

Polhemus bondit vers l'instrument, approchant le récepteur de son oreille. J'attendis, mourant d'appréhension.

—Allo! appela-t-il. Allo!... Oui... Quoi?... On nous demande à New-York? Très bien... Allo!... Oui!... Quelqu'un veut vous parler, monsieur, continua-t-il avec déférence en me cédant la place:

—Tom? demandait une voix. L'intonation était telle que mon coeur, pendant une seconde, s'arrêta de battre. Tom? — C'est moi, Stringer!

—Oui, je sais. Quoi de nouveau, mon vieux?

—Eh bien... Tom... Il hésita... les mots semblaient s'arrêter sur ses lèvres...

—Allez, Stringer, allez! Vous me faites mourir!

—Eh bien... voilà... Nolan est venu me demander vers une heure du matin... (il était en ce moment deux heures et demie!) J'étais dehors, mais il m'a attendu. Le vieux gentleman paraissait plus mal et miss... mistress Plympton avait insisté pour qu'il vint me chercher, pour ne pas perdre de temps, dans la Panhard, et de m'amener au plus vite là-bas... c'est-à-dire ici!

Stringer se servait donc pour l'instant de mon propre téléphone.

—Bref!... comment vous dire... Ne vous affolez pas, vieil ami... bref, quand nous sommes arrivés à la maison, tout était silencieux et sombre. Nous frappâmes à la porte et agitâmes la sonnette, sans obtenir de réponse... Finalement, Nolan, dont l'intelligence semblait légèrement obscurcie (nous étions tous deux, il faut le dire, très tourmentés), pensa à ses clefs et nous pénétrâmes dans la maison par l'entrée de service... Alors... vous êtes là, Tom?... Vous me suivez?...

—Oui, oui, continuez, au nom du Ciel!

—Elle n'était pas là, Tom!

—Plus là? Anita! m'écriai-je... Partie!... Qu'est-ce que cela veut dire?... Partie... où?

—Dieu seul le sait. Partie sans laisser un mot, un indice... Seule, la porte de la cuisine, grande ouverte sur la cour de derrière, témoignait de son départ. Et le vieux monsieur... De Soria...

—Parti aussi?

—Oui, en quelque sorte. Parti pour l'autre monde. Nous le trouvâmes mort dans son lit. Il avait eu une seconde hémorragie et, sur son cou, je relevai les traces toutes récentes de strangulation.

—Etranglé! murmurai-je, en me retenant à l'appareil pour ne pas défaillir.

La terre semblait tourner sous mes pieds.

—Frappé à mort!... Nolan...

Je n'entendis plus rien.

Quelle fut la fin de cette dernière phrase, je l'ignore, car, pris d'une faiblesse soudaine, je perdis connaissance des choses.

Je n'ai pas de honte à avouer que Polhemus m'apporta, dans la circonstance, une aide généreuse.

Quand je revins à moi, le policier me bassinait la face avec de l'eau fraîche. J'étais étendu sur le sol. A mes côtés, dans un enchevêtrement de fils, gisaient les débris de l'appareil téléphonique.

Toute communication avec New-York était pour lors interrompue.

XI

LE DUC ET LA MINIATURE

Le premier train du matin quittait Larchmont à 5 heures 33. Je le pris et débarquai à la Grand-Central-Station vers six heures un quart.

J'avais réussi à sommeiller un peu pendant les deux heures que durèrent mon attente à la station (car, dans la crainte de manquer mon train en restant à Greyfriars, je m'étais tout de suite fait conduire à la gare) et je m'étais assoupi également pendant le trajet.

Si peu confortable que fut ce repos pris dans ces conditions, j'en avais néanmoins éprouvé du soulagement. Je me sentais de

nouveau l'énergie nécessaire pour affronter, quels qu'ils fussent, les événements qui allaient suivre.

Les crises se succédaient avec une régularité telle que je devenais quelque peu fataliste. Un instinct mystérieux m'assurait dans la conviction que ce jour verrait la fin du mystère. Je me persuadais qu'à la nuit tombante, je viendrais à bout de l'éclaircir et que ma bien-aimée Anita serait rendue à ma tendresse.

Où alors?...

Mon esprit répugnait à s'arrêter longtemps sur l'envers de médaille qui découlait de cet "ou alors?"

Car enfin, Morisson avait été lâchement assassiné, De Soria étranglé, Anita était partie?...

Et l'auteur de cette série de méfaits courait les champs, qui pis est, sans aucune chance d'être pris.

Était-il, était-elle, était-on... (quelque pût être le pouvoir qui, dans l'ombre, tenait les fils de cette effrayante aventure) satisfait? Au contraire, cette mystérieuse puissance demandait-elle une autre vie? Quelle vie?

A ce point du raisonnement, Tom Plympton, l'avouerai-je, frissonna; l'homme fort se sentait tout tremblant devant l'inconnu. Tel un molosse surpris par l'apparition subite d'une souris.

L'état de fatigue, de dépression physique où je me trouvais m'empêchait, il est vrai, de réagir comme je l'aurais voulu contre cette terreur maladive.

Je me jetai dans un cab, promettant au cocher double tarif s'il fouettait son cheval jusqu'à la maison. Nous partîmes au galop. L'homme gagnait bien son argent, et quelques minutes plus tard, me déposait chez moi.

Stringer me reçut à la porte et (que le secours d'un brave et loyal ami est précieux en d'aussi terribles conjectures!) passant son bras sous le mien, m'entraîna jusqu'à un divan où il me fit asseoir.

— S'il s'agissait de tout autre, Tom Plympton, dit-il en m'examinant d'un coup d'oeil professionnel, je diagnostiquerais volontiers votre cas: surexcitation nerveuse, consécutive à une succession d'émotions et de fatigues excessives et

prescrierais le repos absolu. Pour vous, je me contenterai d'indiquer une dose raisonnable de brandy suivie immédiatement d'un fort déjeuner, avec tartines, oeufs, café ad libitum. Quand vous serez à table, nous causerons. Jusque-là, vous n'obtiendrez pas un mot.

Il fit ainsi qu'il le disait. J'avais fort envie de le quereller.

D'abord, Nolan était absent, ce qui achevait de m'irriter. Celui-là m'avait-il abandonné ?

Pourquoi n'était-il pas là pour me servir ? J'adressai cette question à Stringer, d'un ton plutôt bourru.

Mais Stringer, sans daigner me répondre, avait disparu dans la cuisine, d'où il reparaisait bientôt, ayant confectionné de ses propres mains un repas des plus appétissants.

L'odeur des oeufs frits et l'arôme du café, parvenant à mes narines, vint me rappeler que j'étais affamé, ce que je ne soupçonnais pas la seconde d'avant.

Force me fut donc de me rendre aux prescriptions de la Faculté et de convenir avec elle de la nécessité absolue de me restaurer. Je sentais bien, du reste, que j'avais besoin de forces.

Quand enfin, j'eus absorbé la quantité suffisante de nourriture et de stimulants et allumé un fort cigare, Stringer consentit à parler.

Il avait peu de chose à me dire que je ne sùsse déjà, sauf que Nolan avait disparu mystérieusement comme l'avait fait Anita, sans prévenir, sans un mot d'explication. Il était parti pendant que Stringer s'était entretenu avec moi au téléphone.

Stringer émit l'opinion que le gaillard suivait, de sa propre initiative, une piste quelconque et qu'il ne se souciait pas d'être entravé par nos avis ou notre intervention.

J'inclinai d'autant plus volontiers à abonder dans ce sens, que mon valet, avant d'entrer à mon service, avait été employé au détective-bureau.

Ma plus grande crainte, pour l'instant, était qu'il fût allé tout droit exposer l'affaire à la police, car s'il y avait au monde une chose à laquelle je tinsse autant que de retrouver ma femme saine et sauve,

c'était au secret absolu concernant tous ces événements.

Je redoutais comme la peste, la publicité, c'est-à-dire la sympathie intéressée des lecteurs de journaux, avides de détails, l'impitoyable indiscretion des reporters, mon nom et celui de ma femme mêlés au meurtre de Morisson, et tout le cortège des tracasseries qui, d'ordinaire, assaillent les témoins de ce qu'on est convenu d'appeler "une affaire sensationnelle".

Je fis part à Stringer de mes appréhensions.

Il me fit signe de me calmer.

—J'ai prévu le cas, m'assura-t-il, et pris des dispositions en conséquence. Ne vous tourmentez pas.

—Mais ce corps... le vieil Espagnol, là-haut, et du pouce je désignais par-dessus mon épaule la direction de la chambre à coucher. Comment expliquer cela au Coronér ?

—Mais l'animal, à quoi cela vous servirait-il d'avoir un médecin pour ami ? C'est pour moi la chose la plus simple du monde, de délivrer un certificat constatant que votre ami un tel... à vous de découvrir le nom, est mort, étant en visite chez vous, de congestion pulmonaire.

—Mais les voisins, insistai-je. Quarantevingt-dix-neuf pour cent nous ont vus hier...

—C'est juste, je n'y avais pas pensé. Laissez-moi réfléchir.

Il se renversa sur son siège, tirant de violentes bouffées de sa pipe.

—Il faudra simplement, finit-il par dire, vous arranger pour procurer au défunt, des funérailles aussi discrètes que possible. Je vais tout préparer de façon à ce que les choses se passent avec le minimum d'ostentation. L'entrepreneur—je choisirai un homme de confiance—se rendra ici avec ses aides après la nuit tombée, et le convoi partira le matin de très bonne heure. Nous éviterons ainsi toute publicité. Maintenant, voyons ce certificat. Il tira de sa poche une formule en blanc et, préparant son stylographe :

—Les noms et prénoms ? demanda-t-il.

—Vous en savez autant que moi... De Soria, ou quelque chose comme cela.

—Fichu renseignement ! s'écria-t-il avec

humeur en hochant la tête... que faire?... Inventer un nom?... c'est grave... et je n'aime pas beaucoup cela... Nous mettons... congestion. C'est la vérité ou du moins une partie de la vérité... Mais le nom?...

Stringer, après un nouveau silence, se frappa le front.

—J'y songe! Et son sac, son sac noir, Tom? Croyez-vous que nous puissions l'ouvrir? Nous trouverons là notre renseignement, c'est sûr?

—Ce sont des papiers personnels, dis-je, hésitant.

—Soit; mais dans les circonstances actuelles, notre indiscretion n'est-elle pas justifiable. Attendez donc! J'ai trouvé perdu au cou du vieux gentleman un petit médaillon. Je crois qu'il pourra vous intéresser.

Il me tendit l'objet, une petite pièce de joaillerie, en forme de coeur, assez simple de fabrication, mais merveilleusement ciselée et s'ouvrant à charnière.

Je retournai le bijou entre mes doigts, hésitant à l'ouvrir quand, au milieu d'un petit cadre ménagé sur la partie la plus large du boîtier, j'aperçus une inscription; je regardai de plus près et distinguai ces mots: "Anita de Soria".

Ma curiosité était au plus haut point excitée; j'ouvris de l'ongle le médaillon sans m'embarrasser de plus longs scrupules.

A l'intérieur, une exquise et minuscule miniature m'apparut. C'était un portrait, un portrait de jeune fille, d'une délicieuse jeune fille, en vérité, de la plus délicieuse jeune fille qu'il m'eût jamais été donné de contempler. De ses yeux noirs, de ses lèvres rouges, de tous ses traits enfin, le portrait semblait me sourire et me promettre un avenir de félicité.

La miniature représentait Anita Suarez, ma femme chérie.

—Comment expliquez-vous cela? demandai-je stupéfait à Stringer.

—Trop compliqué pour moi, avoua celui-ci. Voyons maintenant ce qu'il y a dans le sac noir.

Le vieil Espagnol occupait toujours mon lit. Stringer l'avait déceimment recouvert d'un drap. Je compris, à deux ou trois mots échappés à mon ami, que l'expres-

sion du visage de Senor de Soria n'avait rien en soi-même d'agréable à regarder.

—J'imagine, ajouta Stringer en matière de réflexion, que son assassin ne devait pas lui être fort sympathique. Ce qui n'a rien de surprenant, du reste,

—En effet, approuvai-je, tout en déplaçant la boiserie pour faire jouer la combinaison de mon coffre-fort.

J'éprouvais, en agissant ainsi, un malaise étrange, comme si j'eusse été surpris par le vieillard, en train de le voler; il aurait, à ce moment, élevé la voix pour protester que je n'en eusse pas été surpris.

Rien de surnaturel n'arriva cependant; Stringer et moi nous nous emparâmes du sac, refermâmes le coffre et nous échappâmes de la chambre comme un couple d'affreux cambrioleurs.

Un homme loyal par nature éprouve toujours de la répugnance à forcer le secret des affaires privées d'autrui, encore (et c'était notre cas) que ses intentions soient droites et désintéressées.

Nous descendîmes à la salle à manger et là, sur la table, nous ouvrimus la sacoche.

Elle contenait trois liasses de papiers, un petit livre relié en maroquin rouge, un agenda d'affaires et, pliés ensemble, trois à quatre cents dollars en billets.

Nous ne nous donnâmes pas la peine de les compter, ce qui nous occupait, c'était les papiers.

Tous, par malheur, étaient rédigés en Espagnol, tous, excepté cependant le livre rouge qui se trouvait entièrement rempli d'une fine, microscopique écriture manuscrite, merveilleusement lisible, en excellent français.

Je comprends le français, j'avais donc espoir d'obtenir enfin quelque éclaircissement et de démêler l'imbroglio où le Senor De Soria nous avait jetés.

Mais, dois-je encore lui donner le titre de Senor? Evidemment non. Car, sur la couverture même du livre rouge, étaient inscrits ces mots:

Journal intime.

Lesquels mots se trouvaient répétés sur la page de garde, avec cette mention complémentaire que le propriétaire du livre

était : "Henriquez Maria Due de Soria, Prince de Montebiancia".

Stringer, tandis que je lisais à haute voix fit entendre un long sifflement :

—Diable, s'écria-t-il.

—Un Due ! fis-je en écho.

—L'affaire est plus intéressante que je ne l'espérais. Le pauvre vieux était évidemment un personnage d'importance. Qu'allons-nous faire ?

—L'enterrer... ?

—Mais... un Due, un Prince... Il faut au moins aviser son Gouvernement.

—Voilà de la copie pour les journaux, fis-je avec amertume.

—Ne vous arrêtez pas à cela. Moi, Alfred Stringer, je ne me vois pas envoyant sous terre, sous un nom supposé, des princes authentiques. Non, ce serait trop d'ennuis en perspective. Ecoutez, Tom, voici ce que je vais faire. Je connais un jeune garçon, attaché au consulat d'Espagne. Je vais aller me consulter avec lui. S'il existe un moyen de tenir la chose secrète, il me l'indiquera et même nous y aidera.

—Etes-vous sûr qu'il s'y prêtera, Docteur ?

—Ne vous inquiétez de rien, répondit en souriant Stringer, il a chez moi une petite notes d'honoraires en retard. Cela nous arrive assez souvent à nous autres médecins. Il est juste, n'est-ce pas, que nous usions de l'influence que peut nous donner ce petit désagrément ?

—Quel type vous faites !

J'admiraïs, et avec raison, les ressources de cet esprit ingénieux.

—Alors, c'est entendu. Vous allez rester ici et garder la place. Tâchez de tirer de ces mémoires des renseignements qui vous soient utiles. Je serai parti le moins longtemps possible, vieil ami.

—Le moins longtemps possible, répétai-je d'un ton presque suppliant.

Moi, jadis si indépendant, je me sentais à ma grande surprise, subjugué par la calme autorité et le sang-froid de Stringer.

—Le moins longtemps, n'est-ce pas ? dis-je encore une fois avec insistance. J'ai besoin de votre présence, Alfred. Il est au-dessus de mes forces de rester seul, dans

l'inaction... tandis qu'elle... vous savez qui je veux dire... elle...

—Je sais, Tom !

Il me frappa sur l'épaule, avec la plus affectueuse brusquerie et sortit aussitôt.

XII

ETRANGE COINCIDENCE

Resté seul, j'allumai un second cigare et, confortablement installé, pour la première fois depuis deux jours, je commençai à examiner les papiers.

Il y avait, ai-je dit, trois paquets de documents, soigneusement enveloppés, respectivement liés avec du ruban rouge et scellés d'un cachet portant une curieuse devise qui m'était déjà familière ; je l'avais lue sur le médaillon.

Je tirai ce dernier objet de ma poche, me demandant avec perplexité quel rapport pouvait exister entre Anita Plympton, née Suarez et sa grâce le Prince de Montebiancia ?

Problème pour l'instant insoluble. J'espérais toutefois en prenant connaissance du Journal de sa Grandesse Espagnole, soulever le voile qui me cachait la clef du mystère.

Mais, avant tout, je voulais jeter un nouveau regard sur l'image de ma femme bien-aimée.

J'ouvris le médaillon et contemplai ses yeux si chers. Ils souriaient aux miens avec une entière confiance, avec une expression d'infinie tendresse.

Imagination, direz-vous ? J'aime mieux croire qu'entre nous deux existait un mystérieux courant de sympathie, intangible comme le fluide qui porte la parole au-delà des mers, mais comme lui indéniable.

Rien de moi si vous voulez, je n'en ai cure. Elle était ma fiancée, ma femme, nous nous aimions. Ce qui est sûr, c'est qu'à partir de la minute où j'eus plongé mes yeux dans les yeux de la chère effigie, le doute et la crainte disparurent de mon coeur.

Je "savais" que nous devions être réu-

nis; je "savais" que tout allait bien pour elle, que, tôt ou tard, le Ciel redeviendrait pour nous serein, et que la route s'aplanirait sous nos pas.

En un mot, je me sentais plus dispos de corps et d'esprit, je faisais volontiers coïncider l'instant où le réconfort était entré en moi avec celui où les traits chéris reproduits sur la miniature m'étaient apparus.

Attribuez, prosaïquement si vous le voulez, cette amélioration dans mon état d'âme à l'influence bienfaisante du repas, à la société réjouissante de Striner; je l'attribue, moi, à la miniature.

Je refermais à peine les deux feuilles du médaillon et me disposais à prendre en mains le petit livre rouge, qu'un coup de sonnette à la porte d'entrée me fit sauter; Nolan est de retour, pensai-je.

Mais en traversant le Hall, la réflexion me vint. Je balançais à aller ouvrir. Tant d'événements étrangers s'étaient passés depuis quelques heures. Fallait-il me risquer?

Je retournai dans la salle à manger, je plaçai le revolver du duc dans la poche intérieure de mon veston, après m'être assuré qu'il fonctionnait bien. Mon vêtement était aisé, flottant, à la mode du jour, l'arme s'y dissimulait facilement.

Un nouveau coup de sonnette, impérieux, impatient, se fit entendre. Confiant, cette fois, parce que j'étais armé, j'ouvris la porte.

Ce n'était pas Nolan.

L'homme qui se tenait devant moi, souriant et s'inclinant avec courtoisie, me donnait l'impression d'un visage déjà vu; je ne pus toutefois assigner une date, un lieu certain à cette précédente rencontre, encore moins mettre un nom sur cette figure. J'attribuai donc l'impression reçue à une erreur d'imagination. Mes démêlés avec les ennemis du Duc de Soria pouvaient fort bien créer en moi de telles illusions.

L'homme, il est vrai, par son aspect général, favorisait le mirage. Brun de peau, de cheveux, les yeux noirs, il était Espagnol de la tête aux pieds. Vêtu avec une élégance simple du meilleur goût, ses manières aisées sentaient la race et l'habitu-

de du monde.

Il portait, je me souviens, une moustache épaisse, et ses yeux s'abritaient derrière un lorgnon légèrement coloré, signe d'une vue faible.

La carte qu'il me tendit portait ces mots:

Hernandez Lestrade K. G. P.

The Spanish Légation

Washington, D. C.

Reconnaissant la personne à qui le Duc de Soria avait télégraphié la veille au matin, je lui souhaitai la bienvenue et le priai d'entrer.

J'ajoutai que j'étais heureux de le voir, et de fait, je l'étais réellement.

Grâce à lui, j'allais peut-être pouvoir sortir de l'embarrassante situation où me plaçait la garde involontaire du corps du Duc.

Il parut sincèrement et violemment ému au récit qu'il me fit de la mort du vieux gentilhomme et des inexplicables circonstances qui avaient accompagné l'événement.

S'exprimant en excellent anglais, quoique avec un très léger accent, il témoigna d'une douleur extrême à la pensée de l'impitoyable destin qui avait tranché les jours de son vieil ami (c'est ainsi qu'il appelait le Duc de Soria) et regretta les circonstances qui m'avaient si inopinément mêlé à cette tragique affaire.

Il m'avait mille obligations de mon extrême obligeance et se disait à mon service pour la vie.

—La légation d'Espagne, ajouta-t-il, se chargera de la dépouille mortelle du Duc. Le Prince de Montebiancia n'est pas, chez nous, un personnage de mince importance; il a droit à des honneurs funèbres tout à fait spéciaux.

Je poussai, je l'avoue, un soupir de soulagement. J'étais délivré au moins, de cette part de mes soucis. Je remerciai donc, avec plus d'effusion qu'il n'était nécessaire.

Les circonstances dans lesquelles avait péri son ami, me fit comprendre le Senor

Lestrade, étaient douloureuses à l'excès ; son devoir, comme représentant du Gouvernement Espagnol, était donc de tenir l'affaire aussi secrète que possible. Grâce à son influence, nul doute que le fait du meurtre ne pût être passé sous silence et, par conséquent, tout ennui épargné au Senor Plympton.

Mais il était indispensable que le Senor Plympton voulût bien prendre la grande peine de raconter par le menu, les aventures qui avaient précédé ou accompagné le crime.

Jé n'avais à cela aucune répugnance. Je fis donc un récit complet des événements, ou du moins, de ce que j'en connaissais.

—Que pensez-vous de tout cela, Monsieur ? demandai-je quand j'eus terminé. Quel mobile pouvez-vous assigner à ces deux épouvantables forfaits ?

Il leva, en signe de protestation, une main fine, aristocratique.

—Mais, Senor, je n'en ai pas la moindre idée. J'ai nommé le duc de Soria mon ami, mais cette formule reçue n'est pas l'expression d'une vérité. La différence de nos rangs respectifs, de nos positions, rendait toute intimité entre nous impossible. Appelons-le, si vous le voulez bien, mon compatriote. Le peu que je sais sur le Duc est, croyez-le bien, entièrement à votre service, comme moi-même, du reste, je le répète.

Il se leva légèrement, s'inclinant, et je balbutiai quelques vagues remerciements.

—La Principauté de Montebiancia, continua-t-il, est un petit Etat indépendant des Pyrénées, placé sous le protectorat mixte de la France et de l'Espagne, comme par exemple la République d'Andorre. Le Duc de Soria est, ou plutôt était, de vrais-je dire, le légitime souverain de ce petit royaume. Il est bien réellement Prince de Montebiancia. Malheureusement, son cousin Georges occupe le trône et l'occupera longtemps au mépris du droit des gens. Depuis des années, le Duc de Soria essayait de rentrer dans son bien. Il semblait, dans ces derniers temps, que les événements tournassent à son avantage (je sais, de source sûre que Georges est mourant). Hélas, le préten-

dant légitime au trône est mort ! Le Duc ne brigait pas (je me permets cette supposition) la couronne pour des motifs d'ambition exclusivement personnels, quoique à la vérité, la Principauté soit très riche. Le Duc a une fille d'une grande beauté, et c'est surtout en vue de les lui laisser en héritage après sa mort, qu'il revendiquait ses droits. Une bien, bien jolie femme, Senor, qu'Anita...

—Anita !

Il me regarda avec quelque surprise.

—Vous la connaissez ?... Vous l'avez vue ?

—Oui, Senor, c'est là son nom.

—Bien souvent, à Madrid, où résidait le Duc.

J'avais, j'en ai peur, laissé paraître un étonnement si grand que je sus gré à mon interlocuteur de ne pas insister pour en deviner la cause.

La miniature était donc celle de la fille du Duc ! N'était-il pas plus qu'étrange que deux jeunes filles, l'une résidant en Espagne, l'autre Américaine, se ressemblassent à ce point ! J'en restais confondu.

—Naturellement, Senor, poursuivit Lestrade, le Duc avait beaucoup d'ennemis dont le moindre n'était pas, vous le supposez, le cousin Georges. Mais pourquoi est-il venu en Amérique ? Pourquoi a-t-il manifesté une telle émotion en apprenant la mort du Senor Morisson, pourquoi a-t-il été attaqué ici-même et assassiné... c'est plus que je n'en puis deviner. Georges pouvait difficilement aller jusqu'à lancer ses assassins à gage au-delà de l'Océan, pour jeter son rival hors de sa route.

—Mais pourquoi auraient-ils enlevé ma femme, Senor ? interrompis-je.

—Impossible de vous le dire, et Lestrade hocha la tête avec gravité. Mais, ne m'avez-vous pas parlé d'un sac, d'une valise à laquelle le Duc attachait un grand prix. En avez-vous examiné le contenu. Vous trouveriez peut-être là un indice, un document qui vous mettrait sur la bonne piste.

—J'allais précisément le faire quand vous avez sonné, répliquai-je. Malheureusement, je n'ai aucune notion de la langue espagnole, et tous ces papiers sont

pour moi de l'hébreu?

—Ce me serait une joie de vous assister, suggéra-t-il.

—Vous m'obligeriez infiniment, dis-je.

—Tout à votre service, Señor.

Il se leva, saluant encore. Je lui montrai le chemin jusqu'à la salle à manger où j'avais laissé le sac et les documents.

Par un hasard heureux, je m'arrêtai sur la porte pour le laisser passer le premier.

J'eus la brusque sensation qu'un sauvage éclair de joie avait jailli de ses yeux, à la vue des documents étalés sur la table.

XIII

DANS LEQUEL UN MORT SE PROMENE

Le Señor Lestrade prit une chaise et s'installa. Je lui offris un cigare, mais il refusa, préférant une cigarette.

Pour moi, j'allumai un nouveau cigare, dans l'espoir que la fumée calmerait mes nerfs. J'avais le pressentiment que cet homme m'aiderait à retrouver ma femme.

Ces papiers renfermaient un secret que lui seul pouvait découvrir, et il paraissait disposé à le faire.

Dans une heure, si tout allait bien, je serais sur la trace de celle dont la vie était toute ma vie, aux baisers de laquelle mes lèvres et tout mon être aspiraient ardemment.

A ce moment, mon désir de percer le mystère du double assassinat était, je l'avoue, considérablement émoussé; ma pensée n'en était plus obsédée comme naguère. Ce qui m'absorbait à l'exclusion de tout, c'était ma femme, mon Anita, en ce moment peut-être dans les mains d'hommes sans scrupules, bandits aux gages d'un usurpateur, dont le but unique était de conserver un trône pour lui et sa descendance.

Car la réflexion m'était venue, et j'étais maintenant convaincu, d'après ce que m'avait dit Lestrade, que le Prince Geor-

ges avait en effet dépêché des assassins à son cousin, au-delà des mers, que l'ayant trouvé en compagnie d'une jeune femme ressemblant si prodigieusement à sa fille, ils l'avaient prise pour cette dernière et l'avaient enlevée. Dans quelle infâme intention? Je n'osais me le demander.

S'ils projetaient un nouveau crime pourquoi ne l'avaient-ils pas accompli sur place, séance tenante? Je préférerais supposer qu'après s'être assuré de sa personne, ils avaient câblé au faux Prince de Montebiancia, demandant des instructions pour décider de son sort.

Quelles seraient ces instructions? Je tremblais d'y songer!

Combien, du reste, j'étais loin de la vérité!

Je tenais les yeux fixés sur le Señor Lestrade, espérant recueillir sur ses traits quelque avertissement de ce qu'il avait pu découvrir.

Il avait saisi le journal privé, et, d'un oeil distrait, en avait parcouru les pages. Il rejeta le livre sur la table!

—Il n'y a rien là-dedans, déclara-t-il, qui puisse vous aider. Ce n'est en résumé, qu'un rapport assez banal de ses voyages et affaires d'intérêt. Savez-vous, Señor Plympton, le Duc portait beaucoup d'argent avec lui?

—Ceci seulement, autant que je sache, répondis-je en désignant les banknotes.

Lestrade prit la liasse de billets et les compta rapidement.

Je notai sur son visage un rapide froncement de sourcils aussitôt réprimé, mais qui me parut indiquer un certain désappointement.

—Quatre cent vingt-cinq dollars, dit-il. Est-ce tout, Señor?

—Tout, à ma connaissance.

—Mais vous êtes sûr?...

Cette persistance commençait à m'irriter.

—Où voulez-vous en venir, l'ami, m'écriai-je, me croyez-vous capable d'avoir "étouffé" le magot. Vous saurez...

—Vous me méconnaissez, Señor! Un million de pardons, Señor! Acceptez tous mes regrets... Cette supposition était loin de ma pensée... Je me suis mal fait comprendre...

—Oh! pardon, c'est différent, fis-je douci.

—J'ai été très surpris, je le confesse, reprit-il d'un air d'entière franchise, de ne voir qu'une aussi faible somme en possession du Duc, qui était fort riche et avait l'habitude de porter sur lui beaucoup d'argent. Mais c'est tout. Ce qui justifie mon étonnement d'en trouver aussi peu, c'est que, et ce disant, il saisit de nouveau le carnet rouge, ici, à la dernière page, j'ai pu voir mentionné que le Duc avait apporté avec lui, en Amérique, une très grande quantité d'espèces liquides. Il est possible qu'on l'ait volé avant que vous n'avez fait sa rencontre.

—Soyez assuré que je l'ignore, répliquai-je impatientement. Je n'ai trouvé que ce que vous voyez là.

Ses sourcils se rejoignirent encore une fois en signe de contrariété.

—Mais tout cela ne nous regarde pas, Señor, n'est-il pas vrai, se hâta de reprendre Lestrade, en souriant légèrement, comme pour effacer l'impression fâcheuse qu'aurait pu produire sur moi son attitude précédente. Voyons maintenant les autres papiers.

Il saisit le paquet le plus proche, examinant avec attention la suscription, puis, sifflotant entre ses dents, il répéta cette action avec les autres liasses.

Ma curiosité s'éveillait singulièrement.

—Et c'est là le sac, je présume, interrogea-t-il en s'emparant de l'objet, à l'intérieur duquel il jeta un coup d'œil.

—C'est le sac, répliquai-je brièvement.

L'homme ne me paraissait plus aussi bien disposé que je l'avais cru tout d'abord.

—Très curieux, murmura-t-il.

—Quoi donc?

—L'objet de ces documents, Señor.

(Lestrade me regarda avec un léger sourire, un sourire confidentiel et triomphant à la fois), est du plus haut intérêt pour le gouvernement Espagnol, vous pouvez m'en croire, les secrets d'Etat sur lesquels ils portent ne doivent, à aucun prix, venir à la connaissance du public. Le fait est, (et le sourire de Lestrade était plus confidentiel que jamais) que tout cela est de la dernière importance. J'ai à réclamer de

vous une grande faveur; je suis sûr que vous ne me la refuserez pas.

Tout en parlant, il replaçait les papiers et l'argent dans le sac.

—De quoi s'agit-il?

—Je désirerais emporter ces papiers à mon hôtel pour les traduire à mon aise; ils sont en quelque sorte, rédigés en langage convenu.

—Du diable si j'y consens! murmurai-je en moi-même. Je n'entendais pas les laisser enlever avant d'obtenir les renseignements qui me tenaient si fort au cœur.

Lestrade ouvrait la bouche pour continuer; je n'entendis pas ses paroles. Car, à cet instant même, une clarté subite illumina mon cerveau.

Mon cigare s'était éteint. Pour le rallumer, je fouillai, mais en vain, dans mes poches, cherchant une allumette. Un journal du matin était à ma portée. Je m'en saisis, dans l'intention d'en détacher un morceau que je comptais enflammer au bec de gaz qui brûlait à bleu au-dessus de nos têtes...

Un simple mot frappa mes yeux sur la feuille étalée devant moi. C'était le nom de mon hôte—Lestrade—en tête d'un petit entrefilet:

Décès à l'Ambassade d'Espagne

Hernandez LESTRADE, K. G. F., attaché, mort de la fièvre typhoïde.

La date était celle du jour précédent.

Ma pensée prit sa course, tandis qu'avec une tranquillité parfaitement jouée, je détachais une mince bande du journal, que je tortillai entre mes doigts.

A n'en pas douter, cet homme était un imposteur.

Faisait-il partie de la bande des assassins? La mémoire me revint, comme un choc d'étincelle électrique. C'était l'homme qui s'était jeté contre mon auto, sous le mur du jardin, la nuit déjà lointaine, où j'attendais Anita, le même individu qui m'avait demandé du feu, le même oui, mais avec une fausse moustache et un binocle de verres fumés!

Je me renversai sur mon siège, roulant entre mes mains le morceau de papier.

—Senor Lestrade, dis-je imprudemment, êtes-vous théosophe?

—Pardon?

Il me regarda, pensant que je devenais fou.

Je répétais la question.

—Je serais curieux de savoir, ajoutai-je, si, réellement, vous êtes en état de réincarnation. Car, vous êtes mort, mon ami, vous êtes mort depuis hier. C'est drôle, n'est-ce pas. En tout cas, soyez sûr que je ne vous confierai pas ce sac.

J'avancai brusquement la main, croyant dans ma présomptueuse confiance en moi-même, m'emparer de la sacoche avant qu'il ne se fût, lui, rendu compte de la situation. Mais j'avais méconnu mon adversaire; si prompt que je fusse dans mes mouvements, il m'était sur ce point, cent fois supérieur.

Imprévoyance stupide; l'homme avec lequel j'avais à compter était décidé à tout, sans scrupules comme sans crainte. Je devais porter la peine de ce manque de jugement.

A peine mon bras s'était-il étendu, et dans la poignée du sac que je vis un poing levé et devant mes yeux passer dans un éclair d'acier la lame acérée d'un poignard.

J'essayai de parer le coup et, de fait, j'évitai par ce geste une blessure peut-être grave car, au lieu de me clouer la main sur la table, comme c'était évidemment l'intention de mon ennemi, le fer traversa la manche de mon paletot, ma manchette (je sentis le froid de l'acier contre mon poignet, la chair en fut même meurtrie) et alla s'implanter fortement dans le bois du meuble.

Avec un bras immobilisé de la sorte, j'étais à la merci du misérable.

Aussi bien ne perdit-il pas de temps. Dans l'instant, il saisit le bord de la table et la soulevant, me renversa avec elle sur le plancher.

J'étais étendu par terre, le plateau d'une lourde table de salle à manger pesant sur mon poignet.

De ma main restée libre, je secouai le manche du poignard avec une rage impuissante.

L'homme eut un rire sinistre.

—Jeune fou, dit-il froidement, à qui croyez-vous avoir affaire?

Ma réponse—vous devinez quelle elle put être—n'eut pas l'heur de lui plaire. Il avança sur moi me présentant la gueule d'un revolver; ma sentence de mort y était inscrite.

Instinctivement, je plaçai mon bras sur mes yeux. Je sais maintenant pourquoi on aveugle ceux qui vont être fusillés!

—Tuez-moi donc, misérable! m'écriai-je d'une voix qui, malgré moi, tremblait de crainte.

Mais au lieu de tirer, le bandit me tint là sans bouger; chaque seconde écoulée me paraissait précéder celle de mon trépas.

Las probablement de ce jeu, il finit par se pencher sur moi et, brutalement, m'arracha le bras de devant la figure.

—Voyez donc ce gamin coléreux, ricana-t-il. Ne criez pas. N'ayez pas peur! Je ne vous tuerai pas. Non que je me soucie de votre existence, mais le bruit pourrait être entendu. Nous nous retrouverons, mon jeune ami, et vous rétracterez vos paroles. Vous les rétracterez, croyez-moi.

Il partit d'un nouvel éclat de rire, un ricanement plutôt, abaissa son arme. Par un raffinement de cruauté, il imagina de me dire:

—Vous plairait-il de savoir ce qu'est devenue votre femme, votre chère petite femme?... Elle est en bonnes mains, dans les mains les meilleures, si j'ose dire sans trop de modestie. Croyez, Senor, qu'elle est traitée avec tous les égards dus à son rang, et quand je vous la rendrai... si jamais je vous la rends...

Je n'en pouvais écouter davantage. Chaque syllabe émise par la bouche du misérable était pour moi une insulte. Je pensai, dans le moment, perdre complètement la raison.

Que se passa-t-il alors? Je ne saurais le dire.

Qu'il suffise d'apprendre que, quelques minutes plus tard, je croyais sortir d'un rêve. Mon poignet était toujours fixé au plancher par le poids de la lourde table, mais je tenais dans l'autre main, un revolver fumant.

L'homme qui m'avait raillé, le faux Les-trade gisait, hideux à voir, sur le tapis, près de la porte; un petit trou très net, étoilait son front d'où le sang coulait goutte à goutte.

Je me souviens que l'expression de sa face provoqua en moi un rire furieux. C'était quelque chose de lamentable et de risible: Une grimace de Clown figée dans la mort.

Je ris, js ris, et ce rire convulsif dégénéra en un torrent de larmes. Dans cette crise terrible, je me coupai le bras en me débattant, au poignard, qui me retenait encore prisonnier, sans même sentir la douleur.

La raison me revint enfin, mais pour me rendre à la triste réalité; j'avais tué un de mes semblables!

Je tombai ensuite dans une sorte de faiblesse étrange, me sentant glisser à un état de prostration complète. Mon cerveau s'embrumait, mon corps était inerte, mes muscles hors d'état de se mouvoir.

J'eus une hallucination étrange; bien qu'encore à l'état de veille, il me semblait qu'au seuil de la porte, le vieux Morisson et le Duc de Soria se tenaient debout, appuyés sur l'épaule l'un de l'autre et qu'ils me souriaient.

Mais je n'osais regarder.

XIV

L'ARAIGNEE TISSE SA TOILE

Monsieur John Nolan, valet de M. Thomas Plympton, debout au milieu du hall de la maison de son maître, se grattait furieusement la tête et se demandait, non sans raisons, ce qu'il adviendrait de John Nolan quand son maître, revenant de Larchmont, découvrirait ce qui s'était passé en son absence.

En apprenant que son hôte— ce vieux dago gentleman—comme le qualifiait Nolan—avait été étranglé dans son lit—et que sa femme avait été subtilisée par

quelque agence mystérieuse, M. Plympton serait justifié de perdre patience avec un serviteur qui les avait tous deux laissés seuls au beau milieu de la nuit.

Qu'il ait agi ainsi en exécution des ordres de mistress Plympton elle-même, voilà qui ne serait pas d'un très grand poids auprès du maître, lequel considérerait sans doute que le valet aurait dû refuser d'obéir, en admettant même que le Senor De Soria eût eu besoin de l'assistance immédiate du Docteur Stringer.

Ainsi songeait M. Nolan, et la paix de son esprit était des plus troublées.

Il continuait donc à gratter sans relâche sa tête en forme de boule, ne sachant à quelle excuse s'arrêter, tandis qu'à l'étage supérieur, il entendait la voix inquiétante du Docteur engagé dans une conversation téléphonique.

Le Docteur n'obtenait pas sans peine la communication avec Larchmont et son peu de patience se traduisait par d'assez rudes épithètes à l'égard du somnolent proposé du Bureau Central.

Il était environ deux heures du matin.

M. Nolan et le Docteur venaient de terminer à travers la résidence de West-Side une perquisition dont le résultat avait abouti à cette constatation que Mistress Plympton était réellement absente et l'Espagnol mort—par violence probablement.

Le valet, au cours de sa longue, aventureuse et quelque peu fantaisiste carrière, avait été pendant un certain temps, avant d'entrer au service de Tom Plympton, détective à la Police métropolitaine, sous les ordres du fameux détective chef Rafferty, surnommé "L'Araignée".

Mais, en dépit de son expérience et du fait d'avoir été considéré comme l'une des lumières du quartier général, M. Nolan se reconnaissait incapable de démêler l'écheveau embrouillé des événements qui avaient précédé et couronné la crise à laquelle il lui fallait actuellement faire tête.

Pas un mot, pas un indice de lutte, pas un objet qui constituât l'élément d'une piste, ne s'était offert à ses investigations; et cependant M. Nolan n'avait pas eu les yeux dans sa poche au cours des recherches qu'il avait opérées dans la maison, en compagnie du Docteur; il était sûr de

n'avoir rien négligé.

M. Nolan se tenait donc dans le hall, torturant avec impuissance son cerveau, découragé. Il entendit que le Docteur avait enfin obtenu le numéro qu'il désirait et qu'il commençait sa conversation—ou plutôt son rapport—à Tom Plympton.

Les yeux du valet se promenaient désespérément des murs de la pièce aux sièges qui la garnissaient et des sièges au parquet, comme si ces objets inertes pouvaient lui donner la clef de l'énigme, quand, sur le sol, un point brillant, comme de la lumière accrochée à la surface d'un objet métallique, frappa sa vue.

Il se baissa vivement et tira des franges d'un tapis où il était à demi-caché, un petit disque de métal poli—ou cuivre—portant au dos un oeillet de la même matière auquel pendait encore quelques morceaux de fil noir.

C'était tout simplement un de ces boutons que portent sur leur livrée les grooms ou huissiers des grandes administrations, services publics ou autres.

A la circonférence du bouton, se voyaient, ciselées en relief, les initiales suivantes, sans signification, sauf pour les initiés :

A. C. & M. V. C.

Ce bouton prouvait jusqu'à l'évidence à M. Nolan qu'un des envahisseurs de la maison, en son absence, portait une livrée. Mais quel genre de livrée? Et que signifiait l'inscription A. C. & M. V. C.? C'est ce qu'il ne pouvait deviner.

L'objet n'en constituait pas moins un de ces éléments d'enquête, un de ces indices quasi tangibles, mais sur lesquels s'édifie en matière de crime, tout un échafaudage de déductions et qu'en termes de Presse et de Police, on appelle "une piste".

L'ancien détective mit donc le bouton dans sa poche, puis, obéissant à une impulsion soudaine, sortit de la maison, non sans avoir pris la précaution de refermer la porte sans bruit; il ne se souciait pas d'attirer l'attention du Docteur Stringer qui eût pu soulever des objections, ou l'entraver dans ses projets en offrant ses con-

seils, en intervenant de façon ou d'autre.

M. Nolan s'était dit—et en cela il raisonnait juste—que pour continuer à remplir ses fonctions de garde du corps auprès de Tom Plympton, fonctions auxquelles il tenait comme on tient à une sinécure, il devait rechercher et restituer à son maître, l'épouse que celui-ci avait perdue.

C'était témoigner de beaucoup d'intelligence. De plus, ayant épuisé sur ce sujet épineux la somme extrême de ses facultés déductives, il résolut de faire ce qu'il avait déjà fait quand il se trouvait momentanément dépisté dans une chasse au criminel, c'est-à-dire d'aller prendre conseil d'une expérience supérieure à la sienne.

Il gagna donc la rue, traversa Broadway, et continua sa course par Amsterdam-Avenue où il sauta dans un car du réseau Sud. Une demi-heure plus tard, il prenait un des cars de la cinquante-neuvième rue, descendait à la seconde avenue, plongeait dans une sombre rue de traverse et finalement s'arrêtait devant une maison d'apparence modeste.

Entrant dans le vestibule, il frotta une allumette pour être sûr du bouton qu'il fallait pousser pour appeler le locataire qu'il désirait voir. Ayant acquis la certitude de ne pas commettre d'erreur, M. Nolan appuya de tout son poids sur le bouton spécialement visé, puis, cela fait, attendit avec calme les événements.

La pêne de fermeture de la porte d'accès de l'escalier joua avec vigueur; le valet poussa cette porte et gravit jusqu'à l'étage supérieur, un nombre incalculable de marches raboteuses.

M. Nolan s'était rendu dans la modeste mais célèbre résidence connue de toute la police de New-York, sous le nom suggestif "La Toile d'Araignée". C'était là que l'ex-chef du "Déflective-Bureau" vivait retiré et dispensait ses conseils à ceux de ses jeunes collègues qui, d'aventure, se trouvaient en face d'un cas embarrassant.

Ce fut mistress Rafferty, elle-même, qui ouvrit la porte, autant du moins que le permettait une forte chaîne de sûreté fixée à l'intérieur.

Mistress Rafferty était une personne corpulente, de prestance autoritaire et de langue prompte.

M. Nolan n'était pas trop satisfait de la voir là, au lieu et place de son mari, mais, quand le diable s'en mêle, se dit à part lui le valet, il faut bien s'entendre avec lui.

—Bien l'bonjour, Mistress Rafferty, s'écria-t-il du ton le plus aimable qu'il pût prendre. La vue de votre frais visage est pour moi comme la promesse d'un beau jour.

—John Nelson! interrompit rudement la commère. Quel mauvais vent vous amène à cette heure de nuit? Puis-je vous le demander?

—Rien qu'une petite affaire, Mistress Rafferty, je voudrais causer un brin avec votre mari...

—Mon homme n'est pas visible, cria la dame d'une voix aigre.

—Vraiment, heureusement que vous l'êtes, Mistress Rafferty, et je suis aussi charmé par le son de votre voix que par la vue de votre personne, d'une partie de votre personne, plutôt.

—Faites-moi le plaisir de vous en aller, John Nolan. Je ne vous laisserai pas entrer.

Le ton de la matrone était péremptoire, mais le valet ne s'en émut pas autrement. Il revint à la charge.

—Bill est-il à la maison, Mistress Rafferty? demanda-t-il avec espoir.

—Ce n'est pas votre affaire. Il est à la maison, mais confortablement couché dans son lit, où vous devriez être, John Nolan.

—Oh! Mistress Rafferty, que dites-vous là?

—Quoi? qu'ai-je dit?

—Que je devrais être couché dans le lit de votre mari! Si je vous avais connu plus tôt, Mistress Rafferty, il est certain que...

—Honte sur vous! John Nolan, pour ces paroles!... Allez-vous-en, petit effronté!...

Et Mistress Rafferty, suffoquant d'une vertueuse indignation, voulut fermer la porte au nez de l'insolent, mais celui-ci plus agile, inserra son orteil entre le chambranle et le battant lui-même.

—Retirez votre gros pied de là, John Nolan! ou bien...

—Ne vous fâchez pas, Mary Rafferty, il n'y a rien de mauvais comme cela pour la santé, je sais mieux que vous ce qu'il vous faut...

Nolan avait, en somme, atteint son but. Son ancien chef, réveillé par le bruit, s'était levé pour en connaître le motif.

—Qu'y a-t-il? demanda Rafferty d'une voix aigre.

—Il y a que c'est moi et non un autre, Bill Rafferty; si on ne me laisse pas entrer, eh bien! au lieu d'aller dans votre poche, la monnaie ira dans celle d'un autre, voilà tout.

—Ah! c'est vous, Nolan. Entrez donc! Et vous, Mary, allez-vous recoucher. Vous devriez avoir honte de causer avec un étranger dans un pareil négligé.

La dame, rouge de colère, et grommelant entre ses dents, obéit cependant à son Seigneur et maître et disparut en ramenant pudiquement sur sa poitrine son vêtement de nuit.

William Rafferty se contenta de hausser les épaules et, précédant son visiteur, lui montra le chemin de la petite salle à manger.

Il posa une bouteille sur la table et offrit un cigare à Nolan.

C'était un homme de petite, de toute petite taille en vérité, que maître Rafferty, maigre, anguleux et de plus, étonnamment chauve. Le regard de ses yeux noirs très vifs, méritait au plus haut degré le qualificatif de "perçant", bien que, par un effort de sa seule volonté, il eut le pouvoir d'en voiler l'éclat, à la façon de certains oiseaux de proie.

Il s'accroupit sur sa chaise, les jambes repliées sous lui, dans une attitude qui n'était pas sans analogie avec celle de l'araignée, dont on lui avait donné le nom, et écouta l'histoire de Nolan avec toute l'apparence d'un homme que le sommeil va faire choir sur le nez.

Le valet ne s'en étonna pas autrement, sachant de longue date que c'était là un des tics de son ancien chef.

—Et vous croyez que le vieux "Dago" a été étranglé? demanda celui-ci quand Nolan eut achevé son récit.

—Il y a des marques de doigt sur sa gorge, répondit le valet. En tout cas, il

était aussi mort qu'un cadavre peut l'être.

—“L'Araignée” hocha la tête, méditatif.

—Étes-vous sûr que c'était un “Dago”?

—Sûr! affirma le valet. Le Docteur dit bien que c'est un Espagnol et non un Italien, mais quelle différence cela fait-il pour un mort? maintenant, ça lui est bien égal!

Rafferty approuva de nouveau, le regard voilé.

—Il y a de l'argent à gagner?

—Maitre Tom paiera tout ce que vous voudrez, pourvu que vous lui rameniez sa femme et que vous teniez l'affaire hors de la connaissance des journaux.

—Voyons un peu le bouton?

Le valet tendit l'objet; l'Araignée l'examina attentivement.

—“American Cab and Motor Vehicle Company”, traduisit-il immédiatement après avoir lu les initiales.

—Comment avez-vous pu deviner cela?

—Je n'ai rien deviné du tout, répondit le petit homme. Je ne devine jamais rien, pas plus que vous, tête de buis! Je déduis simplement. Ecoutez mon raisonnement: Que je me trompe ou non, il n'est pas invraisemblable de supposer que la bande qui a opéré chez vous, ne faisait qu'une avec celle qui a attaqué le vieux gentleman sur la Post Road, hein? Bon. Maintenant, Mistress Plympton dit que c'étaient des Espagnols avec un chauffeur américain? Nous pouvons, d'autre part, admettre que la bande en voulait à ce que le vieux Monsieur portait avec lui: argent, bijoux ou papiers. Ayant manqué leur coup une première fois, ils sont revenus à la charge. Très probablement, c'est ce sac noir qu'ils visaient.

—M. Tom l'avait enfermé dans son coffre-fort.

—Précisément. Le vieux a refusé de leur indiquer la cachette. Ils l'ont étranglé. Mistress Plympton, elle, ne connaissait pas l'endroit, ou bien n'a pas davantage voulu le dire; et c'est pourquoi ils l'ont enlevée, sachant bien qu'elle répondait sur sa tête du consentement de M. Plympton à leur livrer le sac. Hein? Maintenant, ayant commencé le coup en automobile, ils ont continué à se servir de

ce moyen de locomotion. Prévoyant qu'ils auraient sans doute à s'assurer de la jeune dame et à l'emmener quelque part, ils ont, dans ce but, loué une voiture de la Compagnie en question. Les auto-cabs sont rapides, silencieux et sont si nombreux à l'heure qu'il est qu'ils n'attirent aucunement l'attention. Le chauffeur à ce que je crois, est le même qui avait pris part à l'expédition de la Post Road et que la collision avait endommagé. Les Espagnols ont acheté son silence et payé également le concours qu'il leur apportait grâce à sa connaissance du pays, qu'eux-mêmes ignoraient, étant étrangers. C'est clair comme le jour, si je ne m'abuse. Notez bien que je n'affirme rien. Je dis seulement qu'il y a des chances pour que mon raisonnement soit juste. Maintenant, garçon, trottez-vous, parcourez tous les dépôts de la Compagnie. Trouvez-moi le chauffeur qui est rentré de bonne heure ce matin, encore mouillé par l'averse et à la capote duquel manquait un bouton.

—Mieux que cela, fit observer M. Nolan, trouver le cab qui doit être couvert de boue.

—Pourquoi cela? demanda le petit homme brusquement.

—Parce que les routes de campagne étaient boueuses après la pluie et que le cab a dû être éclaboussé.

—Nolan, vous êtes un sot. Ce genre de cab ne sort jamais de la ville. Il ne le pourrait pas, n'étant pas construit pour ce service. Si la bande avait voulu retourner à la campagne, elle aurait pris une Panhard ou quelque autre voiture de tourisme. Et encore, ces dernières étant découvertes, n'auraient pu servir leur projet. Une femme se débattant entre leurs mains aurait de la sorte été vue de beaucoup de monde, pour ne pas parler de la Police. Je conclus que la dame doit être cachée quelque part dans New-York même. Maintenant, filez garçon et tâchez de montrer un peu de jugeotte à l'ouvrage. Je vais me refourrer dans mon lit. Revenez dans la matinée, si vous avez trouvé quelque chose qui en vaille la peine.

M. Nolan prit son chapeau et s'en alla plein de confiance dans la justesse du raisonnement de “l'Araignée”.

Que celui-ci n'ait pas paru montrer un grand intérêt pour l'affaire, le valet ne s'en préoccupait pas du tout. C'était la manière de "l'Araignée".

Il n'avait pas coutume, sauf les cas d'extrême urgence, de se déranger de chez lui, quelle que fût l'affaire qu'on lui apportât.

Il vivait d'une vie paisible, dirigeant ses clients à l'encontre de la plus part des détectives, du fond de son petit logement. On comprend dès lors le sobriquet qui lui avait été décerné.

Il se tenait au centre de sa toile, déployant les ressources de sa remarquable et spéciale intelligence; ses subordonnés accomplissaient la besogne active, prenaient pour eux les risques, les dangers et aussi la réputation.

XV

RAFFERTY

Pendant un temps qui me parut très long, je demeurai étendu sous la table, dans un état de demi-inconscience.

A plusieurs reprises, rappelé à l'horreur de la situation, j'avais essayé de me dégager, mais la douleur que me causait cet effort était si grande (j'avais été sérieusement atteint par la lourde table), que j'avais dû renoncer à toute tentative de délivrance et me résigner à attendre.

J'attendais donc, à bout de forces et de patience, ou le retour de Stringer, ou celui de John Nolan, ou bien encore l'arrivée de complices de mon bandit.

Vers midi, j'entendis des pas dans l'escalier.

Sortant de ma léthargie, je tins prêt mon revolver, me demandant quelle sorte de malchance allait encore m'échoir.

Et, sur ma foi, il est fort heureux pour ma raison qu'à ce moment, Stringer me soit apparu sous sa forme réelle; cette longue veille en face du cadavre, dont les yeux grands ouverts n'avaient cessé de me fixer effroyablement, m'avait rendu à moitié fou.

Par bonheur, je le reconnus au moment où j'allais faire feu sur lui comme sur un nouvel ennemi; je lâchai l'arme et tombai cette fois en syncope pour tout de bon.

Stringer, après m'avoir délivré, me transporta comme un enfant dans le hall où, grâce à des soins énergiques, je revins bientôt à moi.

Quand j'ouvris les yeux, le docteur se tenait à mes côtés, il riait de bon coeur:

—Comment! m'écriai-je, indigné, vous pouvez trouver un sujet d'amusement dans cette affreuse affaire!

—Pardonnez-moi, Tom! répondit-il en s'essuyant les yeux. Mais je suis peut-être aussi énervé que vous. C'est plus fort que moi! Quoi qu'il en soit, vieil ami, je vous vois en train de vous embourber de plus en plus dans cette aventure. Primo, vous fuyez en compagnie d'une délicieuse jeune fille; secondo, vous donnez en plein dans une scène de grands chemins à la Fra-Diavolo; tercio, vous secourez un homme blessé; quarto, vous apprenez la mort d'un ami, vous accourez près de lui et on vous accuse de l'avoir assassiné. Enfin, on vous enlève votre fiancée, et, pour couronner le tout, vous tuez je ne sais quel étrange individu! Au fait, qui diable est-ce donc que cet homme? Et quelle mauvaise fortune vous a amené à le traiter de la sorte?

—A boire d'abord! murmurai-je faiblement.

Stringer apporta l'eau-de-vie. Ranimé par le breuvage, je commençai le récit de mon infortune.

En décrivant la manière dont j'avais abattu mon adversaire, je ne pus, je l'avoue sans honte, retenir mes larmes.

Moi, qui, depuis les bancs de l'école, n'avait jamais eu une querelle sérieuse, j'étais désormais un meurtrier!

J'avais agi, c'est vrai, sans réflexion, après provocation; l'état de légitime défense dans lequel je me trouvais m'aurait fait absoudre par n'importe quel jury. Mais le fait, le fait hideux n'en subsistait pas moins. J'avais pris une vie humaine!

Je n'oublierai jamais les tortures morales de ces heures sinistres.

Aujourd'hui encore, quand, par hasard, j'observe sur la face d'un vivant un peu de cette expression de surprise effarée que j'avais si longtemps contemplée sur la face du mort, je ne puis me défendre d'un frisson d'horreur.

Quelquefois, pendant la nuit, surtout sous l'influence d'une mauvaise digestion, mère du cauchemar, l'Espagnol surgit dans mon sommeil et se dresse à mon chevet, avec son front étoilé, ses orbites vides, qui me semblent fixer menaçantes.

J'ai beau me rendre compte du motif purement physique de cette illusion, le phénomène n'en est pas moins d'une netteté effroyablement impressionnante. Aussi longtemps que je reste immobile, l'apparition, ou si vous préférez la manifestation de mon imagination malade subsiste et je vois là, devant moi, le rictus funèbre de l'homme et le sang qui coule en ruisseau mince de la petite blessure ronde.

Si je remue tout disparaît.

Généralement, je me débarrasse de cet hôte macabre en lui lançant un oreiller à la tête. Évidemment, il n'aime pas les oreillers, car le fantôme s'évanouit. Je me recouche alors et m'endors à nouveau, en pensant, pour retrouver le calme, que si jamais homme a mérité la mort, c'est bien ce démon à forme humaine.

Mais, me voilà loin de mon histoire.

Stringer n'avait pas trouvé son ami au consulat d'Espagne, mais il m'exhorta au courage du mieux qu'il put et m'administra quelques pilules destinées à apaiser mes nerfs ébranlés.

Il parlait de prévenir la police et moi qui comprenais, malgré ma répugnance pour la publicité, que la démarche s'imposait après ce qui s'était passé, j'allais y consentir quand nous fûmes interrompus.

Le timbre de la porte d'entrée venait de sonner un appel furieux. La commotion produite en moi par ce simple coup de sonnette fut si forte qu'en une seconde j'étais sur mes pieds, oubliant ma faiblesse.

Stringer s'était levé aussi :

—Encore eux ? murmura-t-il à voix très basse.

—Je ne sais pas, répondis-je de même,

mais tenons-nous sur nos gardes. Prenez le revolver. Il me serait impossible maintenant de me servir de cette arme.

Il accepta le revolver et nous nous dirigeâmes ensemble vers la porte. A aucun prix, je ne serais resté seul une minute ; de son côté, Stringer préférerait me savoir près de lui.

Sur mon chemin, je me saisis d'une chaise et la traînai avec moi, ne voulant pas me trouver sans défense en cas de surprise.

Tout cela, songez-y, se passait en plein midi, par une magnifique journée de juin, dans une tranquille et respectable rue, au centre de la plus grande cité de la nation la plus civilisée du globe !

Il arriva fort heureusement que nos préparatifs belliqueux étaient inutiles.

C'était simplement John Nolan qui rentrait en compagnie d'un ami qu'il nous présente pompeusement.

—M'sieur Rafferty, dit-il, Rafferty, dit "l'Araignée", ancien chef du "détective-bureau".

—M'sieur Plympton, m'sieur, et le docteur Stringer.

C'était un étrange échantillon de l'espèce humaine que l'ex-détective en chef. D'une taille excessivement exiguë, mince, anguleux, le regard acéré, la parole brève, M. Rafferty, dit "l'Araignée", ne prodiguait pas ses paroles. Il allait droit au but ; nous pûmes bientôt nous en convaincre.

Il dut voir tout de suite à mon premier regard sur Nolan que j'étais fort irrité contre celui-ci, d'introduire de son chef un étranger dans mes affaires, sans parler du fait d'avoir laissé Anita seule la nuit précédente, et de s'être par là même, rendu le complice involontaire des misérables qui me l'avaient ravie, car, sans me laisser le temps d'ouvrir la bouche, il prit la parole :

—Nolan m'a raconté, dit-il sèchement, hachant pour ainsi dire chaque mot, que vous désiriez éclaircir cette affaire et la mettre au point, sans informer le public. C'est pour cela qu'il est venu me trouver ; c'est ma spécialité. Des investigations. Pas de publicité. Nolan est sur la trace de l'homme qui a enlevé votre épouse et tué

l'Espagnol. Je lui ai mis le nez dessus. Il vous aura ça ce soir. Trottez-vous Nolan. Si vous avez besoin de moi, demandez-moi au téléphone.

En achevant ces mots, il entra tranquillement et referma la porte derrière lui.

—Mille excuses de mon sans-gêne, reprit-il, mais il est essentiel que je connaisse les faits de votre bouche, si toutefois vous acceptez mon concours. Je vous arrangerai cette affaire tranquillement, sans tracas pour vous. Combien donnez-vous?

C'était parler en homme d'affaires. "L'Araignée" commençait à m'intéresser.

—Quel est votre prix, demandai-je.

Il énonça une somme qui me fit hésiter.

—J'ai d'autres hommes à payer, expliqua-t-il. J'opère peu par moi-même. Il y aura des brigadiers à réduire au silence; un enterrement secret à organiser et autres détails encore. Est-ce trop?

—Non pas, répliquai-je promptement. Accomplissez votre part de marché et j'ajouterai un billet de mille.

—Bon. C'est dit. Vous êtes blessé! ajouta-t-il, remarquant la grimace douloureuse que m'arrachait mon poignet meurtri.

Je le mis au courant. Il approuva avec un sourire du coin des lèvres.

—Voilà qui est plus sérieux, fit-il en manière de commentaire. Voyons toujours un peu le sujet.

Stringer le mena dans la salle à manger, je restai dehors, ne me souciant pas d'entrer.

Ils revinrent au bout de quelques minutes, Stringer portant le sac et son contenu; Rafferty tenant entre les mains une ceinture à argent, le poignard, le revolver et plusieurs feuilles de papier maculées.

—Trouvé sur le "cadavre", expliqua-t-il d'un air satisfait. Dommage que j'aie renvoyé Nolan si vite. Mais il va revenir. Voilà des pièces assez importantes.

Il les disposa sur une table du hall, et prenant ensuite la sacoche des mains de Stringer, il se mit à en examiner le contenu.

—Je ne lis pas l'espagnol, annonça-t-il. Fâcheux. L'un ou l'autre de vous lirait-il cette langue? Non? Tant pis. Il faudrait

savoir ce qu'il y a là-dedans.

Je fis remarquer que le journal était en français et que j'étais en état de traduire. Rafferty parut plus satisfait.

—Nous garderons cela pour la fin, si vous voulez, ajouta-t-il. Auparavant, racontez-moi votre histoire. Je l'ai déjà entendue de Nolan, mais j'ai besoin de savoir s'il n'a rien omis ou ne s'est pas trompé. Avez-vous un cigare?

Je lui en offris un. Il s'assit sur une chaise élevée, les jambes repliées en tailleur et se prépara à m'écouter.

—Ne faites pas attention si j'ai l'air de m'endormir, dit-il. C'est ma manière de réfléchir.

Une sorte de taie s'étendait en effet sur ses yeux, voilant l'éclat de son regard. Il ne quitta pas sa position, gênante pour tout autre, et ne donna pas le moindre signe de vie, jusqu'à ce que j'eusse terminé mon récit.

Une seule fois, pourtant, il leva la tête et sembla s'égayer de l'erreur de Polhemus, ainsi que de la façon dont je l'avais confondu.

—Anes bâtés! ces "mouches" provinciales, murmura-t-il.

—Parfait, ajouta-t-il après ma conclusion. Nolan avait raconté exactement. Maintenant, que pensez-vous de tout cela?

—Rien, répliquai-je brièvement.

Il fit entendre un grognement.

—Voyons un peu.

Il revint aux pièces trouvées sur le cadavre ou lui ayant appartenu.

—Une ceinture à argent... Hum!... vide! Un gaillard à bout de ressources, probablement... Couteau fabriqué en Espagne... C'était bien un Espagnol... Revolver, marque allemande, pourtant... Les papiers?... Des factures, pour la plupart. Un homme de précaution, ce gaillard-là!... Ah! juste ce que je pensais: "American Cab and Motor Vehicle Company!"... chauffeur: Morgan... Bien... Nolan est bon, alors!... Qu'est-ce que c'est que ça?... Une adresse: 669, Cinquantième rue de l'Est!... Messieurs, c'est là qui se trouve mistress Plympton, si je ne me trompe!

Je me levai, impatient de m'élaner au dehors. D'un geste impérieux, il me fit rasseoir.

—Patience, commanda-t-il sévèrement. Inutile de courir après elle en plein jour. Ils nous verraient venir. Attendons le retour de Nolan. Vous comprenez? Bien. Alors, faites ce que je vous dis. Du reste, je ne suis encore sûr de rien. Continuons... C'est tout. Non! un passeport: "Victor Maladetta!"... Nous pourrons, monsieur, déclara-t-il en s'inclinant du côté de la salle à manger, mettre une épitaphe sur votre tombe!

Il s'était levé et marchait de long en large dans le hall, achevant de fortifier son argumentation.

—Ils ne bougeront pas avant la nuit, dit-il, ils n'oseraient pas. Attendons donc que Nolan soit de retour. Entre temps, monsieur Plympton, ayez la complaisance de nous lire le journal de votre ami, le duc de Soria; j'imagine que nous y trouverons des renseignements utiles. Avez-vous, sur la façade, une pièce avec une fenêtre d'où je pourrais surveiller la rue pendant que vous lirez.

J'indiquai le parloir. Nous nous y rendîmes. Le Rafferty s'installa de manière à commander la vue de la rue entière, en face de la maison.

J'ouvris le journal du duc de Soria et en commençai la lecture, lentement d'abord et avec difficulté. Puis, avec un intérêt plus vif, de telle sorte que la traduction me devenait de page en page plus aisée.

XVI

EXTRAITS DU JOURNAL INTIME DU DUC DE SORIA, PRINCE DE MONTEBIANCIA

Le vieux duc était un homme remarquablement méthodique, un de ces gentils-hommes de la vieille école pour qui la tenue d'un journal, portant la relation détaillée et exacte de ses propres affaires et des faits s'y rattachant, était une opération aussi urgente et qui souffrait aussi

peu d'être omise que les quotidiennes ablutions de la toilette matinale.

Certaines parties de ces mémoires n'avaient pas de rapport avec nos préoccupations actuelles; certaines autres, au contraire, s'y rattachaient par l'intérêt le plus intense; aussi reproduirai-je ces dernières dans leur intégralité, encore que nous ne dûssions en comprendre tout le sens que plus tard.

"Madrid: le trois avril. Ce jour, Maladetta arrive de Montebiancia, m'apportant un rapport sur la situation de là-bas. Si peu de confiance que m'inspire l'homme, je le sens plus lié à mes intérêts qu'à ceux de Georges.

"Il peut avoir été dévoué à ce dernier, mais son renvoi des fonctions de chef du service secret de mon pays—de mon pays je le répète—l'a complètement retourné contre le pouvoir régnant.

"Il est possible, cependant, qu'il soit à la solde de Georges.—Nota: Ne se fier à lui qu'autant qu'il est nécessaire.

"M... apporte confirmation de la rumeur d'après laquelle Georges s'affaiblirait. Il ajoute que la populace murmure et manifeste son mécontentement de l'accroissement de la taxe.

"Madrid, le 10 avril.—Je tiens du ministre des affaires intérieures, lequel a l'oreille de sa majesté très-catholique, que le rapport de la maladie de Georges est véridique. Maladetta est venu me rendre visite aujourd'hui, réclamant de nouveaux fonds pour alimenter son activité.

"Débité M... de cinq cents pesetas.

"Madrid, le 12 avril.—Rumeurs concernant la santé de Georges positivement confirmées. Je ne puis cependant rien apprendre au sujet de l'attitude du Gouvernement à l'égard de ma réclamation.

"La pétition est venue devant les Cortès en décembre dernier, mais aucune décision n'a été prise. Senor R..., membre des Cortès, me dit que le Premier refuse de prendre parti pour moi ou Georges, et a signifié son désir de voir la pétition classée pour l'instant.

"Je ne reste pas pour cela inactif. Arrive que pourra, je suis fortement déterminé à ne pas permettre que la lignée de

Georges règne sur Montebiancia après sa mort.

“M..., retour de Séville, dit qu’il tient de source sûre que G..., mourra avant un mois. Dieu lui envoie cette bénédiction!

“Payé à M... cinquante pesetas, à ajouter.

“Madrid, le 30 avril.—La fin est proche. G..., dans une proclamation datée du 15 courant, annonce qu’il prévoit sa mort prochaine et abdique, in extrémis, en faveur de son second fils Hippolyte.

“Une ruse bien imaginée, puis-je dire, pour déjouer les intentions du Gouvernement, comme me l’a expliqué le “Premier” lui-même, hier après-midi. Celui-ci m’a promis le trône en cas de mort de Georges. Je crains que vous n’en soyez pour vos frais, cousin Georges.

“M..., revenant de Montebiancia, où il dit s’être rendu sous un déguisement, m’avertit d’avoir à prendre garde pour ma personne. L’avis n’est pas négligeable. G... ne reculera devant rien pour m’empêcher de reconquérir mes droits.

“Madrid, le 21 avril.—Rapport de Morisson. Tout va bien. Elle se porte bien et est heureuse. Ma balance avec lui, crédite mon compte de cinq cent dix mille pesetas. Je n’aurais pas cru autant. Il ne fait aucune mention de ma lettre concernant son avenir. Apparemment, il ne l’avait pas reçue.

“Lui avoir expédié ce jour cent mille pesetas, additionnels.—J’ai lancé ma proclamation de prétendant en vue de l’événement malgré, ou du moins sans l’agrément du Gouvernement. Dieu veuille que je n’aie pas agi à la légère!

“Le 25 avril.—Scène pénible aujourd’hui. “L’enfant” (je lui donne toujours ce nom dans mes pensées. Je ne puis prendre sur moi de l’appeler Anita, la connaissant comme je la connais), “L’enfant” donc, est venue me voir, disant qu’elle avait appris le déclin de G..., et désirant connaître la vérité sur nos espérances. Je lui en ai dit le moins possible. J’aurais voulu la réexpédier au couvent, mais elle a refusé d’y aller, et s’est emportée furieusement.

“Je ne puis venir à bout de cette fille. Elle me fatigue terriblement. J’escompte

avec impatience le jour où je serai débarrassé d’elle, de son humeur et de sa nature basse et passionnée. Sa vue m’est intolérable.

“Séville, le 30 avril.—Nouvelle lettre de Morisson, en réponse à celle qu’il n’avait pas reçue la dernière fois qu’il m’écrivit. Il me supplie de réfléchir à ma détermination de la faire revenir en Espagne et à Montebiancia. Il me dit qu’elle sera plus heureuse, plus libre et mieux soignée là-bas: qu’elle est “Américano” de coeur, sinon de naissance. Il reconnaît néanmoins mes droits naturels et mon autorité et s’incline devant eux. Je ne sais pas à quoi me résoudre. Si, en effet, elle doit être plus heureuse là-bas, où est mon devoir?

“Du même jour—Immédiatement après nouvelle scène avec “l’enfant”.

“Quel parti prendre avec elle? Elle saura tout, dit-elle.

“Peut-être que le sachant, elle sera moins arrogante. C’est ma pensée et j’en éprouve quelque satisfaction.

“Le premier mai.—Maladetta arrive ce matin, porteur de nouvelles. G... se cramponne à sa misérable vie. Des mois se passeront peut-être encore avant sa fin. M... réitère ses avertissements au sujet d’un assassinat possible. Il demande aussi de l’argent.

“Donné à M... cinq cents pesetas.

“Du même jour.—Encore “l’Enfant”. Que faire d’elle? Elle semble avoir quelque soupçon de son état civil, de sa parenté réelle... Elle insinuait aujourd’hui, avec véhémence, qu’elle saurait se venger de l’injustice qui lui était faite. Où peut-elle avoir acquis ces informations?

“Elle est entrée dans une rage violente, quand je lui ai dit mes intentions de partir, disant que je n’avais pas le droit de la laisser sans protection — sans protection.— Et quel ton, quel langage! une harangue!—Elle en passa cependant par là, naturellement... Le sang parle en elle.

“Le 2 mai.—L’avertissement de Maladetta arrivait à temps. Tentative d’assassinat hier au soir, comme je revenais de l’Opéra. Aucune blessure heureusement... Les assaillants ont échappé... Est-ce la main de Georges?... M... reçoit cent nou-

veaux pesetas. Ce garçon est une sangsue.

“Je retourne aujourd’hui à Madrid, laissant “l’Enfant” ici avec sa tante—ou soi-disant telle.—Je ne puis supporter cette fille; elle m’inspire une répulsion invincible.

“Madrid, le 5 mai.—Autre attentat contre ma vie, toujours le soir. Il me faut prendre de grandes précautions. Nulle trace des assaillants, comme précédemment.

“Le 7 mai.—Troisième attentat ce matin. Je mène décidément une vie charmante!... Cette fois-ci, mon café était empoisonné... J’ai dépisté l’odeur et rejeté avant d’avoir beaucoup avalé. Légèrement indisposé. Crampes douloureuses.

“Cela devient sérieux. Je pense plus que jamais à mon excursion en Amérique. J’en ai parlé au “Premier” hier, au cours d’une audience. Il approuve et promet de surveiller mes intérêts pendant mon absence.

“Le 15 mai.—Maladetta revient de Séville. Il ne peut rien dire des tentatives d’assassinat, mais les croit inspirées par Georges.

“Il apporte une lettre de “l’Enfant”; elle m’appelle “honoré père” (!) et proteste violemment contre mon voyage. Aurait-elle vraiment des soupçons?

“Toutes dispositions prises pour mon départ. Je ne l’ai pas notifié à Morisson et ne le préviendrai pas avant mon arrivée à New-York. J’emporte avec moi deux cent mille pesetas en billets de Banque d’Angleterre (quarante mille livres st.) pour les déposer ultérieurement.

“Si le “Premier” me trahit, si Georges triomphe, j’aurai au moins une fortune raisonnable et pourrai m’installer aux Etats-Unis avec “elle”. Mais je ne sais pas si jamais nous renoncerons au trône. Ah! Montebiancia, ma patrie!

“Paris, le premier juin—Arrivé ici hier. Il me semble avoir été suivi, mais sans être sûr. Je pars du Havre demain.

“Mon coeur est plein d’allégresse à la pensée de la voir dans dix jours! Je n’ai de cesse d’être loin de l’Espagne. J’ai peur, en effet, que le climat de ce pays ne me vaille rien. Le cinquième attentat contre mon existence, la veille au soir du

jour où j’ai quitté Madrid m’a profondément démoralisé. Quel acharnement! Je n’aurais jamais cru cela de Georges. Pas laissé un mot pour “l’Enfant”. Elle en sera folle de rage. Tout est pour le mieux. Je commence à craindre cette femme.

“Les banknotes sont ingénieusement dissimulées.

“Cachette sûre, je m’en flatte.

“New-York, le 8 juin.—Nul doute que Georges ait mis ses agents à ma poursuite. Comment a-t-il eu vent de mon arrivée ici? Je me perds en conjectures.

“Détestable traversée. Elle m’a laissé souffrant, très affaibli. Mais la pensée que dans vingt-quatre heures, elle va me connaître, me reconforte merveilleusement.

“J’en suis encore bouleversé. Le cinquième soir du voyage, j’étais appuyé sur la lisse, contemplant l’Océan et perdu dans mes pensées. Ayant entendu des pas derrière moi, je me tournai à demi, sans aucune méfiance, bien qu’à cette heure, le pont fût désert. Au même instant, j’étais saisi par derrière et mon assaillant essayait de me soulever et de me jeter par-dessus bord. Je me débattis et me débarassai de lui avec difficulté. Il disparut dans la nuit, se dirigeant vers la timonerie.

“Le matin suivant, je fis un tour de ce côté, mais je ne reconnus aucun visage. Il y avait à bord beaucoup d’espagnols; l’un d’eux est certainement le coupable. Mais lequel? Un agent de Georges sûrement.

“Je ne porterai aucune plainte, craignant la publicité, ou plutôt les risques.

“Mais cette chasse obstinée de ma personne est réellement effroyable. Je ne crois pas prudent de me rendre auprès de Morisson par les voies ordinaires. Ils sont capables de se poster quelque part sur ma route et de m’attaquer au passage.

“Plus tard. Tenu conseil avec le Directeur de cet hôtel. Il a ri de mes appréhensions, mais flattant ce qu’il devait appeler à part lui, mes “imaginations”, il m’a donné tout de même un bon avis.

“Sur mes indications, je me suis procuré une automobile de genre “voitures de courses”. Etrange machine en vérité! Avec son aide, j’irai chez Morisson, de nuit, et par des routes détournées.

“Ce Directeur, un “Américano” rond et cordial, a promis de s’assurer pour moi d’un chauffeur digne de confiance; il dit qu’il en connaît un, du nom de Morgan.

“Je roulerai donc cette nuit vers Morisson et vers “Elle!” Je crois bien avoir commis une faute en n’avertissant pas Morisson. Mais c’est mon caprice. Une manie de vieillard, si vous voulez. Qu’“Elle” ne sache rien de moi, ni de mon arrivée avant que je ne sois là-bas, chez “Elle”! A demain donc, Anita!

“Nota.—Mon testament se trouve parmi mes papiers, scellé de mon sceau, dans le petit sac noir.”

XVII

L'ARAIGNEE SE MEUT

J’achevai ma traduction, les yeux obscurcis de fatigue et déposai le petit livre, avec un soupir de soulagement.

Le temps s’était écoulé pendant cette lecture. J’ai à peine donné ici la dixième partie de ce journal. Seulement, ce qui a trait à cette histoire.

J’avais lu pendant tout l’après-midi, sans m’apercevoir de la fuite des heures. Quand j’eus fini, le crépuscule s’étendait dans les rues, et l’ombre envahissait les angles de la pièce où nous nous tenions.

Stringer se leva, s’étira et finalement se planta devant moi, dans une attitude interrogative.

Le Rafferty n’avait pas quitté son poste d’observation. En apparence, il n’avait prêté aucune attention à ma lecture, mais j’étais sûr qu’il n’avait pas oublié un mot, un passage suggestif.

J’étais également persuadé qu’il n’avait laissé passer personne devant la maison, sans l’avoir détaillé des pieds à la tête.

Stringer et moi attendîmes un moment qu’il parlât; mais Rafferty demeurait muet comme une carpe.

Impatiente, je brusquai les choses:

—Eh bien?

—Eh bien, quoi? répliqua ironiquement le détective.

—Qu’en pensez-vous?

—Je pense que votre ami, le défunt, celui qui est étendu là-haut, était un fier maladroit... Un cigare?

Je lui offris un autre cigare. Il l’alluma tranquillement, puis, avec un sourire pensif, il continua, en ces termes:

—Voici, Messieurs, ce que je lis entre les lignes de ce document humain: L’espion que vous avez si adroitement touché entre les yeux, M. Plympton, n’était pas un gaillard ordinaire. Il s’était arrangé pour suivre son homme à travers l’Atlantique, sans être découvert. Et il serait arrivé à son but dans le grand style, si vous ne lui aviez pas, comme on dit, mis un bâton dans les roues. Victor Maladetta... oui, c’est bien cela!... Le Rafferty traînait ses paroles d’une manière exaspérante, au gré de notre impatience. Il semblait parler pour lui et non pour ses auditeurs... Victor Maladetta trahissait le Duc. Et celui-ci était assez fou pour placer sa confiance en cet homme! Un espion! Et qui avait été au service de “M. Georges”, quelle naïveté!

Ici, le Rafferty se redressa sur son siège, tendant vers nous un doigt persuasif.

—Voici maintenant l’explication du mystère... Clair comme le jour... Morisson, celui qui fut assassiné l’autre jour, était le banquier du Duc en Amérique. Cela ne fait pas de doute. Pourquoi l’a-t-on tué? Je l’ignore. Mais il y a une chose certaine; ce n’est pas M. Georges, mais bien la femme désignée par le Duc sous le nom de “l’Enfant”, qu’on doit chercher et trouver à l’origine de la machination. Si Georges avait été dans l’affaire, le pouvoir agissant, Maladetta ne vous aurait pas parlé comme il l’a fait, M. Plympton; c’est bien l’ouvrage de la femme. Elle payait Maladetta et ses complices pour jeter le vieux Duc hors de son chemin. Elle exerçait quelque pouvoir sur Maladetta, je ne sais trop lequel, mais un pouvoir certain; il exécutait ses volontés et pensait mener à bonne fin l’oeuvre de haine. Elle lança donc notre ami Maladetta sur le Duc, et Maladetta ne quitta plus celui-ci de l’oeil. Aucune de ses actions ne lui échappait. Quand le Duc, au lieu d’agir comme un homme sensé, c’est-à-dire de demander pro-

tection à la police, acheta une auto, Maladetta le sut. Il dénicha le chauffeur "digne de confiance" et le fit entrer dans ses intérêts moyennant finances, sans grand mal, j'imagine. Il a donné ordre au Morgan d'arrêter à un endroit désigné de la Post Road; a placé là un de ses hommes pour aider le chauffeur dans l'opération du meurtre, tandis que lui-même, Maladetta, se rendait à Greyfriars, la résidence de Morisson, pour s'assurer du Duc, si celui-ci parvenait à déjouer l'embûche, ou préparer là quelque nouveau tour de sa façon. Vous saisissez... Sur ces entrefaites, vous avez votre enlèvement, dérangé ses plans. Impatienté, il est reparti dans son auto et vous a donné la chasse sur la route.

Rafferty s'interrompit soudain et grimpa les escaliers pour répondre à la sonnerie du téléphone.

Sans nous rendre compte en revenant, du résultat de la communication, il continua à élucider ainsi le cas :

—Et maintenant, Messieurs, pourquoi Maladetta tenait-il tant à s'emparer de la sacoche? Un enfant le devinerait. Je ne suis pas un enfant... Si je ne fais pas tout à fait fausse route, cette sacoche contient quarante mille livres sterling!

—Impossible, m'écriai-je.

Le Rafferty ne répondit pas. S'emparant du sac, il se mit en devoir de pratiquer, dans le fond, à l'aide d'un canif, une incision circulaire.

—Un double fond, vous voyez! dit-il froidement, et, d'une main tranquille, il jeta devant moi une poignée de papier blanc: Voici votre argent, M. Plympton!

Stringer et moi restâmes confondus.

Le Rafferty disait vrai. Sur la table s'étalait une liasse de billets de la Banque d'Angleterre, de cinq mille dollars chacun.

Le détective nous regardait, une lueur de triomphe dans ses petits yeux noirs.

—Me croyez-vous, maintenant? s'écriait-il. Ai-je raisonné juste? Ramassez la monnaie, M. Plympton, et fourrez-la dans votre poche.

Je pris machinalement les billets. J'étais émerveillé.

Le Rafferty grattait furieusement son

crâne chauve, comme s'il eût cherché la solution d'un problème ardu... Il reprit au bout d'un instant :

—Il y a pour moi, Messieurs deux points qui restent obscurs dans cette affaire. Pourquoi Maladetta a-t-il assassiné le vieux Morisson? Car c'est lui qui a fait le coup certainement. Qui est cette "Elle" pour qui le Duc avait une si grande faiblesse? En dernier lieu, il mentionne son nom, et c'est celui de votre épouse, M. Plympton; mais je me demande ce qu'il pouvait avoir à faire avec elle? Laissons cela. Avant peu, vous saurez à quoi vous en tenir. Nolan a filé toute la journée le chauffeur Morgan. Il vient de me téléphoner qu'il avait mis la main dessus, et lui avait fait avouer sa participation à la sinistre besogne. Nolan sera ici avec un cab dans une minute ou deux. Il va vous conduire près de votre épouse, Monsieur, ou du moins là, où vous pourrez la retrouver. Maintenant, allez là-haut, remettre cet argent dans votre coffre. Je me charge moi, des documents.

Il monta avec nous et s'assura que les quarante mille livres étaient serrées en lieu sûr. Pendant que nous nous livrions à cette opération, un grincement de roues se fit entendre au dehors; un coupé s'arrêtait à la porte.

Nous trouvâmes, en descendant, Nolan sur le siège. Rafferty nous installa, tous deux à l'intérieur et, après nous avoir remis deux revolvers, dont il avait eu la précaution de se munir, nous serra chaleureusement les mains.

—Vous n'avez plus besoin de moi, à présent, dit-il. En outre, j'ai pas mal de dispositions à prendre à l'égard des cadavres dont votre maison est pleine, M. Plympton. Nolan suffira à la besogne, c'est un brave garçon, quoique, comme détective, il ait la tête dure. Je suppose, Monsieur Plympton, que vous irez coucher à l'hôtel cette nuit? Veuillez me faire dire par Nolan où vous serez descendu. Je passerai demain toucher mes honoraires. Oh! soyez tranquille, vous la retrouverez en bonne condition, et j'aurai gagné mon argent. "L'Araignée" a l'habitude de ces choses-là!

Il claqua la portière et le coupé se mit en route.

Je m'affaissai sur les coussins en proie à mille suppositions contradictoires. Le Rafferty concluait à une vengeance. Qu'il fût dans le vrai ou non, les indices, le raisonnement, et surtout les passages du journal du duc, sur lesquels il appuyait sa conviction, semblaient fournir à son opinion, des arguments solides, irréfutables.

Je souhaitais ardemment qu'il eût raison ! Mais à dire le vrai, j'avais peu d'espoir, bien qu'il y eût, en cet homme, quelque chose qui inspirait confiance. C'était plutôt l'aisance, la tranquillité de ses assertions, qui m'empêchaient, au premier abord, d'avoir en lui une foi entière.

XVIII

LE REPAIRE

John Nolan menait furieusement, sans respect pour la circulation, non plus que pour les règlements de vitesse.

Plus d'une fois, je fus tenté de le hêler par la glace du coupé et de lui recommander la prudence, mais, en dépit de mes craintes, sa précipitation était en si complet accord avec l'état de mes nerfs, avec les battements désordonnés de mon coeur, que je me contins et laissai mon serviteur aller à sa guise.

Pendant la première partie du voyage, j'eus à peine conscience de la route que nous suivions, ne songeant dans ma folle impatience qu'à ma bien-aimée, qui là-bas, quelque part, au lieu où nous nous rendions, attendait, Dieu sait dans quelles angoisses, que je vinsse la secourir.

Au bout de quelque temps, je parvins cependant à me calmer un peu, en me disant que bientôt sans doute, j'allais avoir besoin de ma force et de toute ma présence d'esprit.

Stringer lui-même paraissait pensif. A peine pendant cette course rapide, échangeâmes-nous quelques rares paroles. Il se tenait enfoncé dans son coin, mâchonnant

sa moustache et, de temps à autre, respirait fortement.

Je le sentais à moi corps et âme, cet ami dévoué, prêt à affronter le péril, faisant déjà face à l'ennemi, calme, préparé à tout, pour la défense de ma cause et la protection de celle que nous allions sauver.

Mon coeur m'apprit à ce moment à quel homme j'avais affaire. Sans paroles superflues, j'étendis la main, cherchai la sienne dans l'obscurité et la lui serrai fortement. Il me rendit mon étreinte, et je sentis au contact de cette main ferme, loyale, tranquille, le courage me revenir.

Je regardais par la portière ; nous étions maintenant engagés dans un dédale de rues étranges.

Notre voiture avait traversé le Parc en coupant par la soixante-sixième rue, et roulait dans East Side, quartier où je n'avais pour ainsi dire jamais mis les pieds.

En premier lieu, nous avions aisément circulé par des voies asphaltées, bordées de riches constructions, toutes ou presque toutes closes et désertées par leurs habitants jusqu'à la saison froide.

Mais quand nous eûmes atteint la route de la troisième avenue, et pénétré au coeur d'East Side, l'encombrement commença. La lumière vacillante des réverbères me permit de noter, sur les trottoirs, un actif va-et-vient de passants, une foule bigarrée aux types étrangers.

La plaque transparente apposée sur un bec d'encoignure, m'apprit que nous étions dans la première avenue, nous dirigeant vers le Sud, et peu après, nous dérapions sur les voies d'un tramway.

Ce devait être, à mon calcul, la cinquante-neuvième rue, et, me rappelant alors l'adresse relevée par le Rafferty dans les papiers de Maladetta, je conclus que nous approchions de notre destination.

Je ne me trompais pas. A peine avais-je fait la supposition ci-dessus, que le coupé stoppa à une encoignure. Nolan sauta à terre, jetant les rênes aux mains d'un homme qui, probablement, nous attendait.

— Nous y v'là, M'sieur Plympton, dit-il à voix basse. Vos "rigolos" sont-ils prêts. Si on s'en sert, ce sera bientôt. Alors, vous

comprenez, vaut mieux n'pas être pris de court.

Ayant reçu de nous l'assurance que tout allait bien de ce côté, il prit un ton de commandement qui choqua quelque peu mes oreilles, accoutumées qu'elles étaient au langage respectueux, aux façons humbles de cet homme à gages.

—En route, maintenant, marchez derrière moi : doucement, doucement, pas besoin de faire savoir à toute la rue que vous êtes pressé.

Nous obéîmes sans observations et marchâmes passivement dans son sillage.

La nuit s'était maintenant complètement étendue sur la cité ; une nuit étouffante, sans une étoile au Ciel. Les nuages sombres semblaient peser sur les lampes à arc dont l'orbe de lumière s'étendait de place en place, au milieu de l'avenue.

De larges gouttes d'eau commençaient à tomber sur le sol, s'imprimant sur la poussière en taches sombres. Un orage se préparait. Temps bien en harmonie, pensais-je, avec ce qui se passait dans certaines âmes de ma connaissance !

Au milieu de la rue, des enfants jouaient. Sur les trottoirs, des gens allaient lentement, tête nue, cherchant un souffle d'air. D'autres, assis au pas des portes, en bras de chemises, restaient immobiles, accablés par cette chaleur humide.

Tout ce monde nous regardait passer, d'un oeil distrait. Précédés de Nolan, qui ouvrait la marche, nous allons en flâneurs, désireux de ne pas attirer l'attention.

Brusquement, sans nous prévenir, mon homme s'arrêta à l'angle d'une maison, traversa l'avenue et plongea dans une ruelle sombre conduisant au fleuve. Stringer et moi, nous nous hâtâmes pour le rejoindre et marcher sur ses talons.

Le "Block" était assez long, sans lumière d'aucune sorte, les maisons qui le bandaient, noires et silencieuses ; habitation d'une respectable pauvreté. Quelques-unes d'entre elles, hautes seulement de deux ou trois étages, gardaient un certain cachet d'élégance délabrée. Nous passâmes aussi devant plusieurs "Flat-Houses".

Le son de nos pas résonnait fortement dans le silence, quoiqu'il fût impuissant à dominer les battements de mon coeur.

Une ou deux minutes de marche nous amenèrent au bout de la rue.

Sans même un rayon de lune pour nous guider, nous nous heurtâmes soudain à une barrière de fer, haute d'un peu plus de trois ou quatre pieds, et non, sans un frisson involontaire, j'entendis très loin et très bas, le murmure de la rivière.

La rue, certainement, n'était qu'une impasse ; le "Block" de maisons finissait là, brusquement, au bord même d'un escarpement qui surplombait "East-River". Nous pouvions voir en effet la surface du fleuve éclairée çà et là par le reflet des lanternes de navires.

Nolan frotta une allumette et regarda l'heure, en abritant soigneusement la flamme de sa main. Il était alors neuf heures passées.

—Nous sommes à temps, me dit-il. Venez Messieurs.

—Par où, demandai-je.

Le valet nous fit simplement signe de le suivre et, traversant la ruelle, disparut dans le soubassement d'une Flat-House.

Nous le suivîmes. Là, se trouvait une sorte d'étroit passage, blanchi à la chaux et éclairé faiblement par la lueur clignotante d'un jet de gaz. Une femme—le concierge—type d'Irlandaise apathique, sortit à ce moment de sa loge et voulut nous barrer le chemin, mais d'un mot appuyé d'une ou deux pièces blanches, Nolan eût tôt fait d'éteindre sa résistance.

Le valet nous conduisit au bout de l'allée où se trouvait une porte.

Il s'arrêta là un moment pour nous exposer son plan en quelques mots rapides :

—Maintenant, Messieurs, motus, dit-il. Il s'agit M'sieur Plympton et vous, M'sieur Stringer, de faire juste ce que j'vous dirai.

—Vous êtes ici le maître, John, répondis-je. On vous obéira.

—Merci, M'sieur. Ecoutez bien : Nous allons sortir par cette porte, nous passerons dans la maison qui donne dans la rue d'en dessous, en sautant la clôture, vous comprenez ? C'est là qu'ils tiennent vot' dame, M'sieur... Ils attendent le retour d'un homme qu'ils ont envoyé tantôt chez vous pour vous voir... Est-ce que vous l'avez vu, M'sieur ?

—Je l'ai vu et je l'ai tué, répondis-je tranquillement.

—Ah! Et bien, c'est assez malin, c'que vous avez fait là, M'sieur Plympton, au respect que je vous dois... Moi, pendant c'temps-là, j'ai pincé vot' chauffeur, celui qu'vous aviez rencontré sur la route, et je l'ai amené au quartier général de Police, où il occupe actuellement un logement confortable, sous une accusation pas ordinaire... Mais avant de le faire coffrer, je l'ai "cuisiné"; il a mangé le morceau, me donnant l'adresse de la maison où qu'on avait enfermé la dame, m'apprenant en plus qu'ils étaient trois dans le coup, et que deux seulement étaient restés pour garder la dame, pendant que l'autre, un nommé Maladetta, était allé vous trouver.

—C'est bien mon homme, appuyai-je.

—Bon, M'sieur... A c't'heure, il n'est plus dans l'affaire. Nous n'en avons donc plus que deux sur les bras. Va falloir ôter vos chaussures, Messieurs, et faire le moins d'bruit qu'vous pourrez.

Nous nous déchaussâmes. Nolan ouvrit la porte et nous avançâmes à sa suite au milieu d'un espace complètement obscur.

Dans cette cour de derrière, pas le moindre éclairage, pas une lueur, pas un rais de lumière qui permit de distinguer, même le contour des choses. L'obscurité était pour ainsi dire palpable.

Je n'étais, je l'avoue, qu'à moitié rassuré. Je savais la falaise toute proche et j'avais peur que notre homme, incapable de se diriger, n'allât donner dans le gouffre qui dominait la rivière.

Mais, s'arrêtant soudain, il me prit la main, je saisis moi-même celle de Stringer. Nous traversâmes un carré d'asphalte pour nous trouver au pied de la clôture qui séparait les deux immeubles.

J'avais, suivant l'exemple de Stringer, fourré mes chaussures dans chacune des poches de mon veston; j'étais donc libre de mes mouvements.

—Vous allez grimper sur mon dos, vous et M'sieur Stringer, dit Nolan à mon oreille, et quand vous serez bien installé sur la crête du mur, vous me tendrez la main, et je monterai à mon tour.

J'exécutai les ordres que me donnait

mon valet. En un instant, m'aidant des pieds et des mains, j'étais à cheval sur la clôture. Nolan et moi, l'un poussant, l'autre tirant, parvînmes à hisser Stringer à côté de moi. Pour Nolan, lui-même, il nous avait rejoint en un clin d'oeil.

—Maintenant en bas! commanda-t-il, et, donnant l'exemple, il se laissa glisser de l'autre côté, en se pendant par les mains.

J'hésitais à l'imiter.

—Rien à craindre, M'sieur. J'vous réponds que nous avons la terre ferme.

Reprenant courage, Stringer et moi, nous nous laissâmes glisser à notre tour et, suspendus également par les mains, au-dessus de l'abîme, nous nous laissâmes aller. Fort heureusement, Nolan avait dit vrai; trois pieds au plus nous séparaient du sol.

Nous touchions au terme de la dramatique aventure: dans deux ou trois minutes à peine, nous allions faire irruption dans le repaire des bandits et nous en rendre maîtres. J'eus, je l'avoue, une certaine honte à constater mon manque de hardiesse, là où un valet me montrait l'exemple du sang-froid et de la témérité.

Nous tenant tous trois par la main, nous traversions la nouvelle cour de derrière, quand je heurtai de l'orteil un caillou ou un fragment de brique. La douleur m'arracha un juron énergique. J'aurais voulu me couper la langue pour cette imprudence. Il était trop tard.

Un bruit se fit au-dessus de nos têtes, une sorte de sifflement étouffé traversa le silence de la nuit.

—"Quiem Sabe"?... qui est là? dit une voix.

—Par ici, Messieurs, s'écria fortement Nolan—car ce n'était plus l'heure des précautions—suivez-moi.

Une interception partit d'en haut; nous nous ruâmes à la suite de Nolan.

Celui-ci pesait de tout son poids sur le panneau d'une porte fermée. Nous vînmes à son aide. Ce fut l'affaire d'une minute. Nos efforts réunis vinrent à bout de l'obstacle. La serrure sauta hors de la gâche et la porte céda. Nous étions dans la place.

Il faisait à l'intérieur, noir comme dans un four. Je n'avais pour me guider que les yeux de la foi et le bruit des pas de Nolan,

que je suivais d'aussi près que possible.

Le valet bondit en avant et se mit à opérer de violentes poussées contre une seconde fermeture qui, cette fois, commandait l'accès des étages supérieurs. Cette porte céda comme la première marche de l'escalier, quand un objet, d'un poids considérable, lancé d'en haut, vint atteindre le pauvre garçon en pleine poitrine.

Il tomba à la renverse sous le choc, jurant comme un templier et m'entraînant avec lui.

Nous avions à peine eu le temps de nous remettre sur pieds, que nous entendions, au-dessus, une porte claquer avec violence.

XIX

LA LUTTE FINALE

—Ils sont partis! s'écria Nolan. Ils ont décampé par les escaliers!

Je ne comprenais pas ce qu'il voulait me dire mais, néanmoins, ne le quittai pas d'une semelle. Il enjamba quatre-à-quatre les quelques marches qui conduisaient au rez-de-chaussée. Je l'imitai. Une sorte de hall assez bien éclairé, régnait le long de la façade. Nous le franchîmes rapidement pour gagner la porte de la rue.

Nolan, furieux, grommelant et jurant, saisit le bouton et ouvrit:

—Les escaliers! répétait-il rageusement. Les damnés escaliers, je les avais oubliés.

Il s'élança sur le trottoir et, de là, sur la chaussée.

Ce "Block" comme le précédent, était planté au bord de l'escarpement. Il était un peu mieux éclairé cependant, aussi me fût-il permis de constater que le garde-fou qui terminait l'impasse était de bois et non pas en fer, comme l'autre. De plus, un étroit passage ménagé entre la barrière et les maisons permettait de descendre, à l'aide d'une sorte d'escalier de bois suspendu aux flancs du roc, jusqu'au bord de l'eau.

Je me penchai sur l'abîme; un bruit de pas se perdait dans le noir, mais en bas, tout au fond, la lumière d'une lanterne clignottait. Un instant plus tard, une au-

tre lumière apparut, qui semblait se balancer d'un mouvement régulier, comme sous l'action des vagues. Je pensai que ce feu devait être fixé à l'arrière d'un navire.

Je compris l'exclamation de Nolan et partageai ses craintes. Les complices de Maladetta s'étaient ménagé une retraite pour le cas où ils seraient obligés de fuir précipitamment avec leur prisonnière.

Mes terreurs s'aggravèrent en entendant à mes pieds un bruit confus de pas et deux ou trois mots d'Espagnol, que plusieurs individus échangeaient en descendant.

Sans balancer, je m'engageai à la suite de Nolan, dans le périlleux escalier, chemin dangereux s'il en fût. Mais, là où d'autres avaient osé passer, il n'y avait pas de raison pour que nous ne passions pas.

Glissant, trébuchant, craignant à chaque marche de nous rompre le cou, nous atteignîmes enfin une sorte de petit embarcadère dont le plancher effleurait la surface de la rivière, car, à ce moment, la mare était à son plein.

À l'une des extrémités du ponton, j'aperçus de nouveau la lumière dansante du canot.

—Trop tard! trop tard! m'écriai-je avec désespoir.

Il était trop tard, en effet. La lueur vacillante continua à s'éloigner et j'entendis un bruit de rames frappant l'eau.

Nolan, fou de rage, courut tout le long du ponton et s'abattit sur les genoux, la tête dans ses mains, pleurant comme un enfant.

Je l'aurais volontiers imité, mais la source des larmes semblait tarie en moi; mon cœur se brisait littéralement et je restais là en proie à une rage impuissante, incapable de penser, de résoudre, d'agir.

Les Espagnols avaient échappé, emmenant avec eux mon Anita, ma femme, au moment même où je croyais n'avoir plus qu'à étendre la main pour la ressaisir... Échappés! partis, nous ne savions où, échappés sans aucun moyen de les poursuivre!

Aucune embarcation à notre portée...

Les scélérats y avaient probablement veillé... Ils prirent même la précaution d'éteindre leur lanterne, car la petite lumière disparut brusquement, et les contours du bateau se perdirent bientôt dans les ténèbres.

Au bout d'un instant, j'appelai Nolan. Il était à mes côtés.

—Nous pouvons nous en aller, Monsieur, dit le pauvre garçon avec abattement. Nous avons perdu. Les coquins nous ont éventés! Mais au fait, où donc est le Docteur?

—Le Docteur? demandai-je hébété.

Il n'était pas avec nous. Et je me souvenais maintenant; je l'avais perdu de vue depuis le malencontreux instant où mon pied^d avait bruyamment heurté la brique dans la cour.

Mais peu nous importait! Que le coeur lui eût manqué au dernier moment et qu'il fût resté en arrière, cela ne changeait rien aux choses. Nous étions battus. Il fallait se rendre à la cruelle évidence.

Lentement, nous remontâmes, Nolan et moi, les marches inégales. Cette ascension dura un siècle, le poids de notre chagrin semblait s'ajouter à la fatigue de nos membres et rendre l'escalade plus pénible encore.

Dans la rue, nous trouvâmes un groupe de curieux attroupé devant la maison. Deux ou trois gamins avaient même franchi les marches du seuil et regardaient par la porte ouverte.

Tout ce monde parlait, chuchotait, se demandant la cause de ce tapage.

—Allons, M'sieur, entrons! me dit Nolan en bousculant les gamins. Nous pourrions p'têtre bien trouver là-dedans une trace quelconque.

J'obéis machinalement. Il referma la porte derrière nous.

Nous nous trouvions dans le vestibule d'une maison bourgeoise, assez confortablement meublée, suivant les rites de la classe moyenne. Certains détails d'installation sentaient l'exotisme.

Une madone grandeur nature, peinte à l'huile, occupait le milieu d'un des panneaux du hall, tandis qu'à l'entrée de la cage d'escalier, se dressait une niche, la figurine sculptée d'un saint.

Dans le parloir, Nolan alluma un bec de gaz.

—Ces maudits "Daboes", dit-il, avaient là un nid confortable, n'est-ce pas M'sieur.

—Quoi?... vous dites? fis-je absorbé dans ma douleur.

Puis, tout-à-coup:

—Qu'y a-t-il, m'écriai-je.

Je venais de m'entendre appeler.

—Tom! criait une voix à l'étage au-dessus. Tom! montez donc, espèce d'animal!

C'était Stringer. Je ne sais pourquoi, mais il y avait dans le ton de cette brutale apostrophe, quelque chose qui ranima mes esprits... Avec une agilité de chamois, je franchis les marches de l'escalier.

—De quel côté, criai-je.

—Par ici, mon vieux.

La voix partait du devant de la maison. Je franchis le palier obscur et, trouvant une porte ouverte, j'entrai.

—Allumez le gaz, Thomas, s'il vous plaît.

Stringer parlait avec le calme parfait... Je frottai une allumette, et, cherchant autour de moi, aperçus un candélabre.

Je me trouvais dans cette chambre à coucher, élégamment meublée, mais offrant pour l'instant le spectacle du plus grand désordre.

A n'en pas douter, une lutte furieuse s'était livrée à cette place. Pour m'en convaincre, il ne m'eût même pas été nécessaire de voir Stringer à genoux sur le lit, maintenant sous lui un homme de forte corpulence, à qui il présentait en pleine face, la gueule menaçante d'un revolver.

Mais ce n'était pas tout. Près de la fenêtre, pieds et mains liés, et de plus attachée au dossier d'une chaise, sur laquelle elle était assise, gisait une femme!... C'était ma femme, mon Anita!

Ses yeux, ses yeux adorés, imploraient les miens.

Incommensurable joie! j'allai à elle; avec toutes les précautions imaginables, je la délivrai de ses liens. Tremblant, ravi, je n'osais la serrer contre mon coeur. J'étais comme le condamné qui fait un rêve délicieux et qui craint d'être rappelé à la triste réalité.

XX

RECIT DE RAFFERTY

—Je ne sais pourquoi, dit tranquillement Stringer en lançant au plafond une bouffée de sa cigarette, mais j'ai eu un soupçon que l'évasion par la porte de la façade n'était qu'une ruse pour nous dépister. Aussi, pendant que vous courriez après nos bandits, je montais, moi, l'escalier... Il faisait plus noir qu'au milieu d'un troupeau de chats noirs, mais une minute ne s'était pas écoulée que je voyais trente-six chandelles. Le gentlemen avec lequel vous m'avez trouvé si occupé — comment s'appelait-il? Attendez... Ah ! oui, Torrente ! c'est cela Torrente—m'attendait, et il s'en fallut d'un cheveu que je ne fusse hors de l'affaire. Heureusement, le coup glissa sur ma tempe et j'eus assez de présence d'esprit pour en éviter un second. Dans ce but, je l'empoignai à bras le corps, bien décidé à ne plus le lâcher. Il en fit autant, du reste, et je crois qu'à partir de ce moment, nous eûmes l'un et l'autre beaucoup de besogne. Le fait est que nous luttâmes ainsi pendant quelque temps.

—Au bruit que vous faisiez, interrompit ma femme, ce devait être terrible.

—Finalement, reprit Stringer, j'eus le dessus et réussis à le coucher sur le bord de ce lit, je craignais de l'avoir un peu assommé, mais c'était pour son bien. Je vous ai entendu en bas et vous ai appelé.

C'était le lendemain du jour où Stringer avait sauvé mon Anita (je le nomme seul à dessein), car c'était surtout à sa présence d'esprit, à son courage, que je devais ce miracle.

Nous étions attablés dans le salon de l'appartement de l'hôtel où j'avais conduit ma femme, la veille au soir. Par faveur spéciale, Stringer était admis à déjeuner avec nous.

—Je ne sais comment vous exprimer ma gratitude, vieil ami, dis-je en lui tendant la main gauche—la droite tenait pour

l'instant prisonnière une autre petite main, ma propriété s'il vous plaît.

—N'essayez pas, répondit Stringer avec ce sang-froid qui n'appartenait qu'à lui... C'est inutile. Je mettrai cela avec le reste sur ma note d'honoraires. Pendant que j'y pense, vous avez dit hier matin que j'étais un drôle de type. Il faut que vous me payiez cela aussi.

Anita se récria. Pour elle, Stringer n'était pas un original, mais l'homme le meilleur, le fidèle ami de son époux, pour tout dire enfin, son sauveur.

Elle aussi étendit vers lui la main.

—Vous êtes à jamais notre ami, dit-elle chaleureusement.

Stringer prit la main qui lui était si gentiment offerte et la porta à ses lèvres.

—Voilà qui m'oblige, déclara-t-il, à donner un reçu pour solde; je suis largement payé.

John Nolan entra sur ces entrefaites.

—M'sieur Tom, s'écria-t-il, très excité. "L'Araignée" est là et demande à vous parler.

—Dites-lui de monter.

—"L'Araignée"? dit Anita, m'interrogeant des yeux.

En deux mots, j'expliquai le surnom donné à Rafferty; j'achevais à peine que celui-ci fit son entrée.

—Bonjour Monsieur et Madame, dit-il brusquement. Bonjour Docteur. Je vous apporte quelques petites nouvelles. Etes-vous disposés à m'entendre?

—Tout-à-fait, répondis-je pour nous trois.

Nolan, sur le seuil, offrait de la tête aux pieds, l'image de la curiosité elle-même.

—Vous pouvez rester, fis-je.

Quel regard de gratitude il me lança!

—Très bien, continua le Rafferty, et s'asseyant sans plus de façons, il étala sur la table une quantité de papiers.

—Ce ne sera pas long... J'ai profité de la nuit pour faire traduire de l'Espagnol en Anglais, les documents du Duc, votre ami. Les voici... Vous pourrez les examiner à loisir. Je vous en exposerai toutefois la substance... Ce matin, d'autre part, j'ai été faire un tour aux Tombs où j'ai pu avoir une petite conversation avec le nommé Torrente, votre ami, Docteur...

Un garçon bien intéressant et causeur de sa nature... J'en ai tiré pas mal de renseignements. Il était complice de ce Maladetta et connaissait l'affaire de bout en bout. Son témoignage, joint aux documents, confirme en tous points les hypothèses de "l'Araignée", Messieurs, et jette une clarté nouvelle sur le cas qui nous occupe... Vous vous souvenez qu'à mon avis, le pivot de cette diabolique machination devait être cette femme que le Duc surnommait "l'Enfant"... Je ne me trompais pas... Elle était la fille du vieux gentleman... Anita de Soria... où plutôt, elle ne l'était pas... Prenez patience, je vais m'expliquer!... Il semble certain qu'à la naissance d'Anita De Soria, le Duc expédia celle-ci outre-mer et la confia à des amis, lui substituant un enfant acheté à quelque paysan... C'est cette enfant qui, pour lui, devint "l'Enfant" et le fléau de son existence. Le Duc fit cela dans la crainte que son cher cousin Georges n'enlevât ou ne fit tuer son véritable enfant, dans le dessein de l'écartier de la succession au trône de Montebiancia... Il préférait, sans doute, vouer une étrangère à ce sort redoutable plutôt que sa fille elle-même. Il accomplit donc, comme je vous l'ai dit, la substitution et fit élever la vraie Anita par... par de "certains amis". Comme vous avez pu le voir dans son journal, le cousin Georges montrait des symptômes d'affaiblissement; le Duc commença donc à battre les cartes pour son compte. Son mari d'Amérique, Henry Morisson, était aussi son banquier, et le Duc, poursuivi par la haine de son parent, craignant d'être non seulement assassiné, mais encore dépouillé, décida de passer l'eau et d'aller lui-même verser ses fonds entre les mains de son homme de confiance... Il avait encore une autre raison pour faire ce voyage... mais n'anticipons pas... Cette femme, "l'Enfant", avait été instruite de sa véritable identité par les soins de notre ami Maladetta... J'ai découvert que ce Maladetta, bien qu'ayant occupé pendant un temps le poste de chef du "Service secret" de Montebiancia, était un malfaiteur professionnel, assassin quand il en trouvait l'occasion. Il eut connaissance du secret du Duc et le vendit à

"l'Enfant" qui, nécessairement, ne trouva pas la chose de son goût... Tous deux échafaudèrent leur plan... Ils décidèrent de supprimer le Duc et de brûler ses papiers. De sorte qu'à la mort du cousin Georges, "l'Enfant" monterait sur le trône comme Princesse de Montebiancia authentique... Maladetta comptait bien recevoir sa part de l'opération. Vous pouvez vous en rapporter à lui pour cela. La véritable Anita De Soria ne devait pas peser lourd dans la main de cette paire de coquins... le Duc non plus, du reste... Ils échouèrent cependant en Espagne. Le vieux Duc était un trop fin matois pour eux. Il refusait positivement de se laisser assassiner. C'est pourquoi Maladetta, bien qu'à court de fonds, le fila jusqu'ici... Une fois en Amérique, Maladetta, comme je le supposais, s'adjoignit un collaborateur, Torrente, le propriétaire de la maison où vous avez retrouvé votre épouse, et lui promit la moitié des quarante mille livres. Ils mirent la main sur le chauffeur Morgan et se l'attachèrent corps et âme... J'avais, je l'avoue, fait fausse route sur un point de mon raisonnement... Maladetta ne s'était point rendu à Greyfriars dans la crainte que le Duc échappât à l'embuscade Morgan-Torrente. Il y était bien allé dans le but exprès de tuer M. Morisson... Morisson, vous comprenez, était au courant de tout, et possédait l'entière confiance du Duc; aussi longtemps qu'il vivrait, "l'Enfant" et Maladetta n'auraient pas vécu tranquilles... C'est à peu près tout, je pense... Vous savez le reste... Un instant! Dieu me pardonne, j'allais oublier le principal; je veux dire la véritable Anita De Soria... Voici, Messieurs, son acte de naissance. Le Duc, par une préoccupation assez bizarre, vous l'avouerez, l'avait envoyée toute petite en Amérique et confiée à la garde d'Henry Morisson... Dans la famille du banquier, on la connaissait sous le nom d'Anita Suarez...

Le Rafferty s'arrêta comme s'il eût été frappé par une inspiration. Il nous regardait alternativement, jouissant des expressions diverses de nos visages. Stringer, je crois, fut le premier à revenir de sa surprise.

—Madame, dit-il en se levant pour s'in-

cliner gravement devant Anita. Je salue humblement la Princesse de Montebiancia.

La Princesse de Montebiancia demeurait assise, les yeux obstinément fixés sur son assiette. Un flot de sang envahit ses joues et s'étendit jusqu'à la racine même de ses beaux cheveux sombres.

Elle finit par lever la tête et son regard s'arrêta sur le mien avec une si infinie tendresse, que mon coeur s'arrêta, suspendu à ses lèvres entr'ouvertes.

—Sweetheart, soupira-t-elle. Puis, d'une voix plus assurée: Je remercie Dieu d'avoir fait de moi Mistress Plympton avant que mon titre ne vous ait été révélé. Si vous aviez su que j'étais une Princesse, chéri...

—C'est vrai, fis-je, je n'aurais pas osé.

Elle prit dans ses petites mains ma grande, mon énorme patte.

—Enfin! Etes-vous contente? demandai-je.

Question bien inutile, en vérité. La Princesse existait, mais la femme subsistait. La femme l'emporta sur la Princesse... et la femme était mon épouse.

.....

On enterra Henry Morisson ce jour-là. Peu de deuils furent plus sincères que le nôtre. Anita eut la douleur de ne pouvoir suivre les funérailles de son père. Le corps réclamé par le Gouvernement Espagnol fut ramené en Europe. Nous fîmes dire une messe pour le repos de son âme et ce fut là le seul hommage de piété filiale que put rendre Anita à ce père qu'elle n'avait vu, sans le connaître, que pendant quelques heures.

Le Rafferty se chargea de la dépouille de Maladetta. Comment le fit-il disparaître? C'est ce dont je ne me préoccupai guère. Il opéra par des procédés à lui, sur lesquels il est, je crois, inutile de s'apensantir.

Ce qui est certain, c'est que la justice ne fut pas saisie et que je n'eus pas à répondre de cet homicide involontaire.

Je n'en ai pas de remords. L'homme méritait son sort.

John Nolan médita bien, de temps à autre, de nous quitter.

Mais, comme d'une part, je n'aurais su comment me passer de lui, et que, d'autre part, je lui avais reconnu des talents ignorés de bonne d'enfants, je me vis obligé d'augmenter ses gages.



LA RAISON EST TOUTE SIMPLE



La dame.— Dites donc, charretier, comment se fait-il donc que votre cheval avance avec tant de peine ?
Le cocher, blagueur.— Cela n'a rien d'étonnant, madame, c'est sans doute parce qu'il a beaucoup de "malles"...

UN HOMME UNIVERSEL

Connaissez-vous Robineau? Non; tant pis. Quel artiste remarquable dans tous les genres! Quel dommage qu'il n'ait pas débuté.

Il est toujours peintre en bâtiments.

En 1885, il travaillait au ravalement de la maison qu'habitait Puvis de Chavannes. Un jour, il prend son courage à deux mains et vient montrer au Maître une petite pochade qu'il avait faite, pour se dégorger les doigts, avec le fond de ses pots de couleur.

—Epatant! s'exclama Puvis. Extraordinaire! Je n'ai jamais vu un mou de veau aussi bien exécuté.

—C'est le portrait de ma concierge, répondit modestement Robineau.

—Eh bien, mon ami, répliqua le Maître, fâchez-là vos échelles et venez travailler avec moi: dans trois ans, je vous promets la médaille d'honneur.

Et Robineau entra chez Puvis.

Un jour, feu Bertrand, le directeur de l'Opéra, entre à l'improviste dans l'atelier. Robineau, tout en copiant avec une touchante inexactitude une série de nez, chantait à tue-tête.

Quand il reviendra, le temps des cerises,
Et gai rossignol,..... etc.

—Vous, l'ami, lui dit Bertrand, vous avez cent mille francs par an dans le gosier.

—Envoyez promener la peinture, travaillez votre voix, et dans un an je vous fais débiter à des conditions superbes.

Et Robineau plaqua salement Puvis de Chavannes pour prendre des leçons de chant avec Machin.

Comme il fallait vivre, Robineau, le soir, figurait à l'Ambigu. Il ne s'en tirait pas mal, le gaillard, et même, un soir, Rochard le remarqua.

—Si vous aviez seulement dix-huit mois

de Conservatoire, vous feriez un tragédien parfait, dit-il à Robineau. Essayez; vous viendrez ensuite me retrouver, je vous recommanderai à Claretie.

Et Robineau entra dans la classe de Mounet-Sully, qu'il suivit sans aucun éclat.

Une fois qu'il faisait à l'un de ses amis de la télégraphie optique à travers la classe, pour lui faire savoir qu'on se retrouverait à la sortie.

—Vous avez de remarquables dispositions pour la pantomime, monsieur, lui dit le professeur. Cultivez-les; Mendès se chargera de les mettre ensuite en valeur.

Et Robineau cultiva ses dispositions pour la pantomime, tout seul, car il n'y avait pas en ce temps-là, au Conservatoire national, de classe de pantomime.

N'étant pas riche, Robineau, entre deux, était garçon d'écurie à la Compagnie des Omnibus.

Donval, qui dirigeait alors le Nouveau Cirque, le rencontra, perché sur une vieille rosse qu'il conduisait avec élégance.

—Hé, quel écuyer, mon ami. Quelques leçons de maintien dans un manège quelconque, et je vous prends chez moi.

Et Robineau consacra ses dernières économies à prendre des leçons de manège.

Justement, on repeignait le manège.

Entre deux reprises, Robineau, par rigolade, attrapa un pinceau et se mit à badigeonner le mur.

Il s'en tira si bien—parbleu—que l'entrepreneur, qui l'avait vu sans qu'il s'en doutât, vint le trouver et lui dit:

—Mon camarade, si jamais vous vouliez en faire votre carrière, vous n'avez qu'à venir me trouver. Il y aura toujours de l'ouvrage pour vous.

Et le lendemain, Robineau reprenait les brosses et les pots de couleur.

Ah! quel artiste!

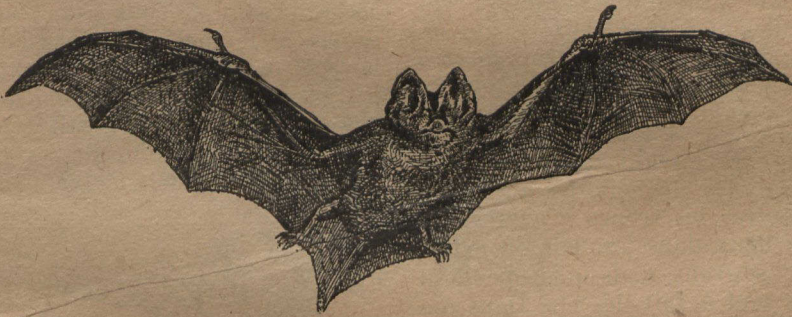


Chauves-Souris, Reines des Nuits...

LA principale caractéristique des chauves-souris, bêtes étranges entre les bizarres, est—chacun sait cela—de posséder des ailes leur permettant de voler. Cela leur donne un aspect des plus extraordinaires et qui paraîtrait encore bien plus fantastique si elles nous étaient moins familières. Ces ailes ne sont que des expansions de la peau soutenues, tel un parapluie par ses baleines, par les os des doigts démesurément allongés. C'est un instrument très imparfait et qui est à l'aile de l'oiseau ce qu'un parachute est à un ballon dirigeable. Le vol des chauves-

larges rappellent les mouvements lourds de la poule. La noctuelle est, de nos chauves-souris, celle qui vole avec le plus de vitesse et le plus de facilité. On la voit quelquefois avant le coucher du soleil exécuter autour de nos clochers, en compagnie des hirondelles, des cerceles rapides et hardis. C'est elle aussi qui, de toutes les chauves-souris, a les ailes les plus étroites et les plus allongées: elles sont à peu près trois fois plus longues que larges.

En général, le vol des chauves-souris n'est que momentané; il ne peut être soutenu. Après avoir décrit quelques cabrio-



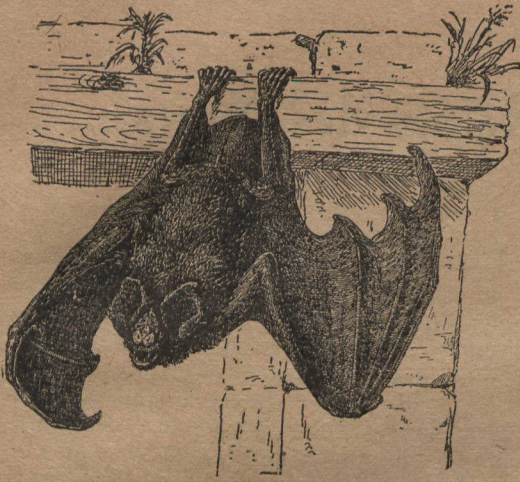
Cette chauve-souris a bien l'air un peu renfrogné, mais, ne craignez rien, elle n'est pas méchante du tout.

souris—tout le monde l'a remarqué—est "papillonnant" et nullement comparable à celui des oiseaux. C'est que ce vol n'est pas du vol à proprement parler; c'est plutôt une série de chutes et de relèvements successifs: l'animal lutte avec la pesanteur, mais ne joue pas avec elle comme le font par exemple avec tant de désinvolture les goélands ou les mouettes.

De la forme des ailes dépendent la force du vol et la physionomie de ses mouvements. Sous ce rapport, les chauves-souris offrent presque autant de différences que les oiseaux: les espèces à ailes longues et étroites ont le vol rapide et agile de l'hirondelle; celles qui ont des ailes courtes et

les dans l'air, elles viennent s'accrocher à une branche d'arbre ou à une corniche, pour repartir un instant après. Avant de s'envoler, elles éloignent la tête de la poitrine, lèvent les ailes, écartent les doigts, dressent la queue et l'éperon et commencent à battre l'air de leurs ailes. Ce n'est qu'après ce petit "entraînement" qu'elles se laissent aller dans l'air. Pour bien partir, il faut donc qu'elles soient suspendues la tête en bas et qu'elles aient suffisamment d'espace pour s'étendre. A terre, elles s'enlèvent très difficilement; elles n'y parviennent qu'après avoir sauté en l'air à plusieurs reprises.

La vie des chauves-souris est assez mo-



Le nez de cette chauve-souris est plutôt compliqué, mais il lui est très utile pour se diriger la nuit à la poursuite des insectes.

notone. Elles ne sortent que la nuit, et rentrent chez elles bien avant le lever du soleil. Dans le jour, elles restent immobiles, accrochées la tête en bas par les pattes, dans diverses cavités qu'elles ont trouvées à leur disposition et que chaque espèce choisit d'ailleurs suivant ses goûts. Les uns préfèrent les clochers, les autres les grottes, d'autres les troncs d'arbres, en un mot des lieux dans lesquels on ne les dérange pas souvent, mais qui cependant ne sont pas tout à fait déserts. Dans nos campagnes on les voit souvent s'abriter dans les cheminées, d'où cette opinion très répandue et absurde qu'elles recherchent le lard et autres viandes fumées, simple légende qui ne repose sur rien.

On peut encore trouver des chauves-souris dans les puits.

Etant allé avec mon fils, dit un écrivain, pour chercher des vespertillions dans les vieux édifices, nous nous étions munis d'une lanterne et de bonnes cordes en cas de besoin. Après avoir cherché dans plusieurs endroits sans qu'il nous fût possible d'en découvrir, bien que le sol fût couvert de leurs ordures noires, nous montâmes au milieu d'une tour, où bientôt nous entendîmes leurs cris; ils paraissaient d'une espèce de puits que les habitants prétendent être d'anciennes oubliet-

tes; à la lueur de la lanterne nous reconnûmes une masse de chauves-souris qui s'y trouvaient à une petite profondeur. Cette découverte me rendit joyeux; avec un filet que j'avais arrangé au bout d'un bâton, on en prit une grande quantité, mais le poids de ces animaux et leurs mouvements, le firent échapper du bâton et tomber au fond du puits. J'avoue que j'étais au désespoir de ce malencontreux événement, qui allait peut-être me priver de quelque nouveauté. Voyant mon désappointement, mon fils me pria de lui permettre de descendre en se laissant glisser par la corde que nous avions emportée. Après avoir hésité un instant, je le lui accordai. Mais à peine fut-il en bas, il heurta une si grande quantité de chauves-souris, réunies en masse, que bientôt la lanterne que nous avions descendue, pour l'éclairer, au moyen d'une ficelle, se trouva éteinte par le vent que produisaient les ailes de ces animaux. Mon fils s'était empressé de ramasser le filet qu'il avait trouvé au bord d'un grand trou; il l'avait placé entre ses dents encore à moitié plein de chauves-souris, et grimpait à la corde au milieu d'un tourbillon de ces animaux, et c'est à peine si nous pouvions nous-mêmes



Roussette mangeant un fruit.

Elle n'est peut-être pas aussi confortablement attablée qu'au Grand-Hôtel, mais elle ne s'en porte pas plus mal pour cela et mange de bon appétit.

rester au bord du puits pour l'attendre, tant il en sortait à la fois : elles nous battaient la figure avec leurs ailes, ce qui devenait très importun. Lorsque nous le regumes, plusieurs chauves-souris se trouvaient attachées sur sa blouse, d'autres lui avaient blessé les mains.

Nous ne crûmes pas nous tromper en évaluant à plus de trois mille le nombre des chauves-souris qui sortirent de cet endroit ; elles s'étaient répandues partout dans la tour, de sorte qu'on entendait un

De même que leur intelligence, leur amour maternel est peu développé. Elles ne pensent, en somme, qu'à dormir et à manger. Il est cependant d'observation facile que ce sont des petits animaux soigneux de leur toilette. Après son repas, la chauve-souris en captivité se bichonne. Suspendue par une patte, elle se sert de l'autre en guise d'éponge, qu'elle humecte fréquemment de salive et qu'elle promène



Êtres fantastiques, terrifiants, ces chauves-souris augmentent encore leur bizarrerie par des attitudes bien faites pour frapper l'imagination.

bruit semblable à celui que produit le vent à travers les arbres.



Les chauves-souris ne sont actives que pendant la belle saison. Tout l'hiver elles demeurent endormies dans les diverses cavités où elles élisent domicile : elles restent ainsi immobiles, suspendues la tête en bas aux aspérités des grottes, aux poutres des greniers, aux crochets des piliers, généralement agglomérées par centaines.

très adroitement sur la fourrure de sa face et de son corps ; puis, elle lèche copieusement l'intérieur et l'extérieur de sa membrane aliforme, la lissant ensuite de son museau qu'elle presse énergiquement contre toute la surface de l'expansion. Ces divers mouvements sont rapides, pleins de dextérité et de souplesse.

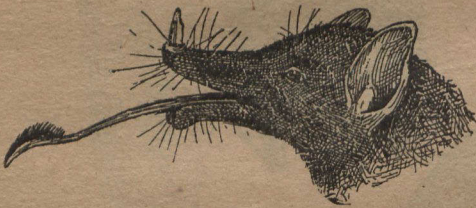
Si leur cerveau est faible, par contre certains de leur sens sont merveilleux. Comme il y a lieu de s'y attendre chez des animaux nocturnes, la vue est chez eux très réduite, du moins pendant le

jour, mais elle est suppléée par le toucher dont la sensibilité est remarquable. Pour s'en convaincre, on prive quelques chauves-souris de la vue au moyen de petites bandelettes de taffetas, nouées sur les yeux et on les lâche dans une salle où l'on a entrecroisé de mille manières des fils ne laissant entre eux que des espaces égaux à l'envergure de la petite bête. Au milieu de ce labyrinthe, les chauves-souris volent sans toucher aucun fil.



Au point de vue de la nourriture, les chauves-souris se classent en trois groupes : les mangeuses d'insectes, les mangeuses de fruits et les suceuses de sang.

Les premières sont à peu près les seules qui existent dans nos contrées et, sous ce rapport, elles rendent de grands services



Tête de vampire. Pour une drôle de figure, c'est une drôle de figure... Son air goguenard indique bien ses mauvais dessins.

aux agriculteurs. Leur appétit est, en effet, formidable. Une seule noctuelle peut manger treize hannetons en un seul repas.



Parmi les chauves-souris mangeuses de fruits, il faut citer la roussette— dont la chair, soit dit en passant, a assez bon goût.—Les roussettes habitent de préférence les forêts les plus épaisses et couvrent souvent les arbres de leurs nombreuses bandes. Elles se retirent peu dans les fentes ou les trous, quoique cependant on les trouve parfois dans des creux d'arbres, et toujours par centaines. Le plus ordinairement, elles se suspendent aux branches par séries, en s'enveloppant chacune la tête et le corps de leurs ailes. Dans

les sombres forêts vierges, elles volent quelquefois pendant le jour, mais leur vie ne commence en réalité qu'avec le crépuscule. Leur vue perçante, la nuit, et leur odorat, très fin leur font découvrir de loin des arbres chargés de fruits savoureux et mûrs ; elles y viennent à la suite l'une de l'autre, et bientôt elles s'y réunissent en bandes innombrables, qui dévalisent promptement un arbre. Elles savent très bien ne s'attaquer qu'aux fruits les plus mûrs et laisser aux autres ceux qui ne sont pas à leur convenance. Elles sucent les fruits plutôt qu'elles ne les mangent ; quelques espèces paraissent même se contenter du suc des fleurs. On dit qu'elles rejettent la pulpe et n'avalent que le jus ; mais il est bien constaté qu'elles dévorent complètement certains fruits. Ceux qui sont doux et odorants, tels que les bananes, les pêches, les baies de gui et les raisins sont particulièrement recherchés par les roussettes. Lorsqu'elles ont envahi un verger, elles y pâturent toute la nuit. Le bruit qu'elles font en mangeant les trahit de très loin, tant il est fort. Dans les contrées où les roussettes sont nombreuses, on est obligé de protéger certains arbres avec des filets, leurs ailes rendant tous les autres moyens illusoire. Elles ne se dérangent pas pour quelques coups de feu ; c'est tout au plus si elles quittent un arbre pour aller continuer leur repas sur un autre.



En ce qui concerne les vampires, on a beaucoup exagéré leur férocité. En temps ordinaire, en effet, ils mangent surtout des insectes et des fruits ; ce n'est que lorsque la nourriture devient rare qu'ils sucent le sang des mammifères, et encore y prennent-ils des formes puisque la blessure qu'ils font est presque invisible.

Les vampires s'attaquent surtout aux bêtes de trait et de somme. Mais ils ne causent pour ainsi dire aucun dommage par leur morsure, parce que la quantité de sang qu'ils soutirent aux animaux est très petite. C'est surtout à l'époque des froids au moment où les insectes font défaut, que les vampires s'attaquent aux bêtes de somme. Tant que le cheval ou le

mulet est encore éveillé, il ne laisse pas approcher les vampires ; il devient inquiet, frappe des pieds, s'agite et chasse l'ennemi qui voltige autour de lui ; seuls les animaux endormis se laissent tranquillement tirer du sang. Ce qu'on raconte de la prétendue ventilation qu'exercent les vampires n'est qu'une fable. Ils sont tellement absorbés dans leur acte, que les gardiens qui visitent de temps en temps les bestiaux peuvent les saisir et les tuer.

Les chauve-souris s'attaquent aussi à l'homme endormi.



Les chauves-souris se marient à l'automne, mais leur progéniture ne naît qu'au printemps suivant, c'est-à-dire après la

doute inverse, pour que la tête soit en contact avec les mamelles ; il ne prend la position favorable que pendant le vol de sa mère, à la surface de laquelle il se meut avec la plus grande facilité, en s'accrochant à sa peau à l'aide des griffes de ses pattes et de ses ailes. On en voit qui, pendant que leur nourrice captive a les ailes étendues, passent au-dessous d'elles, montent derrière son dos et se fixent à volonté où ils veulent. Mais les mouvements du petit ne se font pas sans qu'il enfonce profondément ses ongles acérés dans la peau de sa mère, et la douleur de celle-ci se manifeste par des cris, ainsi que par les morsures qu'elle fait au jeune animal pour arrêter sa singulière pérégrination sur son corps.



Vampire au vol.

saison de l'hibernage.

Elles ne mettent au monde en général qu'un seul petit. Celui-ci, à peine né, se cramponne à sa mère qui ne s'en sépare pour ainsi dire jamais, et c'est un spectacle vraiment curieux de voir la mère voler avec sa progéniture accrochée sous son ventre.

Les chauves-souris, cependant, ne paraissent pas avoir beaucoup d'affection pour leur progéniture, car lorsqu'elles sont capturées et que le petit les gêne par ses mouvements, elles le mordent avec rage. Du reste, lorsque les chauves-souris sont en repos et accrochées aux voûtes des cavernes, le petit très probablement est dans une situation différente et sans

La chute d'un jeune n'a pas toujours, on va le voir, un dénouement fatal. Quand il se sentit choir, un nourrisson déploya instinctivement ses ailes converties ainsi en une sorte de parachute improvisé, réduisant notablement la vitesse de la chute. A peine eut-il touché le sol, que sa mère l'y avait déjà rejoint. Se couchant alors sur son petit, incapable de tout mouvement, la tendre mère lui offrit le mamelon qu'il saisit avec empressement, car le choc amorti ne l'avait pas étourdi. Il s'agissait maintenant de quitter la terre, chose peu commode pour la pauvre ainsi chargée. Elle y réussit cependant, après une longue série d'essais infructueux, après une succession ininterrompue de

sauts précipités ressemblant "à la marche d'un homme à très courtes jambes qui courrait avec des béquilles trop grandes pour lui." Le départ fut marqué d'un tout petit cri de triomphe trahissant la joie de la courageuse mère.

Un fermier a affirmé avoir vu une chauve-souris du sein de laquelle le jeune venait de se détacher, déployer assez de diligence pour parvenir à rattraper son petit dans ses ailes grandes ouvertes, avant qu'il eût atteint le sol.



Chauve-souris allaitant son petit. On pour-rait en faire l'emblème de la maternité, mais le "modèle" est si vilain . . .

La Journée du Pêcheur A La Ligne

LA veille du jour où il devait, pour la première fois de sa vie, lancer un hameçon dans une rivière, M. Patissot se procura, contre la somme de 25 cents, le "Parfait Pêcheur à la Ligne." Il apprit, dans cet ouvrage, mille choses utiles, mais il fut particulièrement frappé par le style, et il retint le passage suivant :

"En un mot, voulez-vous, sans soins, sans documents, sans préceptes, voulez-vous réussir et pêcher avec succès à droite, à gauche ou devant vous, en descendant ou en remontant, avec cette allure de conquête qui n'admet pas de difficulté ? Eh bien, pêchez avant, pendant et après l'orage, quand le ciel s'entr'ouvre et se zèbre de lignes de feu, quand la terre s'émeut par les roulements prolongés du tonnerre ; alors, soit avidité, soit terreur, tous les poissons agités, turbulents, confondent leurs habitudes dans une sorte de galop universel.

"Dans cette confusion, suivez ou négligez tous les diagnostics des chances favorables, allez à la pêche, vous marchez à la victoire !"

Puis, afin de pouvoir captiver en même temps des poissons de toutes grosseurs, il acheta trois instruments perfectionnés, cannes pour la ville, lignes sur le fleuve, se déployant démesurément au moyen d'une simple secousse. Pour le goujon, il eut des hameçons no 15, du no 12 pour la brème, et il comptait bien, avec le no 7, emplir son panier de carpes et de barbilions. Il n'acheta pas de vers de vase, qu'il était sûr de trouver partout, mais il s'approvisionna d'asticots. Il en avait un grand pot tout plein ; et, le soir, il les contempla. Les hideuses bêtes, répandant une puanteur immonde, grouillaient dans leur

bain de son, comme elles font dans les viandes pourries ; et Patissot voulait s'exercer d'avance à les accrocher aux hameçons. Il en prit une avec répugnance ; mais, à peine l'eut-il posée sur la pointe aiguë de l'acier courbé, qu'elle creva et se vida complètement. Il recommença vingt fois de suite, et il aurait peut-être continué toute la nuit, s'il n'eût craint d'épuiser toute sa provision de vermine.

Il partit par le premier train. La gare était pleine de gens armés de cannes à pêche. Les unes, comme celles de Patissot, semblaient de simples bambous ; mais les autres, d'un seul morceau, montaient dans l'air en s'amincissant. C'était comme une forêt de fines baguettes qui se heurtaient à tout moment, se mêlaient, semblaient se battre comme des épées, ou se balancer comme des mâts au-dessus d'un océan de chapeaux de paille à larges bords.

Quand la locomotive se mit en marche, on en voyait sortir de toutes les portières, d'un bout à l'autre du convoi, le train avait l'air d'une longue chenille qui se déroulait par la plaine.

On descendit à la station et la voiture fut emportée d'assaut. Un amoncellement de pêcheurs se tassa sur le toit, et, comme ils tenaient leurs lignes à la main, la guimbarde prit tout à coup l'aspect d'un gros porc-épic.

Tout le long de la route, on voyait des hommes se diriger dans le même sens, comme pour un immense pèlerinage vers une Jérusalem inconnue. Ils portaient leurs longs bâtons effilés, rappelant ceux des anciens fidèles revenus de Palestine, et une boîte en fer-blanc leur battait le dos. Ils se hâtaient.

Bientôt, le fleuve apparut. Sur ses deux bords, une file de personnes, des hommes

en redingote, d'autres en coutil, d'autres en blouse, des femmes, des enfants, même des jeunes filles prêtes à marier, pêchaient.

Patissot se rendit au barrage où son ami Polyte l'attendait. L'accueil de ce dernier fut froid. Il venait de faire connaissance avec un gros monsieur de cinquante ans environ, qui paraissait très fort, et dont la figure était brûlée du soleil. Tous les trois, ayant loué un grand bateau, allèrent s'accrocher presque sous la chute du barrage, dans les remous où l'on prend le plus de poisson.

Polyte fut tout de suite prêt, et, ayant amorcé sa ligne, il la lança, puis il demeura immobile, fixant le petit flotteur avec une attention extraordinaire. Mais, de temps en temps, il retirait son fil de l'eau pour le jeter un peu plus loin. Le gros monsieur, quand il eut envoyé dans la rivière ses hameçons bien appâtés, posa la ligne à son côté, bourra sa pipe, l'alluma, se croisa les bras, et, sans un coup d'oeil au bouchon, il regarda l'eau couler. Patissot recommença à crever des asticots. Au bout de cinq minutes, il interpella Polyte :

— Mon ami, vous seriez bien aimable de mettre ces bêtes à mon hameçon. J'ai beau essayer, je n'arrive pas.

Polyte releva la tête :

— Je vous prierai de ne pas me déranger, monsieur Patissot ; nous ne sommes pas ici pour nous amuser.

Cependant, il amorça la ligne, que Patissot lança, imitant avec soin tous les mouvements de son ami.

La barque, contre la chute d'eau, dansait follement ; des vagues la secouaient, de brusques retours de courant la faisaient virer comme une toupie, quoiqu'elle fût amarrée par les deux bouts ; et Patissot, tout absorbé par la pêche, éprouvait un malaise vague, une lourdeur de tête, un étourdissement étrange.

On ne prenait rien, cependant : le petit père Polyte, très nerveux, avait des gestes secs, des hochements de front désespérés ; Patissot en souffrait comme d'un désastre ; seul, le gros monsieur, toujours immobile, fumait tranquillement, sans s'occuper de sa ligne. A la fin, Patissot,

navré, se tourna vers lui, et d'une voix triste :

— Ça ne mord pas ?

L'autre répondit simplement :

— Parbleu !

Patissot, étonné, le considéra :

— En prenez-vous quelquefois beaucoup ?

— Jamais !

— Comment, jamais ?

Le gros homme, tout en fumant comme une cheminée de fabrique, lâcha ces mots, qui révolutionnèrent son voisin :

— Ça me gênerait rudement si ça mordait. Je ne viens pas pour pêcher, moi, je viens parce qu'on est très bien, ici ; on est secoué comme en mer ; si je prends une ligne, c'est pour faire comme les autres.

M. Patissot, au contraire, ne se trouvait plus bien du tout. Son malaise, vague d'abord, augmentant toujours, prit une forme enfin. On était, en effet, secoué comme en mer, et il souffrait du mal des paquebots.

Après la première atteinte un peu calmée, il proposa de s'en aller ; mais Polyte, furieux, faillit lui sauter à la face. Cependant, le gros homme, pris de pitié, ramena la barque d'autorité, et, lorsque les étourdissements de Patissot furent dissipés, on s'occupa de déjeuner.

Deux restaurants se présentaient.

L'un, tout petit, avec un aspect de guinguette, était fréquenté par le frein des pêcheurs. L'autre, qui portait le nom de "Chalet des Tilleuls", ressemblait à une villa bourgeoise et avait pour clientèle l'aristocratie de la ligne. Les deux patrons, ennemis de naissance, se regardaient haïneusement par-dessus un grand terrain qui les séparait, et où s'élevait la maison blanche du garde-pêche et du barragiste. Ces autorités, d'ailleurs, tenaient, l'une pour la guinguette, l'autre pour les Tilleuls, et les dissentiments intérieurs de ces trois maisons isolées reproduisaient l'histoire de toute l'humanité.

Polyte qui connaissait la guinguette, y voulait aller :

— On y est très bien servi, et ça n'est pas cher ; vous verrez. Du reste, monsieur Patissot, ne vous attendez pas à me griser comme vous avez fait dimanche dernier ; ma femme était furieuse, savez-vous,

et elle a juré qu'elle ne vous pardonnerait jamais!

Le gros monsieur déclara qu'il ne mangerait qu'aux Tilleuls, parce que c'était, affirmait-on, une maison excellente, où l'on faisait la cuisine comme dans les meilleurs restaurants.

—Faites comme vous voudrez, déclara Polyte; moi, je vais où j'ai mes habitudes.

Et il partit. Patisot, mécontent de son ami, suivit le gros monsieur.

Ils déjeunèrent en tête à tête, échan-

sant. Ça continuait à ne pas mordre; Patisot, maintenant, en prenait son parti.

Une famille s'approcha. Le père, avec des favoris de magistrat, tenait une ligne démesurée; trois enfants du sexe mâle, de tailles différentes, portaient des bambous de longueurs diverses, selon leur âge, et la mère, très forte, manoeuvrait avec grâce une charmante canne à pêche ornée d'une faveur à la poignée. Le père salua:

—L'endroit est-il bon, messieurs?

Patisot allait parler quand son voisin répondit:

—Excellent!

Toute la famille sourit et s'installa autour des deux pêcheurs. Alors, Patisot fut saisi d'une folle envie de prendre un poisson, un seul, n'importe lequel, gros comme pour une mouche, pour inspirer de la considération à tout ce monde; et il se mit à manoeuvrer sa ligne comme il avait vu son ami le faire dans la matinée. Il laissait le flotteur suivre le courant jusqu'au bout du fil, donnait une secousse, tirait les hameçons de la rivière; puis, leur faisant décrire en l'air un large cercle, il les rejetait à l'eau quelques mètres plus haut. Il avait même, pensait-il, attrapé le chic pour faire ce mouvement avec élégance, quand sa ligne, qu'il venait d'enlever d'un coup de poignet rapide, se trouva arrêtée quelque part derrière lui. Il fit un grand effort; un grand cri éclata dans son dos, et il aperçut, décrivant dans le ciel une courbe de météore, et accroché à l'un de ses hameçons, un magnifique chapeau de femme, chargé de fleurs, qu'il déposa, toujours au bout de sa ficelle, juste au beau milieu du fleuve.

Il se retourna effaré, lâchant sa ligne, qui suivit le chapeau, filant avec le courant, pendant que le gros monsieur, son nouvel ami, renversé sur le dos, riait à pleine gorge. La dame, décoiffée et stupéfaite, suffoquait de colère; le mari se fâcha tout à fait, et il réclamait le prix du chapeau que Patisot payait bien le triple de sa valeur.

Puis, la famille partit avec dignité.

Patisot prit une autre canne, et, jusqu'au soir, il baigna des asticots. Son voisin dormait tranquillement sur l'herbe. Il se réveilla vers sept heures.



gèrent leurs manières de voir, se communiquèrent leurs impressions et reconnurent qu'ils étaient faits pour s'entendre.

— o —

Après le repas, on se remit à pêcher, mais les deux nouveaux amis partirent ensemble le long de la berge, s'arrêtèrent contre le pont du chemin de fer, et jetèrent leurs lignes à l'eau, tout en cau-

—Allons-nous-en ! dit-il.

Alors, Patissot retira sa ligne, poussa un cri, tomba d'étonnement sur le derrière. Au bout du fil, un tout petit poisson se balançait. Quand on le considéra de plus près, on vit qu'il était accroché par le milieu du ventre ; un hameçon l'avait happé au passage, en sortant de l'eau.

Ce fut un triomphe, une joie démesurée. Patissot voulut qu'on le fit frire pour lui tout seul. Pendant le dîner, l'intimité s'accrut avec sa nouvelle connaissance. Il apprit que ce particulier habitait non loin, il canotait à la voile depuis trente

ans sans découragement, et il accepta à déjeuner chez lui pour le dimanche suivant, avec la promesse d'une bonne partie de canot dans le "Plongeon", clipper de son ami.

La conversation l'intéressa si fort qu'il en oublia sa pêche.

La pensée lui en vint seulement après le café, et il exigea qu'on la lui apportât. C'était, au milieu de l'assiette, une sorte d'allumette jaunâtre et tordue. Il la mangea, cependant, avec orgueil, et, le soir, sur l'omnibus, il racontait à ses voisins qu'il avait pris, dans la journée, quatorze livres de friture.



Les Bêtes A L'Attitude Bizarre

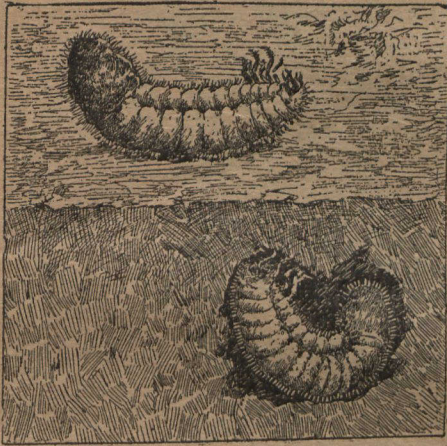
ON dit qu'il n'y a pas de règle sans exception et cet adage ne saurait mieux s'appliquer qu'à l'histoire naturelle. La nature aime l'imprévu et c'est ce qui rend le charme de son étude si attrayant. Une des exceptions les plus bizarres que l'on puisse signaler est certainement la position que prennent certaines bêtes. Chez les innombrables animaux qui peuplent la surface du globe, le ventre est tourné vers la terre, tandis que

fort joli, mais sa larve est dépourvue de toute beauté.

C'est un gros ver ventru, bedonnant, gras à lard, et ressemblant tout à fait à un ver blanc. Comme ce dernier d'ailleurs, il a la désagréable habitude de manger les racines des plantes potagères et de causer parfois de véritables désastres dans les plantations de légumes ou de fraisiers. Chacun de ses anneaux se plisse sur le dos en trois bourrelets recouverts de cils fauves et raides comme ceux d'une brosse. Au ventre, se trouvent aussi quelques cils plus courts et trois paires de pattes, peu dégourdies il est vrai, mais développées normalement.

Ce ver, qui semble fait pour marcher sur ses pattes comme les autres insectes, a pris la singulière habitude d'avancer sur le dos, le ventre en l'air, et par suite, les pattes gigotant dans le vide. Il marche par des mouvements de contraction de ses anneaux. Rien de plus étrange que cette gymnastique à rebours quand on la voit pour la première fois : on croit le ver atteint de folie momentanée, mais si on le met sur le ventre, il se retourne immédiatement sur le dos et se met à fuir de toute la vitesse non de ses pattes, mais de ses anneaux.

Cette marche à l'envers est assez rapide et ne le cède pas en vitesse à celle d'un vers de même grosseur cheminant sur des pattes. Elle lui serait même supérieure sur une surface polie, où la marche pedestre est entravée par de continuels glissements, tandis que les nombreux cils des bourrelets dorsaux y trouvent appui nécessaire en multipliant les points de contact. Sur le bois raboté, sur une feuille de papier et jusque sur une lame de verre, on les voit se déplacer avec la même aisance que sur le sol. En une minute, sur le bois d'une table, ils parcourent une longueur de 8 pouces.



Les insectes ont parfois des idées fantasmagoriques. Voyez un peu ces vers qui marchent sur le dos et les pattes en l'air !

le dos regarde le ciel. Or, il est quelques espèces, très peu nombreuses, il est vrai, où cette orientation est renversée sans qu'on puisse savoir pourquoi.

Le plus net des exemples à citer, et aussi l'un des plus intéressants par la facilité avec laquelle on peut le vérifier, est celui de la larve de la cétoïne, ce bel insecte mordoré, vert métallique aux reflets bronzés, qui hante les fleurs les plus belles, les roses notamment. L'insecte parfait est



Le monde aquatique eût été jaloux si, lui aussi, n'avait eu son insecte condamné à vivre le ventre en l'air. La nature ne l'a pas voulu et lui a donné les notonectes, jolis insectes aux couleurs fraîches et brillantes, tout de velours habillés, que l'on rencontre dans quelques mares. Ces notonectes, dont la forme rappelle un peu celle d'une barque, nagent toujours le ventre en l'air et le dos en bas.

Un dos relevé en dos d'âne ou de carène

mœurs que les adultes; leur couleur est vert jaunâtre et leurs ailes sont absentes. Elles changent plusieurs fois de peau et leur répouille elle-même la position renversée qui leur donne un aspect si singulier.



Rappelons aussi l'attitude de certains animaux qui passent la plus grande partie de leur existence suspendus aux branches par les pattes, le dos tourné vers le sol,



Vous croyez avoir des fruits devant les yeux? Non! Ce sont de gentilles petites perruches qui ont prit l'habitude de vivre ainsi la tête en bas.

arondie, et revêtue d'un velouté qui le rend imperméable, des franges fines et nombreuses qui garnissent les pattes postérieures et les bords du ventre, comme de véritables nageoires, favorisent et cette attitude et la prestesse des mouvements natatoires de la notonecte.

Les notonectes respirent par l'extrémité postérieure de leur ventre qu'elles viennent étaler à la surface de l'eau, où elles semblent comme suspendues. Mises à terre, elles sautillent, mais dans une position normale, c'est-à-dire sur le ventre.

Les larves des notonectes ont les mêmes

ainsi que celle du poisson connu sous le nom de tetraodon, qui nage habituellement le dos tourné vers le fond de la mer.



Mais pour avoir terminé ce qui a trait aux animaux ayant une attitude singulière, il nous faut encore dire quelques mots de gentilles petites perruches de l'Inde et des Philippines, les "perruches-suspendues" qui, par une bizarrerie vrai-

Les Bêtes à l'attitude bizarre

ment singulière, se tiennent presque constamment la tête en bas, accrochées par les pattes aux branches des arbres. A les voir ainsi, on les prendrait pour des fruits du plus beau vert, d'autant plus qu'elles ont l'habitude de se réunir à plusieurs pour faire la sieste sur le même arbre.

Elles passent presque toute leur existence à dormir; mais lorsqu'elles se réveillent — ce qui leur arrive environ une fois par jour, — elles témoignent d'une grande activité, se répandent dans les environs pour sucer le jus des fruits ou le nectar des fleurs.



Drôle d'idée de nager—toute la vie—le ventre en l'air! Les notonectes semblent cependant s'y complaire...



Dans le Caucase

Un Mariage en Mingrelie

Les fiançailles se célèbrent avec une certaine pompe. La jeune fille revêt ses plus beaux atours, se farde et, voilée, attend dans une chambre, avec son père et sa mère, l'arrivée du fiancé. Alors,

les parents du jeune homme arrivent et le père fait la demande officielle, les autres répondent :

— Nous vous agréons.

On se salue trois fois ; et le père du jeune homme met une bague au doigt de la fiancée, lui offre une image religieuse et un chapelet d'ambre. Le soir, dîner de famille. On ne se marie souvent que trois ans après. La jeune fille a une chambre où elle peut recevoir son fiancé. La noce a généralement lieu chez le mari ; alors, ses parents, ses amis vont chercher la fiancée. On donne beaucoup de cadeaux en argent, et celui qui les reçoit inscrit la somme sur un registre pour rendre l'équivalent à l'occasion. Une tente en branches est dressée pour les deux cents ou trois cents convives. On va jusqu'à un demi-mille au-devant de la jeune fille ; à l'arrivée, la belle-mère offre du sucre qu'elle met sur les lèvres de sa future belle-fille, lui souhaitant le bonheur et le miel (la joie) de sa vie nouvelle et que son langage en conserve la douceur. Chez les paysans, la dot fait partie du cortège ; des caisses de bois à couleurs brillantes et ornées de fer-blanc contiennent les matelas, coussins, draps, couvertures, confectio-

nés par la mariée elle-même. La noce s'avance ; la mariée est conduite par une matrone (souvent, sa nourrice) dans une chambre où on l'habille ; puis on va à l'église.

Un garçon d'honneur, qui devient l'ami de la maison, tient sur les têtes des époux deux couronnes nuptiales en filigrane d'or ornées d'une croix. On étend à l'église, sous les pas des mariés, un tapis de soie rose, ou, quelquefois, une simple toile. Le public ne peut s'appuyer au mur, cela porterait malheur. Les parents suivent anxieusement du regard la flamme des cierges que tiennent les époux ; celui dont la cire brûlera plus longtemps survivra à l'autre. A la porte, on commence les félicitations et les embrassades ; puis, éclatent des coups de fusil, des chants, et, enfin le repas nuptial commence. Puis, on amène un petit garçon de sept à huit ans, qu'on assied sur les genoux de la mariée et qui devient son nourrisson. A table, le mari est à côté de sa femme et reçoit les félicitations. Le repas servi, le mari se sauve ; la mariée attend, sans lever les yeux, que la matrone l'invite à se lever à son tour : celle-ci l'emmène, toujours voilée, avec les parents du mari, à une table où il n'y a point d'hommes ; elle se met à côté d'elle et choisit, pour l'autre côté de la mariée, la femme la plus laide de l'assemblée. Les femmes se mettent sur le même banc de l'intimité. Alors, commencent, à la grande table, des libations et des toasts sans fin. Les "maravel jamières" disent à l'épousée :

— Que tes pas soient heureux ! Dieu veuille que tu apportes la chance !

Cela dure toute la nuit et la palme est à celle des deux familles qui boit le plus et mange le plus copieusement.

Au milieu du dîner, la mariée, qui n'a ni mangé ni ri, est délivrée de son voile, et la matrone demande la permission de l'emmener dans la chambre nuptiale, où elle trouve un repas fin.

Le repas continue au dehors. A l'aurore, le mari se lève, la matrone arrive et le revêt de ses plus beaux habits. On fait des cadeaux : chevaux, armes ou autres choses, à ses parents et au garçon d'honneur. Au bout d'une semaine, la matrone part, au grand désespoir de la mariée, emportant force présents. Pendant un an, les jeunes époux sont pleins d'égards pour

leurs parents, ne s'asseyant jamais devant eux, et la jeune femme s'occupe du ménage, brode sur peau et confectionne mille jolies choses destinées à ceux-ci.

Pour éviter tout ce cérémonial, beaucoup de mariages se font par enlèvement. Dans ce cas, on convient du rendez-vous. Accompagné de ses amis, le jeune homme part à cheval, au galop, va trouver le prêtre, et le mariage se fait un peu comme en Ecosse autrefois, à Gretna-Green. Si le mariage est avantageux, les parents pardonnent ; sinon, ils vont à l'église jurer leur malédiction sur l'Évangile, et la guerre devient terrible entre les deux familles.



Promenade dans les Bois

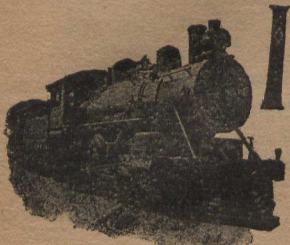
Quand nous sommes allés, les feuilles étaient vertes,
Les cigales chantaient sous un joyeux soleil,
Les ruisseaux scintillaient, les papillons alertes
Pavoisaient le chemin de leur drapeau vermeil.

Quand nous sommes venus, les campagnes désertes
Révélaient de la nuit le lugubre appareil ;
Les arbres étaient noirs, et leurs massifs inertes
Par aucun froissement n'animaient leur sommeil.

Quand nous sommes allés, les feuilles palpitantes,
Les ruisseaux transparents, les cigales chantantes,
Semblaient nous faire accueil et rire à nos amours.

Quand nous sommes venus, mornes à notre approche,
Ils gardaient le silence, en signe de reproche,
Comme pour nous bouder de vous bouder toujours.

A L'Origine des Chemins de Fer



L Y A un peu plus d'un siècle que le mécanicien anglais Trevithick, après un essai malheureux, tenta quelques années auparavant, mit en service, à Londres, la première locomotive. L'on fut tout d'abord frappé de la vitesse que ce nouveau moyen de transport permettait d'espérer. Aussi la première locomotive fut nommée "Catch me who can" (M'attrape qui peut!).

Celle que construisit Stéphenson en 1829 reçut un nom encore plus significatif; elle fut appelée "The Rocket" (le Rayon).

Cette seconde locomotive parcourait 16 milles, quand elle emmenait un train et 32 quand elle allait à vide.

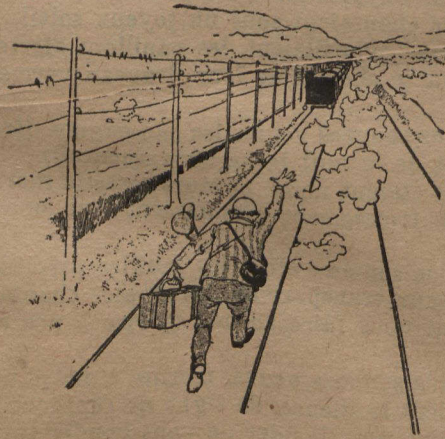
Ce fut réellement Trévithick, l'inventeur; Stéphenson perfectionna la machine. Si ce dernier en eut la gloire, c'est à cause de son habileté technique extraordinaire et surtout de sa ténacité à combattre les diverses oppositions qu'il rencontra.

A la Chambre des lords, sa première demande de concession d'un chemin de fer fut repoussée parce que beaucoup d'orateurs soutinrent que la fumée détruirait les oiseaux, que la vue du train en marche épouvanterait les animaux, que les étincelles sèmeraient partout l'incendie et que la race chevaline serait vouée à la disparition. Plus tard, dans le pays de Tournay, on ne voulait pas de chemins de fer parce que cela devait gâter les "puns d'tierre".

En Angleterre, la panique fut parfois telle parmi la population, quand on construisit les premières lignes, que la troupe dut intervenir pour protéger les travailleurs. On connaît la vieille anecdote: comme Stéphenson déclarait devant une commission parlementaire que les trains atteindraient bientôt une vitesse de 35 à 40 milles à l'heure, un membre fit cette observation:

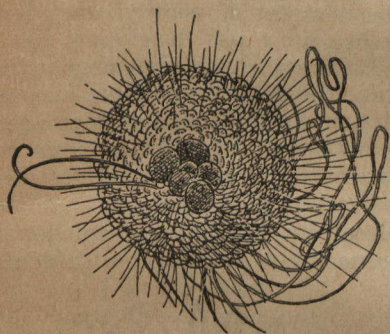
"Mais, M. Stéphenson, supposons que le train dont vous parlez rencontre tout à coup une vache, quel terrible désastre!"

—Oui, pour la vache, fit vivement Stéphenson.



Les Etres Etranges du Fond des Mers

IL Y A encore peu d'années, on pensait que les grands fonds marins étaient absolument déserts. Cette idée préconçue se basait sur trois faits importants : 1o A partir de 600 pieds environ, la lumière solaire s'éteint tout à fait; 2o au-dessous de 1200 pieds, la végétation disparaît complètement; et 3o la pression de l'eau augmente dans des proportions considérables avec la profondeur. Comment, disait-on, la vie pourra-t-elle se manifester dans des conditions d'existence si peu favorables, si contraires à tout ce que l'on



La globigérine. On ne saurait jamais trop prendre de précautions. La globigérine se garnit de cordages à l'aide desquels—peut-être—elle garrotte ceux qui ne veulent pas la laisser tranquille. Ah! mais!!

connaît? Ce raisonnement était inexact.

Avant de donner un aperçu des animaux des grands fonds, il est intéressant de jeter un coup d'oeil sur leurs conditions d'existence.

Tout d'abord les animaux des régions profondes ont à subir, du fait de la colonne d'eau qui les surmonte, une pression véritablement énorme. L'organisation de leurs tissus est, bien entendu, adaptée à cette pression considérable. Aussi est-il arrivé souvent que, dans les explorations, les poissons remontés par la drague éclaient en arrivant sur le pont du navire:

cet accident était dû au dégagement des gaz intérieurs, par suite de la différence énorme de pression; chez beaucoup aussi, la vessie natatoire sortait par la bouche.

Il faut également noter que dans les grands fonds la lumière ne pénètre pas et que, par suite, tout ce qui s'y trouve est plongé dans une obscurité presque complète. A ce fait sont liés deux phénomènes intéressants: c'est d'une part la réduction très grande des organes de la vue, et, d'autre part, la production de lumière par un grand nombre d'espèces: ne recevant pas de rayons lumineux du monde extérieur, ils en fabriquent eux-mêmes pour pouvoir apercevoir les animaux dont ils font leur nourriture.

Il faut particulièrement citer les globigérines. Après leur mort, leurs squelettes se précipitent en telle abondance au fond de la mer, qu'ils y forment un dépôt très épais et connu sous le nom de vase à globigérines.

Entre 2700 et 3600 pieds il y a de véritables champs d'éponges, citons entre autres les "holtenia", en forme de coupe à large ouverture et à parois constituées par un feutrage serré de spicules semblable à du verre filé.

Les vers sont très rares.

Les crustacés sont extrêmement communs. Citons, parmi les espèces les plus remarquables, ceux dont les pattes et les antennes sont démesurées; un autre qui lui aussi est tout en pattes et dont le corps est si réduit que son estomac est dans ses pattes. Un autre encore dont les pattes-mâchoires portent un organe lumineux; l'hapalode investigateur, tout rouge, le cystisome de Neptune, dont les yeux couvrent la tête, etc.

Mais de tous les animaux des grandes profondeurs, les plus singuliers se rencontrent surtout chez les poissons.

Le "malacosteus" vit sur les fonds va-

seux, à 4500 pieds de profondeur, et paraît avoir comme grandeur maxima 5 à 6 pou-



Le nematocarcinus. Si cet animal ne fait pas son chemin dans le monde, ce ne sera pas faute d'avoir le—ou plutôt les—bras longs.

ces de longueur. Sa couleur est d'un beau noir et sa peau offre un aspect velouté. Comme chez tous les poissons des grandes profondeurs, la bouche est énorme et elle est armée, à la mâchoire inférieure, de dents longues et aiguës. La tête est arrondie sur le devant et comme tronquée. On voit immédiatement en dessous des yeux une large plaque lumineuse. Un peu en arrière de cette première plaque et près du bord de la bouche, il en existe une seconde beaucoup plus petite.

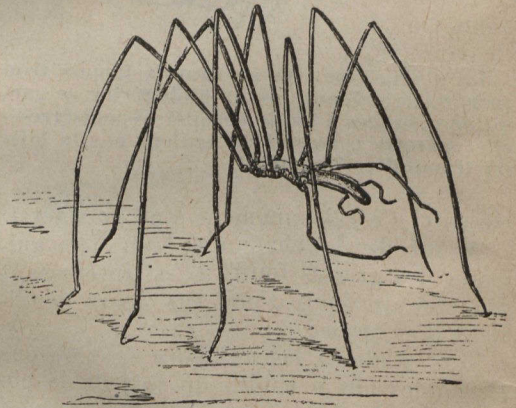
Le "stomias boa" est également lumineux. Les parties latérales de son corps présentent, dans leur partie moyenne, une double rangée de plaques lumineuses. Ces plaques font que le poisson vit enveloppé d'une brillante auréole. Le "stomias" doit être un animal très redouté des habitants du fond des mers. Il est

construit et armé pour la lutte. Ses dents longues et aiguës doivent lui servir à attaquer des adversaires redoutables et à les déchirer.

Nous voyons, par conséquent, que dans les grandes profondeurs l'absence de lumière doit être compensée, pour certains poissons, par des lueurs se dégageant ou de toute la superficie ou de parties limitées de leur corps.

Chez d'autres poissons il semblerait que la propriété d'émettre de la lumière fût très atténuée, ou qu'elle fût même complètement défaut. Le sens de la vue, dans ce dernier cas, ne serait excité que lors de la rencontre d'un animal transformé en une véritable source lumineuse.

Le "bathypteroïs longipes" paraît être dans ce dernier cas. Chez ce poisson, abondant dans les grands fonds de l'Océan, à partir de 2400 à 4500 pieds, le système de glandes donnant naissance à une sécrétion lumineuse n'est pas développé. Les yeux sont, d'autre part, extrêmement petits par rapport à la taille du poisson, et, par conséquent, nullement comparables à ceux du "stomias boa". En tenant compte de cette organisation relativement inférieure à celle des autres poissons des abîmes, il semblerait que le "bathypteroïs longipes" dût rencontrer de grandes difficultés à



Le colossandei. Un animal à montrer à la foire: le "Tout-en-Pattes", dit l'"animal-squelette", dit le "Désossé". Venez voir!

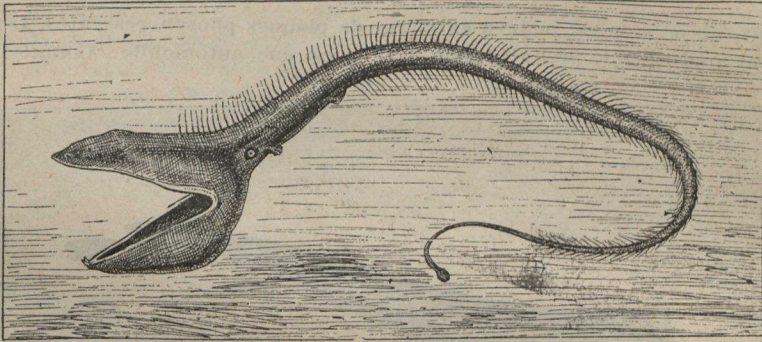
assurer son existence au milieu de l'obscurité profonde régnant autour de lui.

Mais heureusement la nature est venue à son secours en adaptant d'une manière spéciale une partie de son organisme à ces conditions toutes particulières.

Lorsqu'on examine un de ces poissons,

vrir des annélides, des vers qui y vivent enfouis.

Chez d'autres poissons, il paraît exister des organes du tact d'une nature fort différente de ceux dont nous venons de par-



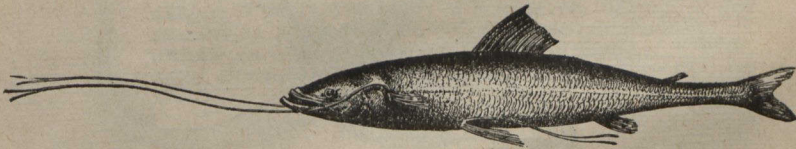
L'eurypharynx. Un des animaux les plus étranges du fond des mers. Il a plus grande bouche que grand ventre. C'est un fanfaron.

on est surpris de la forme et de la disposition de la première paire de nageoires. Chez les poissons ordinaires, nous voyons que cet organe est composé de différents rayons réunis entre eux de manière à constituer une rame destinée à frapper l'eau. Sur le "bathyptérois", il n'en est pas ainsi. La nageoire antérieure se compose tout à fait en avant d'un très long rayon, complètement indépendant du restant des autres rayons.

Lorsque le "bathyptérois" s'avance au milieu de l'obscurité profonde, il porte en avant ces deux longs tentacules, sortes d'antennes; il tâte avec elles, et les sen-

ler. Chez l'"eustomias obscurus", on trouve inséré, au niveau de la partie moyenne de l'espace réunissant l'une à l'autre les mandibules, un long filament blanc, très grêle, portant deux renflements successifs à son extrémité terminale. Du dernier de ces renflements se détachent des prolongements très fins et courts, disposés en demi-couronne et épaissis un peu à leur sommet.

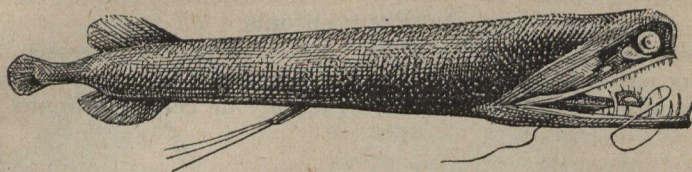
Il est très probable que les "eustomias" doivent agiter cet appendice après s'être enfouis dans la vase, de manière à attirer d'autres animaux dont ils désirent se nourrir.



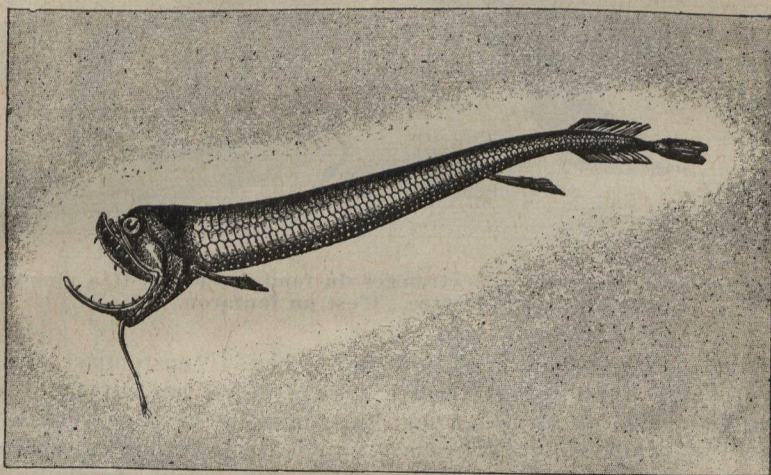
Le Bathyptérois. Prudent, il tâte la route avec ses antennes avant de s'y engager. Il risque ainsi moins la "pelle fatale".

sations qu'elles lui transmettent l'avertissement de la présence d'une proie à prendre ou d'un ennemi redoutable qu'il lui faut s'empresse de fuir. Il doit également s'en servir pour explorer la vase et y décou-

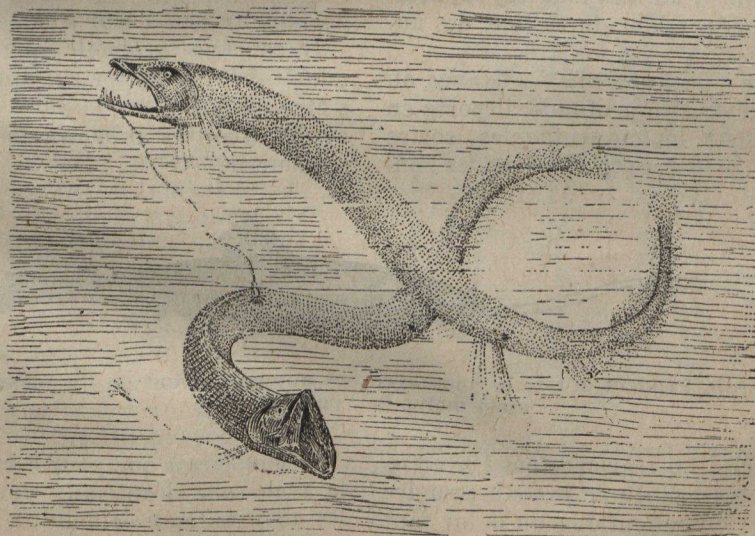
Il semblerait que pour certains poissons la recherche d'animaux devant servir à les nourrir soit difficile à accomplir et qu'alors la nature pour leur venir en aide les ait dotés de bouches immenses dans



Le malacosteus. Ce poisson est pourvu en avant de plaques phosphorescentes. Les animaux qui le voient approcher le prennent peut-être pour une automobile. Coing! Coing!



Le scomias, ou un nouveau moyen de s'éclairer que voudraient bien connaître les miséreux qui ne peuvent se payer un demi-litre de pétrole ou même une bougie de deux sous.



L'eustomias ou l'art de pêcher en eau trouble. Un rival des agents d'affaires véreux.

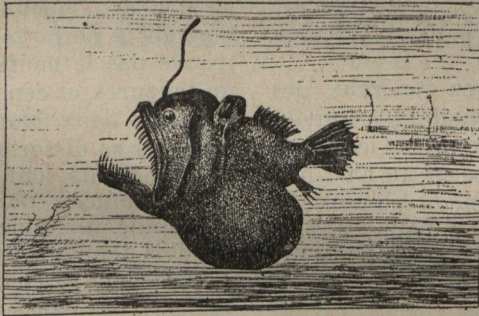
lesquelles les proies viennent d'elles-mêmes se précipiter.

L'“eurypharynx pelicanoïdes” est un poisson long d'un pied et demi. Sa peau est d'un noir intense et comme veloutée. Elle est très mince et, sur tous les échantillons qui ont été pris, elle se trouvait être déchirée en plusieurs points par suite des frottements dont elle avait eu à souffrir. La tête est courte, car elle a à peine 1 pouce $\frac{1}{2}$ de longueur. La structure des mâchoires et la conformation de la bou-

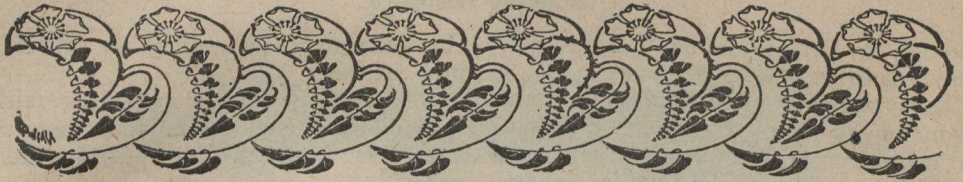
che donnent à cet animal un aspect des plus étranges.

Des deux paires de nageoires existant normalement chez les poissons, une seule a subsisté. Les nageoires ventrales ont disparu.

L'eurypharynx vit enfoncé dans la vase à la surface de laquelle sa bouche seule émerge. Lorsqu'il voit arriver une proie, il ouvre brusquement la gueule dans laquelle sa victime se précipite.



Le melanocetus. On croirait qu'il va tout avaler. N'en croyez rien: il a bien du mal à trouver sa nourriture et, s'il n'en gardait pas un peu en réserve dans son ventre de polichinelle, il risquerait fort de mourir de faim.



LES EXAMENS DU BACCALAUREAT EN CHINE

Ceux de nos jeunes lecteurs qui trouvent que les examens du baccalauréat sont fatigants par la durée des épreuves qu'ils comportent, feront bien de réfléchir à la manière dont les Chinois, jeunes ou vieux (puisqu'on recherche les diplômés à tout âge dans l'Empire du Milieu), subissent les examens qui leur vaudront le titre de Ku-yan ou bachelier ès arts. Voici quelques détails pittoresques à ce sujet. Ils montrent le désir ardent dont sont possédés tous les Chinois de posséder un diplôme, puisque c'est par milliers qu'il s'en présente chaque fois à ces épreuves.

Il n'y a que des examens généraux, qui sont censés comprendre tout le savoir, et qui du moins portent sur toutes les branches. Ces examens se passent au chef-lieu de la province, par exemple à Canton, devant le gouverneur et les heureux porteurs du bouton de corail ou de cristal. Ce qui correspond à nos salles d'examens se présente sous un tout autre aspect. C'est une vaste plaine dans laquelle on pénètre par un portique au toit caractéristique recourbé aux angles, et qui porte

le nom de "Porte du Dragon". De ce portique, une longue allée en dalles de granit conduit à une maison où sont les appartements des douze examinateurs et aussi du vice-roi et du gouverneur, qui doivent être présents durant toute la session des examens.

Les étudiants ne sont pas aussi bien logés. Ils sont tous mis en cellule, et l'établissement possède 12,000 cellules pour répondre à la plus grande affluence de candidats. Ces cellules ne sont pas des lieux de délices. Chacune mesure 6 pieds de long sur 4 de large et 7 de haut. On n'y trouve pas le moindre meuble, pas même un tabouret, et cependant le candidat doit y passer deux jours et deux nuits pour préparer sa dissertation, mettons sa thèse. Les candidats sont étroitement surveillés. Et les cellules, dans leur ensemble, forment une véritable ville, coupée de rues étroites donnant sur une allée centrale que l'on ferme à ses extrémités par une grille de bois; par excès de précaution, de place en place s'élèvent des tours où veillent des surveillants spéciaux.





VIEUX ARBRES

Les ancêtres du monde végétal.—Ce qu'ils vivent.

DANS l'île de Ténériffe, près de la coquette petite ville d'Orotava, se trouve un dragonnier (*dracoena draco*) dont la tige a plus de 60 pieds de circonférence. Il est entouré d'un grand nombre de ses semblables qui, moins âgés que lui, font d'autant mieux ressortir les formidables dimensions du géant. Le dragonnier, comme on le sait, croît avec une lenteur extrême, et Berthelot avait raison de dire qu'en comparant les jeunes dragonniers à l'arbre gigantesque, les calculs que l'on fait sur l'âge de ce dernier effrayaient l'imagination. On peut évaluer à plus de cinquante siècles l'âge de cet arbre, de sorte qu'il aurait été contemporain de la création du monde selon les livres de Moïse.

Dans le fond d'une vallée, à une trentaine de lieues de la ville de Sacramento, en Californie, on a découvert, il y a une

quarantaine d'années, un groupe d'arbres gigantesques, appartenant au genre "*taxodium*." Quoiqu'ils aient quelques ressemblances avec les cèdres, ils sont néanmoins les seuls représentants de leur espèce. Aujourd'hui, beaucoup de ces arbres ont succombé aux mutilations sans nombre que les hommes leur ont fait subir, et notamment celui qu'on appelait "le père de la forêt". Cet arbre avait plus de 430 pieds de hauteur, et les cercles concentriques de sa tige montraient qu'il avait atteint un âge considérable; toutefois, on ne saurait préciser le nombre de siècles qu'il avait vu passer. Ces arbres, d'une antiquité prodigieuse, semblent posséder encore la force et la santé du jeune âge. Ce qui le prouve, c'est la résistance qu'ils opposent aux injures sans nombre dont les hommes voudraient les rendre victimes. Un de ces êtres, "la mè-

re de la forêt", a plus de 550 pieds de haut. En 1854, on lui enleva son écorce jusqu'à la hauteur de 130 pieds et, paraît-il, il n'en vit pas moins encore de nos jours.

Un autre exemple de la force de vitalité que possèdent ces géants est celui-ci : certains nègres font un usage singulier des boababs d'un certain âge ; ils creusent dans le tronc (le bois de boabab est très mou et spongieux, et peut être coupé avec une très grande facilité) une chambre dans laquelle ils suspendent les cadavres de ceux qu'ils jugent indignes des honneurs de la sépulture. Puis ils ferment avec une planche l'entrée de ce tombeau naturel, à l'intérieur duquel les cadavres se transforment en véritables momies, et l'arbre n'en continue pas moins de vivre quelques centaines d'années.

Citons encore, pour terminer, un if, en Ecosse, qui doit être âgé d'environ trois mille ans, et un châtaignier de l'Etna, connu sous le nom de : "Castagno dei cento cavalli", qui a près de dix siècles.

Récemment, un sequoïal (sequoia gigantea) est tombé de vieillesse dans la Californie américaine. Cet arbre, creux en partie, laissait passer facilement, sous son tronc renversé, un homme à cheval. Ce géant, qui mesurait 400 pieds de hauteur, était complètement desséché et ne tenait

plus debout que par un mince filet de bois qui a fini par céder. Certains naturalistes ont fixé son âge à 5,500 ans, d'autres à 5,700, d'autres enfin vont jusqu'à 6,000 ans. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'il a plus de 5,000 ans.

On cite encore en Australie, près de la ville de Rockhampton, un figuier de l'espèce commune qui a atteint des proportions vraiment gigantesques. Sa circonférence n'a pas moins de 140 pieds et sa hauteur est de 330 pieds.

Outre les exceptions que nous venons de citer plus haut, voici encore quelques chiffres qui donneront une idée du nombre d'années que peut voir s'écouler un arbre. On a remarqué, en effet, que :

L'aulne peut vivre 350 ans ;

Le lierre, 450 ;

Le marronnier, 600 ;

L'olivier, 700 ;

Le cèdre, 800.

Enfin, le chêne 1,500 ans.

A l'aspect de ces êtres vénérables, on est presque tenté de croire, avec de Candolle, que les végétaux, plus privilégiés que nous, étaient primitivement destinés à vivre dès ici-bas de la vie éternelle, tandis que nous autres devons passer par une métamorphose dont les phases se déroberont à nos regards derrière le voile impénétrable de la mort.

Effet des Choses

La lune glissait dans l'espace
Avec des petits airs par trop moqueurs.
Elle semblait dire : Je passe,
Ainsi passeront tes malheurs.

Le rossignol était en verve,
La gorge pleine de chansons.
Toutes les choses sans réserve
Avaient des étranges frissons.

Le vent chantait dans la ramure,
L'ombre marchant à son côté.
Partout, c'était un gai murmure
De souvenirs, de voluptés.

Suivant le fou conseil des choses
Sans attendre les feux du jour
Je courus sur des lèvres roses
Verser de longs baisers d'amour.

ERNEST MARTEL.



LA MONNAIE DE CARTE

DOIT-ON dire : monnaie de carton, ou monnaie de carte ?

Si votre monnaie est en carton, à la bonne heure ! carton il y a, mais que dites-vous des cartes à jouer devenues monnaie légale ? Cela s'est passé dans la Nouvelle-France, de 1685 à 1720. Le fait paraît étrange ; il est explicable. De plus, il a ceci pour lui : c'est le premier papier-monnaie ayant le cours de l'argent monnayé dont les enfants de Japhet aient connu l'emploi. Ni l'Europe, ni l'Amérique ne s'étaient avisés d'un pareil bouche-trou dans un moment de crise. L'expédition a fait école comme on le verra ci-après.

L'intendant Jacques de Meulles était venu en Canada en 1682 et s'apercevant que nous vendions à la France moins que nous n'achetions d'elle, il comprit pourquoi le Canada se trouvait sans argent. Les habitants avaient recours au troc, à la manière des Sauvages. On donnait un objet, un article quelconque en échange de ce que l'on achetait ou du travail exécuté. Cet état primitif était par trop gênant.

En sus, depuis 1684, le roi envoyait un détachement de soldats pour garder les dépôts de pelleteries et mettre obstacle aux maraudes des Sauvages, mais il oubliait de le payer, tout en ordonnant de le faire vivre.

De Meulles conçut l'idée de fabriquer de l'argent au moyen de sa signature, dans l'espoir que le roi lui ferait l'honneur de rencontrer ces obligations. Le roi approuva la mesure et ne paya guère.

Faute d'imprimerie, on devait écrire ces sortes de "bons" à la plume ; faute de carton, il y avait le papier ordinaire, mais celui-ci était tellement ordinaire

qu'il n'avait aucune consistance. On adopta le dos blanc des cartes à jouer qui abondaient au magasin, paraît-il, ce qui montre que :

Le Canadien était un beau joueur
Et pariait toujours pas l'as de coeur.

Sur le dos de la dame de trèfle, par exemple, on écrivait : "Bon pour la somme de quatre livres." L'intendant signait et posait son ceau de cire. Le trésorier de la colonie signait. Parfois, le gouverneur signait aussi.

La seconde dénomination était de quarante sous, sur une moitié de carte. La troisième, quinze sous, prenait un quart de carte, avec des lettres initiales au lieu de la pleine signature.

Après 1720, on eut recours aux cartons, mais c'était la même chose, en empirant, si bien que, rendu à 1760, il y avait plus de quatre-vingts millions de francs de ces écritures qui n'étaient pas payées et que le trésor français répudia.

Monsieur R. W. McLachlan, numismate bien connu, vient de publier dans l'"American Numismatic Association" une belle étude sur ce sujet. Il apporte du nouveau, avec des éclaircissements dont nous avons besoin. Je suis son texte d'aussi près que possible en abrégéant.

Il a le soin de faire remarquer la différence entre les anciennes lettres de change en usage par toute l'Europe et la monnaie des Meulles. Jamais les lettres de change, ou les billets à ordre ou au porteur, n'ont circulé avec le même caractère que nos cartes d'il y a deux cents ans. Le système de l'une ne correspond pas à

l'autre. L'objet n'est pas identique non plus.

Rien de semblable à nos cartes n'existait en Europe lorsque l'intendant signa sa première pièce de cette monnaie. Il créait un nouveau genre de circulation financière. La banque de Venise n'avait rien de pareil. La banque de Hollande s'en approchait encore moins. Aucun monarque ne répondait du papier en guise d'argent. La banque d'Angleterre n'existait pas encore en 1685.

La première imitation du système de Meulles eut lieu en 1690 lorsque, au re-

tour de l'expédition de Phipps, le Massachusetts se vit dans la nécessité de combler le vide que cette dépense occasionnait dans son trésor. Les dettes de la colonie furent payées en "bills", absolument à la manière de Québec, mais non pas sur cartes à jouer, puisqu'il n'existait rien de tel chez les puritains. Ajoutons que le Massachusetts, gérant ses propres affaires, les cartons furent rachetés régulièrement et tout en resta là, car on ne recommença jamais l'opération, tandis que chez nous elle devint un mal chronique.

Les Commandements de l'Idéale Belle-Maman

Vie commune refuseras,
Pour prendre à part un logement.

Aucun dîner n'accepteras,
Que le dimanche seulement.

Point de conseils ne donneras,
Que sur demande expressément.

Toute critique éviteras,
Près des voisins ou autrement.

Les désaccords apaiseras,
Sans en tirer nul argument.

Aux naissances présideras,
Te dévouant discrètement.


Tes petits-fils n'attireras,
Pour les gâter incongrûment.

Nombreux cadeaux distribueras,
A chaque fête, au nouvel an.

Plaisanterie accepteras,
Sans t'en fâcher aucunement.

Ainsi faisant, tu deviendras
Idéale belle-maman.

CLAUDE-ANTOINE.



VERS D'AMOUR

Lorsque ma main frémit si la tienne l'effleure,
Quand tu me vois pâlir, femme aux cheveux dorés,
Comme le premier jour, comme la première heure,
Rien qu'en touchant ta robe et ses plis adorés ;

Quand tu vois que les mots me manquent pour te dire
Tout ce dont tu remplis mon sein tumultueux ;
Lorsqu'en me regardant tu sens que ton sourire
M'enivre par degrés et fait briller mes yeux ;

Quand ma voix, sous le feu de ta douce prunelle,
Tremble en ma bouche émue impuissante à parler,
Comme un craintif oiseau tout à coup pris par l'aile
Qui frissonne éperdu sans pouvoir s'envoler ;

O bel être créé pour des sphères meilleures,
Dis, après tant de deuils, de désespoirs, d'ennuis,
Et tant d'amers chagrins et tant de tristes heures
Qui souvent font tes jours plus mornes que des nuits ;

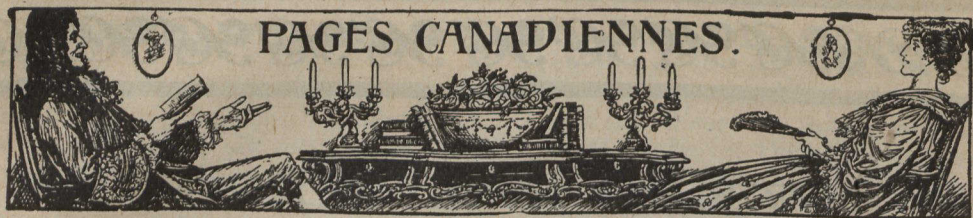
Oh ! dis, ne sens-tu pas se lever dans ton âme
L'amour vrai, l'amour pur, adorable lueur,
L'amour, flambeau de l'homme, étoile de la femme,
Mystérieux soleil du monde intérieur !

Ne sens-tu pas, dis-moi, passer sur ta paupière
Le souffle du matin, des ténèbres vainqueur ?
Ne vient-il pas des voix tout bas te dire : "Espère !" ?
N'entends-tu pas un chant dans l'ombre de ton cœur ?

Oh ! recueille ce chant, âme blessée et fière !
Cette aube qui se lève en toi, c'est le vrai jour.
Ne crains plus rien ! Dieu fit tes yeux pour la lumière,
Ton âme pour le ciel et ton cœur pour l'amour !

Regarde rayonner, sur ton destin moins sombre,
Ce soleil de l'amour qui pour jamais te luit,
Qui, même après la mort, brille sorti de l'ombre,
Qui n'a pas de couchant et n'aura pas de nuit !

VICTOR HUGO.



FAITS ET ANECDOTES

DANS L'OUEST CANADIEN

UN français arrivait, récemment, dans une paroisse nouvelle du Nord-Ouest Canadien. Elle était si nouvelle, la paroisse qu'elle n'avait encore d'autre monument public que l'église construite en planches bien jointes, couverte en tôle, encapuchonnée d'un clocheton, posée sur la prairie et à laquelle attenait un presbytère, ou pour mieux dire une masure provisoire pour le curé. A droite et à gauche, on voyait deux poteaux portant la même inscription: "Rue principale". Mais il n'existait encore aucune maison, et c'est à peine si deux ou trois enceintes, en fil de fer barbelé, indiquaient le lotissement des premiers propriétaires, la place où s'éleverait le bazar, la boutique de l'épicier, ou celle du pharmacien. Les paroissiens habitaient si loin, tout autour, dans la prairie illimitée, qu'il fallait avoir des yeux d'Indien pour découvrir les plus proches de leurs fermes, même à l'heure où les toits fument. Cependant, dès qu'ils apprirent qu'un Français de France était là, près du futur village, qu'il avait amené quatre chariots de matériaux et de provisions, et logeait chez le curé, ils vinrent en grand nombre avec femmes et enfants, montés sur leurs chars que traînaient des chevaux nourris d'herbe, sans élégance, mais francs de collier. Le curé, voyant cette foule, la fit entrer dans l'église,—car il pleuvait, et envoya une députation de notables qui dirent au fils de mon ami: "Venez nous parler, nous sommes réunis dans l'église.

—Mais je n'ai rien à vous raconter!—
Comment: vous êtes de France et vous

n'avez rien à raconter? Et ceux de chez nous, là-bas, vous nous en donnerez des nouvelles! Vous nous direz les affaires du vieux pays, votre histoire à vous, celle de votre famille, tout ce que vous voudrez, mais vous nous parlerez, pardine, ou nous verrons bien! Nous n'avons pas fait le voyage pour ne pas vous entendre causer!" Le jeune homme fut obligé de les suivre. Il pénétra avec eux dans l'église toute remplie. Ah! mes enfants, quand il vit la joie de tout ce monde, l'air de famille française que portaient les visages, le curé qui disait: "Montez sur une chaise, mon ami, toute la paroisse le demande et Dieu le permet"; quand il aperçut dix beaux bouquets noués de rubans tricolores, que dix petits gars lui présentaient, il eut envie de pleurer, puis il se mit à parler sans embarras, deux heures durant, comme il eût fait devant ses parents, et peut-être avec plus de succès.

LA BAGUE FATALE

AU moment de son mariage le jeune roi Alphonse XIII voulut donner à son épouse une bague de valeur relativement minime, mais qui était un souvenir de famille.

La jeune reine allait la passer au doigt mais la reine-mère insista pour qu'elle ne l'acceptât pas.

Il paraîtrait que lors du premier mariage d'Alphonse XII avec sa cousine, la princesse Mercédès de Montpensier, le jeune souverain offrit cette bague à sa femme, qui ne la quitta qu'après sa mort.

A partir de ce moment, on dirait qu'un sort fatal s'attache à ce bijou.

PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

Perruquier

Satisfaction Assurée

Perruques et Toupets pour
Dames et Messieurs.
SPECIALITE

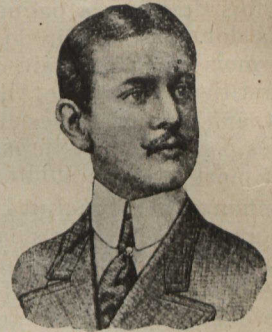
Cheveux teints de toutes les
couleurs, coiffures pour Bals
et Soirées.



SANS

Toujours en mains un assortiment
complet de Perruques, Toupets,
Tresses et Boucles en cheveux natu-
rels.

Importateur direct de Paris, Lon-
dres et New-York.



AVEC

Aussi Peignes et Ornaments de tous
genres pour cheveux, ainsi que les
articles de toilettes des meilleures
marques pour l'Embellissement du
Teint et Conservation de la Cheve-
lure.

8, Rue Notre-Dame Ouest, Montreal, Can.

Le Lait

"Laurentia"

est le type du bon lait naturel, pur,
crèmeux, stérilisé, de conservation in-
définie, rendu parfaitement digestible
et assimilable par l'homogenéisation qui
lui conserve toute sa crème et rend l'é-
cremage impossible.

Le Meilleur, le plus sûr des Aliments
pour enfants et adultes.

Pour les Bébés

Le Lait Maternisé Laurentia, recom-
mandé par les Médecins parce qu'il se
rapproche le plus du Lait Maternel. Li-
vraison à domicile. Phones M. 3152.

LA CIE CANADIENNE DE PRODUITS
AGRICOLES LIMITEE,
21-23 rue St-Pierre - - - Montréal.

Tel. Bell Est 688

J. E. Bourcier

**Manufacturier
de Fourrures**



(Je défile aucun)

219 rue Amherst

MONTRÉAL
Près Ste-Catherine.

En souvenir de la défunte, Alphonse XII en fit cadeau à sa grand'mère, la reine Christine, qui mourut peu de temps après. Ce fut l'infante, soeur du roi, qui en hérita; elle décédait quelque jours après. Une fois de plus, la bague revint au roi qui la donna à la soeur de sa femme, qui, trois mois après mourait. Désormais, peu superstitieux lui-même, il la porta au doigt, en souvenir de ses chers disparus.

Très peu de temps après, lui aussi trouva la mort presque subitement.

Alphonse XIII ignorait l'histoire de cette bague fameuse, mais la reine-mère la connaissait; c'est pourquoi elle supplia la jeune reine Victoria de refuser ce présent funeste jusqu'à présent aux membres de la famille royale d'Espagne.

LE CIGARE D'UN ROI

LE roi Georges V est, comme l'était son père Edouard VII, un propriétaire modèle. Lorsqu'il visite ses propriétés, il tient à se rendre compte personnellement de la situation de ses fermiers et recueille de leur bouche même les observations qu'ils peuvent avoir à lui présenter.

Il y a quelques jours, se trouvant à Dersingthm (Norfolk), il alla rendre visite à un de ses plus vieux fermiers, M. Folkes, et s'entretint assez longuement avec lui et sa femme. Au moment de partir, le souverain alluma un cigare et en offrit un à son hôte. Celui-ci remercia Sa Majesté avec effusion, ajoutant que ses moyens ne lui permettaient que rarement de s'offrir le luxe d'un cigare. Le roi sourit et prit congé de M. et Mme Folkes le plus amicalement du monde.

Quelques jours après cette visite, M. Folkes recevait une lettre autographe du roi déclarant qu'en raison du nombre d'années pendant lesquelles M. Folkes avait occupé sa ferme, le souverain désirait l'exempter désormais du paiement de tout loyer pour le reste de son existence. Et le roi terminait sa lettre en exprimant l'espoir que de cette façon M. Folkes pourrait se permettre le luxe d'un cigare sa vie durant.

LES TIMBRES-POSTE POLITIQUES

D'HAÏTI

SAIT-ON que les collectionneurs de timbres adorent les révolutions? Ils bénissent ces changements de régime qui apportent d'imprévues et fructueuses variations dans les vignettes postales.

A ce point de vue, les républiques américaines leur sont de véritables Eldorados. Toutefois, ils furent bien "attrapés" par une invention économique de la république d'Haïti. Lorsque M. Salomon, président de la République, abandonna le pouvoir et s'enfuit à Cuba, le gouvernement qui lui succéda décida qu'on n'émettrait point de nouveaux timbres. On emploierait toujours ceux à l'effigie de M. Salomon. Mais ils devraient être collés la tête en bas. Toute correspondance qui ne serait pas timbrée selon ce protocole expressif serait taxée comme non affranchie.

MM. les collectionneurs en furent réduits à garder l'enveloppe entière. D'où fureur! Et il y a de quoi.

L'AME CANADIENNE

M. Roger Duguet, collaborateur de l'"Univers", analyse la belle étude que M. Louis Arnould vient de publier dans le "Correspondant" sur l'"Ame canadienne."

Nos lecteurs aimeront sans doute à lire les principaux passages de ce travail dont parle toute la presse canadienne:

Ce que le Canada doit à la France, à l'Angleterre et à l'Amérique: voilà ce qu'il a patiemment recherché et établi, après deux ans d'observations personnelles.

A la France, les Canadiens doivent beaucoup. Ils ont développé même certaines de nos qualités, qu'ils devaient au sang et à la race.

"Nous sommes sociables, ils sont "cordiaux": ce mot, s'il n'existait pas, devrait être inventé pour eux. Là-bas, la personne à qui vous êtes présenté pour la première fois, ne profère pas notre habituelle formule si souvent démentie

ABONNEZ - VOUS — A — LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux. Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un COUPON PRIME d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la REVUE DE LA MODE à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,

DEPARTEMENT DES PATRONS,

200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à La Revue de la Mode..

Nom

Adresse

.

par la glace du ton: "Enchanté de faire votre connaissance", mais cet enchantement se marque réellement sur la figure et dans toute la façon d'être du Canadien. Pour lui, qui que vous soyez, vous êtes comme un parent éloigné qu'il a toujours attendu et qu'il voit arriver. Il ne fait pas votre connaissance, il vous "reconnait". Sa joie, qui vient du coeur, fuse dans ses yeux, dans ses rires. Dans ses paroles Et comme vous vous apercevez vite que cette chaleur d'accueil, il la réserve surtout aux Français, vous l'aimez aussitôt de vous donner ce double sentiment à savoir à quel point il l'est aussi.

"L'hospitalité est, dès le premier jour, complète: la table d'une famille canadienne devient dès l'abord votre table, l'on se met en frais pour vous faire, par tous les moyens, plaisir, et, pour peu que vous ne résistiez pas, l'on vous fait pénétrer dans cinquante maisons. Il n'est point de pays où il ne soit plus facile d'être reçu: manifestement il ne s'agit point de réception banales. C'est vraiment l'amitié, l'amitié sincère et durable, qui vous est offerte dans la plupart de ces milieux, sans que l'on connaisse ces différentes nuances qui forment comme les stages étiquetés de ce sentiment dans nos vieux pays: se rencontrer, s'observer, se montrer de la sympathie, nouer des relations, être amis, être intimes. L'on croirait que les Canadiens, malgré leur amour de la poésie, n'effeuillent jamais la marguerite pour savoir "s'ils aiment" un nouveau venu "un peu, beaucoup, passablement, passionnément, pas du tout": ils ne connaissent qu'une seule manière, l'intimité dans laquelle généreusement se partage tout, occupations et idées."

CHARLES LEMOYNE ET LA TRAITE DE L'EAU-DE-VIE

EN 1680, il survint au Canada une dispute effroyable entre MM. de Frontenac, gouverneur, et Duchesneau, son intendant, au sujet de la traite de l'eau-de-vie avec les Sauvages et à laquelle prit part Mgr de Laval qui voulait prohiber ce commerce. Il avait raison si

on en juge par les paroles suivantes de LeMoyne qui connaissait bien son monde:

"L'expérience que j'ai eue parmi eux, disait-il, m'a convaincu que la plupart d'entre eux ne boivent que pour s'enivrer, pour avoir ensuite plus de liberté à commettre tous les crimes et désordres que les lois divines et humaines défendent. J'ai été moi-même avec mes domestiques obligé d'arracher des mains de quelques Sauvages, hommes et femmes ivres, les haches et les couteaux qu'ils tenaient pour s'entretuer, dans le dessein ensuite d'en braser et de réduire en cendres leurs canoës, sans considérer qu'il y avait plusieurs autres Sauvages, femmes et enfants."

A. Jodoin et J.-L. Vincent

L'INFLUENCE DE MGR PLESSIS SUR SON CLERGE

POUR donner une idée de la douce influence que Mgr Plessis devait exercer sur son clergé, je ne puis mieux faire que de citer une belle parole qu'on peut regarder comme l'expression des sentiments du pays tout entier.

—Si j'avais offensé cet homme-là, disait un jour M. Painchaud, fondateur du collège Sainte-Anne, je consentirais à me traîner sur les genoux depuis mon presbytère jusqu'à Québec pour lui demander pardon.

L. O. David.

Je sais que les Anglais et les Américains ont mille et une bonnes raisons pour ne rien abdiquer de leurs traditions nationales, je les approuve de tout coeur, mais en même temps, je réclame pour moi les mêmes droits.



Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal